



PENNY
WATSON WEBB

*La châtelaine
et le Viking*

HARLEQUIN
VEGONA

PENNY WATSON WEBB

La châtelaine et le Viking

Roman



À B qui me donne toujours l'envie d'aller plus loin, et à mes cinq sœurs qui sont mes complices.

Prologue

Neustrie, Bayeux 890

Les flammes de l'enfer s'étaient déchaînées sur Bayeux et une fumée noirâtre emplissait l'air d'un parfum de mort. Les Vikings avaient envahi la cité, et à présent ils pillaient, incendiaient le château et ses alentours.

Les cadavres jonchaient le sol, le sang imprégnait la terre ; les Francs s'étaient glorieusement battus, mais la marée viking avait balayé jusqu'à la moindre étincelle de vie. Déjà les cris de victoire retentissaient dans la brume du matin.

– Rollon a tué Bérenger de Bayeux ! cria l'un des guerriers, brandissant une tête piquée à la pointe de son épée.

– Il est dans la grand-salle du château ? demanda son compagnon.

– Oui, il vient de mettre la main sur la fille de Bérenger, une beauté ! Il veut en faire sa « frilla ».

– Une prise de guerre ? Rollon l'a bien méritée ! Elle lui donnera des fils !

– Allez, venez ! fit un autre. Il y a encore de riches demeures à visiter de l'autre côté !

Les hommes s'élançèrent pour finir de piller ce qui restait encore de maisons et de richesses.

Une jeune femme, menue, vêtue d'une robe de laine crème et d'un voile du même ton, avançait dans les décombres fumants, tenant une enfant d'environ 3 ans par la main. De longues tresses, noires comme des ailes de corbeau, descendaient de part et d'autre de son visage, et la peur se reflétait dans ses beaux yeux verts. Elle cherchait un refuge, un endroit où cacher sa fille, et ses yeux se posèrent sur la chapelle, à une centaine de mètres devant elle. Elle prit l'enfant dans ses bras et courut aussi vite qu'elle le put. Elle entra vite dans le petit édifice dont elle referma les portes sans faire de bruit, puis elle fit glisser la barre.

Posant la petite sur le sol, elle inspecta les lieux en silence puis, voyant qu'elles y étaient seules, s'agenouilla et se signa. À côté de l'autel, une petite lampe à huile indiquait la présence de l'hostie consacrée dans le tabernacle.

La jeune femme se releva et prit sa fille par la main, lui indiquant une cachette derrière un banc dont le coffrage était cassé. Une enfant de cet âge pouvait s'y introduire aisément.

– Aigline, écoute-moi..., fit-elle alors, regardant sa fille dans les yeux. Cache-toi dans ce trou et surtout ne fais pas de bruit.

– J'ai peur, Mère, sanglota la fillette.

– Je sais, mon amour, mais tu dois être forte et m’obéir, quoi que tu voies, quoi que tu entendes, promets-moi que tu ne sortiras pas de ta cachette !

La fillette s’agrippa à sa robe et caressa ses longues tresses brunes.

– Promets-le-moi, Aigline !

La jeune femme prit le crucifix sur l’autel et posa dessus la main de sa fille.

– Jure-moi sur la Croix que tu ne bougeras pas !

– Oui, Mère, répondit la petite fille.

La jeune femme l’embrassa alors, la pressant contre son cœur.

– Maintenant ! reprit-elle en la poussant vers la cachette.

Quand elle fut sûre que sa fille était en sécurité, elle se redressa et supplia le Ciel d’épargner la vie de son enfant.

À cet instant, les deux battants de la chapelle volèrent en éclats sous de furieux coups de hache. La jeune femme se retourna pour faire face à ses assaillants, brandissant le crucifix devant elle, comme un bouclier. Puis elle se mit à prier à haute voix comme pour exorciser ce lieu saint de la présence de ces démons venus du Nord.

– *Pater Noster qui es in caelis...*

Deux hommes lourdement armés pénétrèrent dans la chapelle, surpris par cette maigre défense.

– Tu comptes nous empêcher de piller cette chapelle ? demanda l’un d’eux avec un sourire mauvais. Ôte-toi de là, femme !

Il brandit son épée au-dessus d’elle.

– *Et ne nos inducas in tentationem...*, continuait-elle, les yeux pleins de larmes.

– Ils envoient leurs femelles contre des guerriers, c’est minable ! Allez, assez ri...

Le Viking transperça le faible corps de son épée et le repoussa violemment sur le côté.

La jeune femme, les mains crispées sur son ventre d’où s’échappaient des flots de sang, s’écroula sur les marches de l’autel et tourna la tête en direction du banc sous lequel sa fille était cachée.

– *Sed libera nos a malo*, poursuivit-elle dans un dernier souffle.

Les pillards défoncèrent le tabernacle et s’emparèrent des calices et des ciboires d’or et d’argent ainsi que de tout ce qui avait de la valeur.

– Allez, les hommes ! fit soudain une voix tonitruante à l’extérieur, rassemblement !

– On est là, Rollon ! On arrive !

De sa cachette, la fillette avait assisté sans mot dire à l’assassinat de sa mère. Pétrifiée, elle vit entrer un homme gigantesque dont les cheveux blonds et l’épaisse barbe lui donnaient un air féroce. Plus âgé que ses soldats, il dégageait force et puissance. Elle le vit se pencher sur le corps mourant de sa mère.

– Aigline, Aigline, supplia-t-elle, ne lui faites pas de mal...

Puis elle soupira et la mort l’emporta.

– Il y avait quelqu’un d’autre ici ? demanda Rollon à ses hommes.

– Non, juste la femme.

Rollon observa mieux le corps qui gisait à ses pieds et remarqua la chevelure noire et brillante de la jeune femme. Ils devaient lui arriver plus bas que les hanches et c’était une beauté ; il avait eu le temps de constater le vert si ardent de ses grands yeux suppliants.

– Qui l’a tuée ? demanda-t-il, crispant la main sur son épée.

– Une chrétienne de moins, quelle importance ? répondit l'un des Vikings sans prêter attention au changement de comportement de son chef.

– Tu ne reconnais même pas la beauté quand tu la vois... Cette femme était une merveille.

Sans rien ajouter, il lui transperça le corps de son épée. Il était écoeuré par la bêtise de cet homme ; tuer des femmes ne servait à rien. Surtout une femme seule dans une chapelle. Il rejeta le cadavre du guerrier loin de l'autel d'une violente poussée.

L'autre Viking resta immobile et silencieux, se félicitant seulement d'être encore en vie ; leur chef n'était pas réputé pour sa clémence.

Rollon balaya la chapelle du regard comme s'il sentait une autre présence puis, ne voyant rien, il se pencha sur la femme et lui retira le crucifix d'argent des mains.

– On s'en va ! lâcha-t-il de sa grosse voix.

Aigline les regarda partir et, comme elle l'avait promis à sa mère, ne bougea pas. Elle écouta le silence se faire progressivement autour d'elle et finit par s'endormir, terrassée par la fatigue autant que par la terreur.

Quand elle reprit conscience, la journée était déjà bien avancée. Elle sortit de sa cachette sans faire de bruit et se dirigea vers le corps de sa mère. La robe de laine était rouge de sang, tout comme ses mains. La fillette s'allongea à même le sol et caressa de ses doigts tremblants les jolies tresses de sa mère bien-aimée. Elle l'avait vue mourir pour défendre le tabernacle et sa vie, des images qui la hanteraient toute son existence.

Chapitre 1

Neustrie, Saint-Clair-sur-Epte, avril 911

Sous sa tente richement décorée, Charles, roi des Francs, observait l'homme qui se dressait devant lui tel son égal.

Depuis le traité de Verdun, par lequel il avait hérité la Francie occidentale de son père, Louis le Pieux, Charles n'avait eu de cesse de garantir la paix, même au prix de gros sacrifices. Et ce qu'il s'apprêtait à faire resterait sûrement dans les mémoires pour les cent générations à venir, pensa-t-il, amer. Mais il n'avait pas le choix et son interlocuteur le savait. L'archevêque de Sens, qui se trouvait être un fidèle conseiller, se pencha alors et lui murmura quelques mots. Cet homme l'avait sacré roi en la cathédrale d'Orléans et Charles lui faisait toute confiance, tant pour les choses terrestres que spirituelles.

Il repensa à ses accords avec les Bretons, quelques années auparavant... Cette fois, il ne perdrait pas un duché ! Huit années de guerre contre la Bretagne lui avaient appris à ne pas répéter ses erreurs. Pourtant, n'avait-il pas placé Bégo, l'un de ses fidèles vassaux, pour veiller sur Nantes et la Loire ? Mais la détermination de Nominoe l'avait emporté ; ce combattant impitoyable et son fils Erispoe lui avaient ravi cette province en peu de temps, ralliant à leur cause indépendantiste toutes les seigneuries de Bretagne, une à une. Salomon, le roi actuel, était plus arrangeant et acceptait de payer un lourd tribut, tant à la couronne qu'à l'Église. Il multipliait les donations aux couvents et églises paroissiales de ses domaines. Charles avait dû céder la Mayenne et la Sarthe, mais cet accord lui avait permis d'obtenir l'aide des Bretons pour chasser les Danois qui avaient envahi et pillé Angers quelques années plus tôt. Céder l'Anjou aux envahisseurs était impensable et les troupes franques et bretonnes avaient conjugué leurs forces et exterminé les Danois. Mais avec Rollon, les choses seraient différentes ; ce géant du Nord allait lui servir de bouclier.

De son trône de bois sculpté, richement vêtu d'une cape bordée de fourrure d'hermine et d'une couronne d'or incrustée de pierres précieuses, il fit signe à ses hôtes de s'avancer et de prendre place autour de la table où devaient se tenir le conseil et les négociations.

Le chef viking lui apparut plus imposant que jamais malgré son âge avancé. Il portait une longue chevelure blonde mêlée de gris et sa barbe descendait sur sa poitrine. Sa tunique de cuir et ses braies noires étaient d'apparence rustique, mais le ceinturon d'or qu'il portait à la taille ainsi que les bracelets précieux qui recouvraient ses bras nus indiquaient clairement son rang. Comme tous les jarls du Nord, il arborait un torque en or autour du cou et l'on pouvait voir un dragon toutes griffes

dehors, dans les motifs entrelacés.

Ses yeux d'un bleu perçant firent le tour de l'assemblée et il prit place à la table après l'avoir saluée d'un signe de tête respectueux. Si certains s'offusquèrent de ce qu'il ne courbât pas plus l'échine devant le roi, ils n'en laissèrent rien paraître ; aucun n'aurait osé affronter ce géant dont la haute stature emplissait la pièce.

Rollon l'étudiait calmement, en homme qui savait pas mal de choses de lui, notamment qu'il désirait la paix plus que tout. Le Viking n'ignorait pas non plus qu'il était prêt à la payer au prix fort. Il avait payé le Danegeld pendant des années, un impôt qui se voulait une garantie contre les raids et les pillages des Nordiques, ce qui n'empêchait pas les Vikings de revenir pour voler ou rançonner davantage. Mais il fallait que cela cesse ; il ne voulait plus jamais revoir les Vikings aux portes de Paris et souhaitait éviter une révolte chez ses vassaux les plus puissants, certains d'entre eux complotant déjà avec son frère Louis, dit « le Germanique », pour le détrôner.

Il observa les deux hommes qui entouraient Rollon. Ils étaient plus jeunes que leur chef, mais tout aussi grands et robustes. Celui de droite attira tout particulièrement son attention. Une longue cicatrice lui barrait le visage du front jusque sous l'œil gauche. Son air farouche et autoritaire en faisait un chef-né. Sa crinière châtain clair ondulait sur ses épaules larges et une barbe courte ornait sa figure. Il était vêtu comme Rollon et portait lui aussi des bracelets d'or sur les avant-bras ainsi qu'un torque représentant un loup aux mâchoires sanglantes. Mais ce qui retint surtout l'attention de Charles furent ses yeux, bleus comme les cimes des montagnes et aussi froids. Son visage taillé à la serpe reflétait l'assurance et la force. *Voilà un homme qui ne doute pas de sa valeur*, se dit-il. Sa posture démontrait son aisance et sa familiarité avec Rollon. Charles avait entendu dire que, lors des conseils vikings, chaque homme pouvait prendre la parole et que la voix du jarl ne comptait que pour un.

Il aurait payé cher pour voir ces géants repartir d'où ils venaient, mais la Francie semblait les attirer comme un pot de miel attire les abeilles. Fallait-il que leurs terres soient inhospitalières... La Northumbrie avait été partiellement envahie et les Vikings qui s'y étaient installés en avaient fait une terre prospère. C'étaient des guerriers puissants mais aussi des marchands et de fins négociateurs.

– Venons-en à ce qui nous préoccupe, dit-il enfin.

Puis il fit un signe de tête et un jeune moine, qui lui servait de secrétaire, s'approcha, une pile de parchemins à la main. Il les déposa devant Rollon et recula doucement en regardant les guerriers avec appréhension, ce qui fit sourire le Viking.

– Je ne mange pas les enfants ! lâcha-t-il en riant. N'aie pas peur mon garçon, je ne suis pas venu te tuer. Tu serais déjà mort si telle avait été mon intention.

Ces paroles ne firent sourire que ses guerriers. Quant au moinillon, il se hâta de reprendre sa place près de l'évêque de Sens et baissa la tête.

– Je te saurai gré d'arrêter de terroriser mes gens, Rollon. C'est pour trouver un accord que tu es venu aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Charles se veut sec pour s'imposer, songea Rollon. Cela lui plut. Combattre était ce que les Vikings préféraient, que ce soit avec des armes, à mains nues ou avec la parole. Il détailla son adversaire. Il savait qu'on l'appelait « le Chauve » en raison de ses cheveux qu'il portait courts par

pénitence et non longs comme le voulait la coutume franque. Il savait également que les Francs avaient en lui un bon monarque et que les terres qu'il administrait étaient bien exploitées, sous l'œil vigilant de l'Église et des monastères, car les chrétiens plaçaient leur religion au centre de leur vie et toutes les communautés, villes ou villages, avaient leurs prêtres et leurs abbayes.

L'archevêque Wenilon l'invita à lire les parchemins d'un geste de la main. Ses jarls et lui savaient lire le latin. Cela leur était nécessaire lors des traités de paix ou pour toutes les transactions commerciales sur les rives et rivages, de l'Angleterre à l'Aquitaine. Il parcourut donc attentivement les documents posés devant lui, les faisant passer au fur et à mesure à Wulfric, qui se tenait à sa droite. Charles en parut surpris, même s'il s'abstint de tout commentaire. Ce que Rollon trouva sage : l'issue de ces pourparlers était trop cruciale pour qu'il risque de tout perdre par un manque de courtoisie. Wulfric haussa un sourcil et lui rendit les parchemins sans mot dire, puis ses yeux bleus se posèrent sur le roi avec une froideur propre à le percer jusqu'à la moelle des os.

Rollon jeta alors les parchemins sur la table et se leva, croisant les bras et fixant le roi.

– Je ne suis pas ton vassal, Charles, roi des Francs, pas encore, et ceci n'est pas ce que j'ai demandé !

Charles l'imita, l'air profondément agacé.

– Mes seigneurs ! du calme, je vous prie, intervint alors l'archevêque en levant les bras. Asseyons-nous et reprenons ces pourparlers.

Charles se rassit. Rollon en fit autant, profondément contrarié par l'entêtement du monarque à ne pas lui accorder les terres qu'il convoitait.

– Je te concède les territoires de l'Andelle à la mer et tu arrêtes tes pillages, dit Charles.

– Vous voulez Rollon comme frontalier ? demanda alors Wulfric, intervenant pour la première fois.

– Qui es-tu ? rétorqua le roi.

– Wulfric Torkelson, un de mes jarls..., répondit Rollon à sa place. Il vient de Norvège comme moi ; son père et moi étions amis. C'est un homme avec lequel il te faudra compter. Et celui-là c'est Alaric Gunnarson, Norvégien lui aussi, poursuivit-il en désignant de la main son autre jarl.

– Pour répondre à ta question, Wulfric Torkelson, reprit le roi, oui, je veux Rollon comme frontalier. Quitte à me séparer d'une terre, je préfère que ce soit l'embouchure de la Seine, et quitte à avoir un frontalier autant que ce soit celui dont le nom suffit à faire trembler même les Danois. Nul n'osera s'attaquer à nos côtes si tu les défends, ajouta-t-il à l'intention de Rollon.

– Je veux l'Epte et une partie de la Neustrie, comme je te l'ai déjà dit.

– Tu veux quoi ? Une terre à la taille d'un duché ? explosa Charles.

– Sa Majesté pourrait peut-être trouver un accord, si elle était sûre que vous ne représenterez plus une menace, tempéra l'archevêque en se rapprochant de son suzerain.

– Et comment cela ? demanda Wulfric, intervenant pour la seconde fois.

Il connaissait lui aussi l'importance des hommes d'Église chez les chrétiens et celui-ci paraissait avoir l'oreille du roi.

L'archevêque contourna la table et alla se planter fermement devant Wulfric.

– Vous vous convertissez au christianisme, vous abandonnez vos coutumes barbares telles que la polygamie, la superstition et l'idolâtrie. Et, bien sûr, vous recevez le baptême.

– Ai-je l'air de quelqu'un qui tend l'autre joue ? répliqua Rollon, amusé par l'audace de l'archevêque.

Provoquer Wulfric n'était pas une bonne idée et tous ceux qui avaient eu cette impudence étaient morts. Son épée avait tué des centaines d'hommes. C'était le meilleur de ses jarls. Rollon remerciait les dieux de lui avoir envoyé un soldat de cette trempe ; il avait d'ailleurs des projets pour lui et comptait le récompenser largement pour sa loyauté.

– Tu ne peux t'installer sur le territoire franc qu'à cette condition, poursuivit le roi fermement.

– Je suis déjà en territoire franc et cela depuis dix ans. As-tu oublié que je possède Bayeux ? fit Rollon d'une voix dure.

Charles ne pouvait pas avoir oublié la prise de Bayeux, ni la mort de Bérenger et ses circonstances, qu'on lui avait certainement rapportées, pas plus que la capture de Poppa qui était devenue depuis son épouse *more danico*, c'est-à-dire selon la coutume nordique.

Charles se leva et vint se placer face à lui.

– Prends cette terre et fais-en un fief inviolable ; je te donne ce que tu demandes et te nomme comte de Rouen, dit-il. Tu auras droit de haute et basse justice ainsi que les jarls à qui tu distribueras des terres. Convertis-toi, adopte notre religion et que tes guerriers en fassent autant s'ils veulent se mêler à la population locale. Que chacun de tes jarls me désigne les hommes à adouber. Il vous faudra des chevaliers pour commander vos garnisons.

– La terre des hommes du Nord, la Northmannie...

Il tendit la main à Charles en gage de son accord.

– La Normandie, reprit ce dernier avec l'accent franc, acceptant sa main tendue.

Wulfric regardait ses frères d'armes réunis sous la tente de Rollon. De retour au campement, celui-ci avait appelé tous ses jarls afin de fêter leur victoire et de distribuer les terres obtenues.

– Mes amis, cette nuit est notre nuit ! cria Rollon. Nous avons une terre, la Northmannie !

Une clameur s'éleva dans la tente et le fracas des épées que l'on frappe sur les boucliers retentit comme le tonnerre.

– La Normandie, comme disent les Francs... Vous voilà donc Normands ! poursuivit Rollon. Chacun de vous recevra une terre et le titre qui va avec. Vous investirez les forteresses que je vous désignerai et vous les prendrez l'épée à la main si les nobles de Neustrie ne veulent pas obéir à leur roi. Vous épouserez les filles ou les veuves que vous voudrez.

– Et s'il n'y a pas de filles à marier, plaisanta un des jarls.

– Par Odin ! Choisis alors celle qui te plaît et fais-en une veuve ! répliqua Rollon en s'esclaffant.

Wulfric sourit à la plaisanterie, même s'il savait que ça n'en était pas vraiment une. Comme les autres, il prenait ce qu'il voulait à la pointe de son épée et tuait ceux qui se mettaient en travers de son chemin.

– Par le Christ, que veux-tu dire ? As-tu oublié ta promesse d'être chrétien ? lança un des jarls en se rapprochant de Rollon.

– Je crois que les prêtres et les abbés vont devoir s'armer de patience avec nous ! répondit Rollon d'un air goguenard. Ne pas tuer, ne pas voler, n'avoir qu'une épouse, aimer ses ennemis... Il va falloir qu'ils revoient leurs règles pour nous !

– Du moment que ce n'est que politique..., plaïda un autre jarl. Nous n'avons jamais été très

religieux et adopter d'autres croyances ne me gêne pas plus que ça !

– Des terres riches et fertiles compensent aisément cette petite contrariété ! s'esclaffa un autre.

– Adler, William, Rurik... voici pour vous, reprit Rollon en leur tendant des parchemins. Odon, Alaric, Gérald, Ragnar... ce sont les vôtres...

Chacun regardait ses terres et ses titres et discutait avec ses futurs voisins. L'heure était à la fête. Des serviteurs approchèrent avec des cornes d'hydromel et des plats de viande grillée qu'ils posèrent sur la grande table, au centre de la tente. Les jarls prirent place et levèrent leur corne en l'honneur de leur prince, scandant son nom maintes fois tout en faisant vœu de prospérité et de victoire.

Wulfric s'avança vers ses compagnons et Rollon lui fit signe de venir s'asseoir près de lui, à la table d'honneur.

– Assieds-toi, Wulfric. Il faut que je te parle de tes terres... J'ai une mission particulière à te confier.

Wulfric se frappa la poitrine et regarda son suzerain.

– Je suis ton homme depuis plus de huit ans. Parle, je t'écoute.

– J'ai foi en toi, c'est pourquoi je veux que tu gardes l'embouchure de la Seine.

Rollon but une gorgée d'hydromel et s'enfonça un peu sur son siège, le regard perdu dans ses pensées.

– Je te fais comte de Lisieux. Terres, forteresses, villes et villages, manants et hommes libres, tout t'appartient. Tes terres s'étendent de l'Orne à la Seine.

Rollon déroula le parchemin afin qu'il prenne la mesure des terres qu'il lui offrait.

– Un défi intéressant, dit alors Wulfric. Être ton frontalier me plaît. J'avais peur que tu me transformes en fermier !

– Non, j'ai des aspirations plus grandes pour toi ! Je veux que tu t'installes à Lisieux sur la terre des Lexovii et non à Caen. Tu seras plus près de la Seine. Tu défendras le Sud et moi le Nord. Je m'installe à Rouen, mais je garde Bayeux, Poppa est sentimentale ! Tu emmèneras tes hommes avec toi et je te donnerai un ost supplémentaire que tu répartiras à ta guise le long de la côte et des cours d'eau. Pour ce qui est de la population, tu as droit de haute et basse justice. À toi de choisir si tu instaures la Danelaw ou si tu adoptes la loi salique. Dans le fond, elles se ressemblent assez, même si les évêques et les prêtres chrétiens l'ont un peu fait évoluer. À ce propos, il y a un important monastère à quelques lieues de ton château. L'évêque a l'oreille de Charles et de l'archevêque de Sens, alors tâche de t'en faire un allié. Ton voisin plus au sud sera Alaric. Je veux qu'il te serve d'arrière-garde en cas d'invasion ou de conflit.

– Qui est mon prédécesseur ? demanda Wulfric.

– L'évêque de Lisieux, Frédéric. Il est également l'abbé du monastère dont je t'ai parlé. Mais son premier vassal n'est autre que son neveu, le comte Cédric Allier-Morel de Lisieux, « l'aigle noir »... C'est d'ailleurs ce qui figure sur son blason. Cet homme est réputé bon combattant et caractériel ; il ne te cédera pas la place aisément.

– J'y compte bien ! répondit Wulfric avec un sourire carnassier. J'espère qu'il m'offrira une résistance digne de ce nom !

– Il a une sœur, m'a-t-on dit, et jolie, paraît-il. C'est elle qui dirige le domaine quand son oncle et son frère s'absentent pour le service de Charles.

– Une femme à la tête d'un comté ? s'exclama Wulfric. Ridicule ! Pas étonnant qu'ils soient

aussi faciles à envahir, ces Francs, s'ils remettent leur destinée entre les mains d'une femme !

– J'avais les mêmes réticences que toi. Mais les Francs éduquent leurs femmes nobles en ce sens. Poppa m'a d'ailleurs agréablement surpris. Elle s'est révélée être une excellente administratrice à Bayeux et m'a évité de nombreuses erreurs diplomatiques, avec l'Église entre autres. J'écoute ses conseils.

Wulfric leva un sourcil dubitatif, mais s'abstint de tout commentaire.

– Elle est mariée ? demanda-t-il, curieux finalement.

– Aucune idée, mais comme je l'ai dit à tes compagnons, tu peux en faire une veuve si tu la veux ! Il te faut des héritiers, et celle-ci pourrait faire l'affaire.

– Je réunis mes hommes et je prépare le départ pour la fin de la semaine, annonça alors Wulfric en levant sa corne pour saluer son chef.

– Je t'accompagnerai à Lisieux. Je veux rencontrer l'évêque, dit Rollon en portant sa corne à ses lèvres. Il possède un des plus grands *scriptoria* de l'ouest et les manuscrits qui sortent de son abbaye sont d'un grand renom. Ses moines copistes et enlumineurs font un travail remarquable... Ils utilisent l'écriture caroline ; les lettres sont rondes et détachées les unes des autres, ce qui rend leurs textes très lisibles. Je sais aussi qu'ils font venir leurs pigments de très loin, une partie des bords de la Méditerranée, une autre d'Orient. Rien n'est trop beau pour honorer Dieu, disent-ils. Et puis, je voudrais rapporter un cadeau à Poppa, ça lui fera plaisir.

Rollon se servit en viande grillée et en pain, puis se tourna de nouveau vers lui, une lueur guerrière au fond des yeux.

– Et je ne manquerai la prise de ta forteresse pour rien au monde !

– Ta compagnie sera la bienvenue, Rollon. Combattre à tes côtés est un honneur !

– Autre chose, Wulfric... Si tu parles à âme qui vive de ce que je viens de te dire à propos de Poppa, je te tue ! ajouta Rollon en souriant d'un air féroce.

Chevauchant en tête de colonne, Wulfric guidait ses hommes vers Lisieux. Par la volonté de Charles et de Rollon, il allait devenir comte et avait l'opportunité d'une deuxième chance, ici, en Francie. Le projet de Rollon était ambitieux et il était très content d'y participer. Tant de choses s'étaient produites depuis qu'il avait quitté la Norvège pour fuir son passé.

Cela faisait huit ans, à présent, qu'il avait rejoint Rollon et ses pirates. Ensemble, ils avaient ravagé la Frise, l'Austrasie et remonté la Seine jusqu'à Paris. Rollon, avec sa quête de richesses, lui offrait la vie aventureuse de mercenaire dont il avait besoin pour oublier. Son ancienne vie lui paraissait si loin aujourd'hui qu'il se demandait par moments si ses souvenirs étaient réels ou bien s'ils n'étaient qu'une lointaine et funeste saga.

En tant que fils aîné d'un jarl de Norvège, son avenir était tout tracé. Il avait épousé la fille d'un voisin à 20 ans, suivant en cela les vœux de son père, et avait eu un fils un an après. Un petit garçon qui faisait toute sa fierté. Solveig avait été une bonne épouse, le modèle même de la jeune frilla viking. Lui assumait ses fonctions de jarl, commerçant et surveillant les routes maritimes l'hiver, lançant des raids plus au sud l'été. Puis les Danois avaient déferlé sur leur côte un été où ses drakkars et lui croisaient en Northumbrie.

Quand il était revenu, un mois après, il avait appris de la bouche de son frère la mort de la

plupart des leurs. Père, femme, enfant, il avait tout perdu, et les bûchers funéraires avaient été engloutis par le dieu de la mer. Jamais plus il ne pourrait embrasser ce fils tant aimé, jamais plus il ne sentirait la chaleur de Solveig contre sa peau. Se souvenait-il seulement de son rire ou de l'éclat de ses si beaux yeux bleus ? Son cœur de jeune homme s'était brisé et depuis, toute forme de sentiments en était exclue. Son amour était mort avec les siens et il ne s'autoriserait jamais plus à s'attacher à quelqu'un. L'amour était une faiblesse ; il rendait vulnérable. Et il ne voulait plus jamais ressentir cette douleur contre laquelle il ne pouvait rien. La souffrance physique, il savait la maîtriser grâce à ses années de combat, mais la douleur morale était plus insidieuse, plus perverse ; elle s'insinuait comme un serpent autour du cœur et de l'esprit. Comme tout Viking, il méprisait la faiblesse. Seuls les forts survivaient et il avait choisi son camp depuis bien longtemps !

Tout cela était derrière lui à présent et seul l'avenir comptait. Les dieux lui étaient favorables et tous les hommes ne pouvaient se vanter de se voir offrir un nouveau départ. Il voulait des fils, perpétuer son nom et sa lignée. Rollon avait un jeune garçon du nom de Guillaume qui lui succéderait un jour et Poppa avait donné naissance, l'été précédent, à une petite Adèle dont Rollon était fou. Rien n'était plus important qu'une terre et une descendance et bientôt, lui aussi aurait les deux. Restait à trouver une épouse docile et obéissante parmi les filles de la noblesse de la région. N'importe laquelle ferait l'affaire... Du moment qu'elle était fertile et avait un visage agréable, il partagerait sa couche jusqu'à ce qu'elle lui ait donné plusieurs fils.

Il ferait de sa forteresse la garante de l'embouchure de la Seine. Il la voyait déjà se dressant, immense et haute comme un garde tourné vers la mer, défiant tous ceux qui tenteraient de s'en approcher. Rollon lui avait confié une mission et il ne faillirait pas !

L'ost traversa Rouen puis la Seine et établit son campement à Pont-Audemer, afin d'attendre la réponse des deux émissaires que Wulfric avait envoyés au nom de Rollon et de Charles. L'un était un Viking et l'autre un homme du roi, afin que chacun représente le parti qui l'envoyait.

Deux jours après le départ des émissaires, Wulfric tournait en rond comme un lion en cage ; il aurait préféré foncer sur Lisieux et prendre sur-le-champ ce qui lui revenait.

– La peste soit de la politique et de la diplomatie !

– Wulfric, calme-toi. Dans trois jours tout au plus, les émissaires reviendront, lui dit Sven, l'un de ses capitaines, un grand blond aux yeux verts.

Son charme insolent et son sourire en faisaient la coqueluche des femmes, mais au combat il était redoutable, surtout une hache à la main.

– La patience est une vertu ! ironisa Bjorn, un autre de ses officiers, chez les chrétiens en tout cas !

– Ça n'est pas la mienne, répondit Wulfric sarcastique, ni la tienne Bjorn ! Dans le genre enflammé, ta crinière rousse et toi êtes bien assortis !

– Un point pour toi, l'ami ! rétorqua Bjorn amusé. Tu sais que ma mère était irlandaise. Un tempérament de feu, elle aussi... Mon père en est mort d'épuisement !

Tous s'esclaffèrent. Bjorn avait toujours le mot pour rire ou pour faire enrager son entourage.

Chapitre 2

Forteresse d'Allier-Morel, Lisieux, juin 911

Un immense château se dressait en haut d'une colline. Quatre tours et une muraille de pierre l'entouraient. Le donjon était plus élevé que tous les autres bâtiments et depuis les remparts, on voyait à des lieues à la ronde. Un étendard d'azur flottait au vent, sur lequel un aigle noir déployait ses ailes, prêt à fondre sur sa proie : l'Allier-Morel. Le pays d'Auge, dont Lisieux était le chef-lieu, était verdoyant. De nombreuses forêts le recouvraient. Les prairies et les champs étaient fertiles ; de nombreux troupeaux de bovins et de moutons paissaient sur l'herbe grasse. Les bouviers et les bergers menaient leur bétail tant sur les verts pâturages qu'aux abords des forêts.

Lisieux était composé de plusieurs hameaux épars autour du village principal, mais la communauté était soudée et comme la nature était généreuse, chacun trouvait de quoi nourrir les siens et s'abriter. Une calme rivière, la Touques, bordait le pays et passait non loin du village. Les habitants y pêchaient du poisson, ou chassaient le petit gibier dans les forêts alentour. D'abondantes récoltes remplissaient chaque année les greniers et les granges du village, comme du château.

L'été s'annonçait chaud et la floraison était précoce. Les fleurs parfumaient l'air d'essences variées, chèvrefeuilles, lilas, roses et bien d'autres encore.

Deux cavalières se dirigeaient vers le village en bavardant de choses et d'autres. Dame Aigline Allier-Morel de Lisieux et sa suivante Marielle, une lointaine cousine venue de Bretagne, après la mort de ses parents. Les deux jeunes femmes s'aimaient beaucoup et avaient été élevées ensemble. S'étant retrouvées toutes deux orphelines dès le plus jeune âge, elles s'étaient rapprochées et une grande complicité les unissait bien qu'elles fussent très différentes. Marielle était assez grande et avait un corps de liane. Sa beauté classique était soulignée par de grands yeux noisette et une chevelure châtain dans laquelle brillaient des reflets d'or. Elle était sensible et se cachait souvent derrière sa cousine, mais son amitié sans faille en faisait une compagne dévouée et une confidente sûre. Aigline, quant à elle, ressemblait en tout point à sa défunte mère. Elle était plus petite que sa cousine, menue, délicate. Ses cheveux, noirs comme les ailes d'un corbeau, lui tombaient bien en dessous des reins. Ses yeux, d'un vert émeraude limpide et brillant, reflétaient toutes sortes d'émotions ; de longs cils noirs les bordaient et étiraient son regard, lui donnant un air félin envoûtant. Elle avait hérité de la beauté de sa mère, mais c'était de son père que lui venaient ses qualités de cœur, son courage et sa fierté. Elle veillait avec abnégation sur chacun au château, où elle tenait le rôle d'administratrice, solidement secondée par Simon, l'intendant de son père. L'évêque de

Lisieux, son oncle, et son frère Cédric la laissaient gérer le domaine et les réserves, car elle était bonne gestionnaire et tenait les registres à jour.

Les villageoises se référaient à elle et en avaient fait la présidente du conseil des femmes ; elles y réglèrent les problèmes de voisinage et les soucis domestiques. Aigline avait fédéré les femmes du pays et toutes, à tour de rôle, venaient baigner leurs enfants dans les grandes cuves qui se trouvaient derrière les cuisines du château ; elles y faisaient même leur lessive pendant l'hiver, si le lavoir gelait. Ces réunions leur permettaient de prendre des nouvelles les unes des autres et de s'entraider lors d'une grossesse, d'une maladie ou d'un deuil. Ainsi Aigline se tenait-elle informée de tout ce qui se passait dans le pays.

– Simon m'a dit que la laine des moutons était belle, cette année... Nous pourrions donc filer assez de couvertures et d'étoffes pour l'hiver, dit-elle à sa cousine.

– Tu pourrais te faire de nouvelles robes ; je t'aiderai si tu veux. Mais par tous les saints, Aigline, porte autre chose que du crème et du grenat ! Change un peu, essaie le bleu ou le vert, ça irait très bien avec la couleur de tes yeux.

– Ne te fatigue pas, Marielle ! Ma mère portait ces deux couleurs pour des raisons autant esthétiques que symboliques. Le crème représente ce qui tend vers la perfection et le grenat...

– Représente le sang du Christ et l'esprit de sacrifice, je sais ! fit Marielle d'un air sentencieux.

– Ne te moque pas, tu sais que c'est important pour moi. C'est ma mère.

– Et tu n'avais que 3 ans lorsqu'elle est morte, je sais cela aussi, ma mie. Mais crois-tu qu'elle aurait voulu te voir l'imiter en tout point, ou vivre pour elle ? Regarde ta vie, Aigline, poursuivit Marielle en levant les yeux au ciel, tu as 24 ans... Tu devrais être mariée, avoir plusieurs enfants ! Au lieu de ça, tu t'accroches à Lisieux comme une moule à son rocher !

– Eh bien, voilà qui devrait te ravir, Bertrand de Caen a demandé ma main à Cédric. C'est pour ça qu'il est venu le mois dernier !

– Et tu ne m'as rien dit ? s'insurgea Marielle, la voix suraiguë.

– Non, j'avais promis à Cédric et à oncle Frédéric de garder le secret jusqu'à demain. Bertrand va venir signer le contrat de fiançailles. Et je viens de rompre ma promesse à cause de toi. Tu devrais avoir honte ! dit Aigline en riant devant l'air outré de sa cousine.

– Crois-tu qu'il acceptera que je vienne avec toi ?

– C'est la seule chose que j'ai exigée pour moi-même dans ce satané contrat !

– Ne jure pas, Aigline ! l'enjoignit Marielle en se signant.

– Bertrand de Caen possède un château moins grand qu'Allier-Morel, mais il y a le péage entre la Bretagne et la Neustrie qui lui rapporte beaucoup de deniers, m'a-t-on dit. Cédric espère toucher quelques pourcentages de cette manne à travers moi. Comme si les droits de passage et les divers octroies qu'il percevait déjà sur la Touques et la Dives ne lui suffisaient pas !

– Il est assez bel homme, dit Marielle dans le but évident de l'adoucir.

– Oui, peut-être, concéda Aigline en haussant les épaules, mais sa compagnie est aussi plaisante que celle d'un sanglier ! Te souviens-tu comme il rabrouait nos servantes ? Je crois que cet homme n'a pas beaucoup de respect pour les femmes.

Elle s'était disputée maintes fois avec Cédric à ce sujet, affirmant qu'elle ne voulait pas se marier, que sa vie était à Lisieux, avec les gens qu'elle aimait. Mais son frère était resté sourd à ses supplications. Elle avait même essayé de le convaincre d'épouser la sœur de Bertrand, qui se trouvait à la cour du roi, mais il avait déjà des vues sur la fille d'un seigneur, du côté nord de la

Seine. Il avait été formel : c'était Bertrand ou le couvent. Même l'intervention de leur oncle n'avait pu le faire renoncer à ce projet de mariage ; il avait trop à gagner dans ces alliances. Aigline connaissait trop le caractère borné et fier de son frère pour espérer qu'il se ravise. C'était donc à contrecœur qu'elle s'apprêtait à signer le contrat qui la lierait à Bertrand pour la vie.

Elle s'inquiétait un peu de cette union, car Bertrand était de la même trempe que Cédric ; il s'emportait facilement et pouvait se montrer violent. Par ailleurs, elle se demandait si elle aurait un rôle à Caen. Pourrait-elle y exercer les mêmes fonctions qu'à Lisieux ? Elle en doutait fort. Elle n'avait pas oublié l'air dédaigneux de Bertrand quand elle lui avait dit qu'elle tenait les registres du domaine. Son rôle consisterait plus probablement à subir ses assauts nuit après nuit, jusqu'à ce qu'elle lui ait donné suffisamment d'héritiers. Cette perspective ne l'enchantait guère, mais elle se consolait en se disant qu'avec les enfants et Marielle, elle connaîtrait un peu de bonheur.

Quand elles arrivèrent à la bergerie, Simon les attendait déjà. Sa fille Perrine se tenait à ses côtés. C'était une jeune femme blonde et belle, aux yeux rieurs. Ses jolies formes lui attiraient les regards énamourés des jeunes gens du village, mais elle était bien trop occupée par son métier de guérisseuse pour se laisser conter fleurette par ses soupirants.

– Le bonjour à vous, dame Aigline, à vous aussi Marielle, fit poliment Simon en inclinant le buste.

– À vous également Simon, répondit Aigline en démontant. Comment vas-tu, Perrine ? Je suis bien contente de te voir... Ton père peut être fier de toi ; les femmes m'ont dit que tu avais guéri le fils de Jehan et Lise.

– Oui, dame, répondit la jeune fille en faisant une petite révérence. Notre Seigneur était avec moi, cette nuit-là, et le petit a lutté courageusement. Honnêtement, j'ai bien cru qu'on allait le perdre, mais à l'aube la fièvre est tombée. Pauvre Lise, enceinte comme elle l'est, ces émotions l'ont secouée. Je vais justement chez elle lui apporter une tisane pour la soulager de ses nausées.

– Alors, dis-lui que nous passerons la voir cet après-midi, après la sieste des petits, dit Aigline en caressant l'encolure de son cheval. Tu es une bonne guérisseuse, Perrine, je rends grâce à Dieu que tu puisses veiller ainsi sur nous tous !

– Tout ce que je sais, c'est Rosa qui me l'a enseigné, Dieu ait son âme. Si un jour j'ai ne serait-ce que la moitié de son savoir-faire, je serai bien contente.

– C'est aussi une bonne fille, ajouta Simon, ce qui ne gâte rien ! J'espère lui trouver un bon mari d'ici peu !

– Père, se défendit Perrine, je n'ai que 19 ans ! Rien ne presse. Et je n'ai pas très envie de quitter le village.

– Peut-être trouveras-tu celui qu'il te faut ici, dit Aigline tout en sachant qu'aucun des jeunes hommes des environs ne faisait battre le cœur de la jeune fille.

– Allons, allons, laissons cela, dit Simon, nous avons du travail, aujourd'hui. J'ai compté les ballots de laine de l'année dernière. Nous pourrions peut-être les envoyer dès à présent aux fileuses pour garnir nos réserves de couvertures et de toiles.

– Vous avez raison, Simon, approuva Aigline, nous pouvons prendre un peu d'avance cette année.

Soudain, un bruit de cavalcade se fit entendre. Deux hommes galopaient à bride abattue dans leur direction. Aigline et Marielle reconnurent Galibert, le capitaine de la garnison d'Allier-Morel, et un de ses soldats.

– Que se passe-t-il ? demanda Aigline dès que les cavaliers furent à portée de voix. Sommes-nous attaqués ?

Ils avaient essuyé les attaques d'une bande armée bretonne quelques mois auparavant et le village en portait encore les stigmates ; le moulin venait tout juste d'être reconstruit et un des ponts était encore en chantier.

– Non, dame, mais messire Cédric vous réclame de toute urgence au château. Il est dans une colère terrible, l'heure est grave.

– Dites-m'en plus, mon bon Galibert.

– Je ne puis, dame Aigline. Tout ce que je sais, c'est que messire Cédric a reçu deux émissaires peu après votre départ pour le village.

– Savez-vous qui les envoie ? Quelle est leur bannière ?

– L'un est du roi, j'ai reconnu son oriflamme et j'ai fait ouvrir les portes. L'autre est nordique d'après son accoutrement, et sa bannière porte un dragon rouge sur fond jaune.

– Charles et les Vikings ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Aigline, stupéfaite. Hâtons-nous !

Simon l'aida à remonter en selle et fit de même avec Marielle. Puis toutes deux repartirent au triple galop vers le château, en haut de la colline, suivies des cavaliers.

Aigline passa le poste de garde à vive allure et entra dans la cour où elle se jeta à bas de son cheval sans attendre le palefrenier qui venait à sa rencontre. Elle courut jusqu'à la grand-salle, soulevant ses jupes pour aller plus vite. Lorsqu'elle entra dans le donjon en poussant le lourd battant de la porte, ce fut pour voir Cédric fracasser le crâne de l'émissaire viking d'un coup de francisque, en hurlant de rage. Elle s'arrêta net, pétrifiée d'horreur, et se signa. Les gens du château s'éloignaient, de peur de voir la colère de leur maître retomber sur eux. L'émissaire du roi reculait, la main déjà sur son épée.

– Jamais ! hurlait Cédric. Ces chiens n'auront jamais Lisieux, ni Allier-Morel ! Débarrassez-moi de cette carcasse répugnante et jetez-la dans la forêt ! Nul Viking n'aura de sépulture en terre consacrée tant que je vivrai !

Il leva ses yeux de dément vers Aigline qui le fixait, encore tremblante d'épouvante.

– Tu... tu as tué un émissaire ?

– Pas celui de Charles ! répondit Cédric en pointant du doigt l'homme du roi qui se tenait à bonne distance. Celui-là n'est qu'un païen, barbare et sacrilège !

Il pointa sa hache encore couverte du sang de sa victime vers l'autre émissaire.

– Repars donner à Charles et à Rollon la réponse des comtes de Lisieux !

Au nom du chef viking, Aigline frissonna. Qu'est-ce que Lisieux avait à voir avec Charles et Rollon ?

Deux gardes arrivèrent avec une civière et emportèrent le corps du Viking conformément aux ordres de leur chef. Marielle arriva sur ces entrefaites et pâlit à la vue du cadavre mutilé. Elle fit demi-tour et, soutenue par Claire, leur vieille nourrice, prit la direction de la tour des dames.

– Que se passe-t-il, Cédric ? demanda alors Aigline qui se remettait enfin de ses émotions.

– Ce qui se passe ? hurla son frère en montrant un parchemin déchiré sur les joncs de la grand-salle, ça ! Charles nous a trahis, il nous a vendus !

Aigline s'accroupit, ramassa les morceaux du document et lut.

– Sainte Vierge Marie ! souffla-t-elle, posant sa main sur son cœur. Comment peut-il faire ça

après tout ce que notre famille a fait pour le trône et pour lui ?

– Il veut que je le rejoigne en Austrasie pour m'affecter d'autres terres en Bourgogne ! Comme si j'allais obéir !

– Cédric, réfléchis..., l'enjoignit Aigline qui prenait la mesure de toute cette histoire. Si tu te révoltes, ce sera de la haute trahison envers la couronne, et tu risqueras la corde ou pire encore ! De plus, tu réponds au roi à la place d'oncle Frédéric !

– Ce sont ces Vikings qui ont tué notre mère ! Et ce sont ces Vikings que notre père a combattus des années durant, jusqu'à y perdre la vie. Jamais je ne capitulerai ! Qu'ils viennent, s'ils l'osent, je les attends de pied ferme et d'autres me rejoindront sûrement. Galibert ! cria-t-il à son capitaine, va porter un message à Bertrand de Caen. Il me faut ses hommes ! Qu'il rassemble une troupe pour garder le monastère de notre oncle et qu'il en envoie une autre pour renforcer nos défenses. Caen et Lisieux ne sont pas encore vikings !

– Cédric, écoute...

– Si tu as peur, va au monastère. Oncle Frédéric t'y accueillera sûrement et Bertrand te protégera.

– Et laisser nos gens ? Tu n'y penses pas !

– Toi et tes paysans !

– C'est justement pour eux que l'on se bat. Notre devoir est de les protéger ! Pas de posséder des biens ou un titre ! fulmina-t-elle.

– Tu n'es qu'une femme, Aigline, tu ne comprends rien à la politique ni aux affaires militaires ! Laisse-moi à présent ; il me faut préparer la défense d'Allier-Morel.

Aigline savait ce qui lui restait à faire. Elle courut à l'écurie et enfourcha sa monture que le palefrenier n'avait pas encore pansée, puis elle galopa jusqu'au village. Elle se dirigea droit chez Jehan, le chef du village, et lui dit de convoquer au plus vite les chefs des hameaux voisins. Elle lui expliqua rapidement la situation, lui narra la réaction de son frère et la réponse qu'il avait faite au roi. Il fallait en premier lieu préparer des couvertures, des vivres et des armes, aussi rudimentaires fussent-elles, et les entasser dans les grottes, au bord de la rivière. Même si les Vikings étaient censés s'installer et non piller, elle préférait prendre toutes les mesures pour assurer la sécurité des villageois. Les galeries y étaient profondes et servaient de cachette lors des invasions ; elles avaient déjà sauvé de nombreuses vies au cours des siècles passés. On retrouvait sur les parois de certaines grottes des dessins et des peintures primitives, et il y avait également de vieilles sépultures.

Il fallut trois jours pour transporter de quoi tenir deux semaines. Simon et Jehan aidèrent Aigline et coordonnaient les différentes tâches. Perrine avait installé une maladrerie de fortune dans une des cavités et préparé toutes les potions et les onguents dont elle pourrait avoir besoin. Elle s'inquiétait surtout des femmes enceintes et des enfants ; il y avait par ailleurs plusieurs vieux plus ou moins grabataires qu'il faudrait installer avec précaution.

Aigline laissait à Cédric et à Galibert le soin de préparer la défense du château. Leur garnison était puissante, mais ils ignoraient la taille de l'ost que Rollon enverrait sur Lisieux. Elle essaya à plusieurs reprises de persuader son frère de trouver une solution diplomatique, mais celui-ci ne décolérait pas et la fureur qui rongait son cœur le rendait sourd à tout argument.

Dans la tour des dames, les femmes priaient et confiaient à Dieu les âmes de tous les habitants. C'est la mort dans l'âme qu'Aigline sortit son arc et remplit son carquois, puis elle prépara sa robe noire et attacha sa dague à la ceinture de cuir qu'elle porterait. La tradition voulait que les dames franques s'habillent de noir et scandent des cris de guerre à l'orée des batailles pour encourager les hommes. Une ardeur guerrière enfla soudain dans son cœur au contact du métal. Elle avait pour la première fois la possibilité de venger sa mère, les armes à la main. Elle était meilleure archère que bien des hommes de son frère et elle savait que sa présence sur les remparts remonterait le moral des troupes. Elle serait prête quand le combat commencerait.

Elle savait que son frère avait réuni son capitaine et ses lieutenants dans la chambre seigneuriale qui se trouvait au-dessus du donjon pour leur exposer son plan de défense et faire avec eux un dernier point avant l'arrivée des Vikings. Chacun savait où était son poste et une longue attente commença...

– Wulfric ! cria Bjorn, l'émissaire de Charles est de retour de Lisieux !

– L'émissaire de Charles ? dit Wulfric qui s'entraînait sur le champ de manœuvre improvisé du camp. Et le nôtre ?

– Il est mort, d'après son compagnon.

– Par Thor ! s'exclama Wulfric en tendant son épée et son bouclier à un écuyer. Je croyais pourtant que Rollon avait bien choisi son homme !

Tous deux se dirigèrent à grands pas vers la tente de Rollon, où l'émissaire faisait déjà son rapport.

– Entre, Wulfric, dit Rollon assis sur son siège de bois sculpté, nous avons notre réponse.

Wulfric se tourna vers l'émissaire du roi.

– Parle, je t'écoute.

– Nous sommes allés à Lisieux pour porter vos ordres et ceux du roi avec les parchemins que vous nous avez donnés. Quand Cédric Allier-Morel a pris connaissance de leur contenu, il m'a menacé de sa francisque puis, d'un seul coup et sans sommation, il a fracassé le crâne de votre homme.

– Il a tué un émissaire ? fit Bjorn incrédule. Même les Danois ne font pas une chose pareille !

– C'est de la haute trahison envers son roi ! souligna Sven avec un sourire carnassier. Tu voulais une bataille, Wulfric ? Il semble que Cédric de Lisieux te l'offre sur un plateau.

– Alors, allons préparer ce combat, répondit Wulfric en posant les mains sur les épaules de ses capitaines. Nous fêterons notre victoire dans la grand-salle du château ou je ne suis pas digne d'être comte !

Les guerriers présents frappèrent sur leurs boucliers en signe d'approbation. Rollon se leva et étala sur la table la carte qui représentait les terres de Wulfric.

– Décris-nous les lieux aux abords du château, demanda-t-il à l'émissaire.

– C'est une forteresse de grande taille... Il y a quatre tours de gué et une grande muraille de pierre. Le donjon domine par la taille, mais il y a plusieurs bâtiments dans l'enceinte et une autre tour, celle des dames, je crois. La rivière borde le côté nord-est, mais de hauts rochers rendent ce côté impraticable. On ne peut accoster que plus haut ou plus bas ; le mieux serait le côté nord en amont. Au sud et à l'ouest, il y a des forêts. En s'y faufilant à la faveur de la nuit, on pourrait peut-

être approcher sans se faire remarquer.

– Ils nous attendent de toute façon, fit remarquer Wulfric en haussant les épaules. Une attaque directe me semble de ce fait plus appropriée. Nous allons les assaillir de tous côtés, y compris par la rivière, là où ils ne nous attendent pas.

– Tes drakkars remonteront la Touques ? demanda Rollon.

– Oui, et ils nous appuieront en cas de nécessité. Ils sont sur la côte, à l’embouchure de la Vire. J’envoie des cavaliers... D’ici cinq jours, ils seront à l’embouchure de la Touques.

– Dis plutôt que tu as peur que le mobilier franc soit rudimentaire ! plaisanta Bjorn. Tout le monde sait que tes cales regorgent de trésors en tout genre. Je suis bien placé pour le savoir, une partie de ce qui s’y trouve m’appartient !

– Continue à me taper sur les nerfs et je te ferai décharger la cargaison tout seul ! railla Wulfric.

Il avait amassé une vraie fortune au cours de ses années de pillage : meubles raffinés, tapisseries de valeur, or, argent, bijoux, coffres entiers remplis de deniers, fourrures, tissus précieux. De quoi faire pâlir d’envie les nobles de la cour de Charles !

Le reste des consignes fut donné. Ils allaient combattre sans piller ni brûler, ce qui donnait une saveur toute nouvelle à cette bataille. Dans une semaine tout au plus, ils seraient à Lisieux.

Chapitre 3

À l'aube, une clameur terrifiante envahit la campagne et le tocsin de la chapelle sonna l'alerte. Aigline sauta de son lit et se précipita à la fenêtre de sa chambre.

– Marielle, vite, lève-toi ! dit-elle à sa cousine qui avait passé la nuit avec elle. Va chercher Claire, il faut qu'on s'habille.

Elle se pencha, jeta un coup d'œil à l'extérieur et se figea de peur. Une vague d'hommes armés jusqu'aux dents, casqués de cornes et couverts de peaux de bêtes, déferlait vers la muraille. Deux rangées d'archers et de lanciers tiraient déjà en direction des remparts. Les chefs, l'épée au clair, galopèrent vers le château menant leurs soldats à la bataille. On eut dit une meute de loups qui sortait des bois. Les hommes de son frère ripostaient avec leurs flèches, mais les Vikings avançaient inexorablement. Aucune sommation n'avait été faite, car tuer un émissaire était en soi une déclaration de guerre.

– Dame Aigline, nous sommes attaqués ! annonça Claire, affolée, en entrant dans la chambre.

– Je sais, on n'entend que leurs rugissements. Vite, aide-moi à m'habiller... Donne-moi ma robe noire et ma cape.

– Oh ! Dame ! Vous allez participer à la bataille ?

– Je dois fidélité à Cédric, même si je désapprouve ce qu'il a fait.

Une fois habillée, Aigline expédia les femmes dans la chambre commune pour qu'elles s'y enferment.

– Aigline, je t'en prie, viens avec nous ! la supplia Marielle en larmes.

– Non, Marielle, je ne le puis, ma place est sur les remparts. Dieu vous garde toutes !

Claire referma le battant et posa la barre.

– Dieu vous garde, dame Aigline ! crièrent plusieurs voix à travers la porte.

Aigline courut à sa chambre et se harnacha de son arc et de son carquois. Puis elle descendit de sa tour et prit l'escalier du chemin de ronde qui menait aux remparts. Cédric s'y trouvait déjà et hurlait des ordres à ses soldats pour diriger les défenses.

– Tu es venue ? demanda-t-il, surpris, je croyais que tu me désapprouvais.

– Je te désapprouve, mais tu es mon frère, et ma place est à tes côtés.

– Nous sommes assaillis de toutes parts. Galibert a vu des drakkars remonter la Touques et les troupes attaquent déjà les remparts de l'autre côté. Sans compter cette armée qui est sortie de la forêt... Nos hommes ont du mal à tenir. Vois leurs chefs, ils sont à cheval. Je reconnais le blason de Rollon, le dragon rouge sur fond or, mais je ne connais pas l'autre...

Aigline se pencha entre les créneaux et vit une oriflamme représentant un loup à gueule ouverte dont les mâchoires étaient sanglantes. L'étendard claquait au vent. Elle frissonna malgré elle devant ce présage de mort. Quel genre de guerrier pouvait prendre cet emblème pour blason ?

– J'ai besoin de toi sur cette tour, lui dit Cédric. Je pars diriger la défense du côté de la rivière. Vise leurs chefs, ça démotivera leurs troupes.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur le front.

– Je t'aime, Aigline, Dieu nous garde !

– Moi aussi, mon frère, puisse-t-il avoir pitié de nous tous !

Cédric et son capitaine repartirent vers la tour nord, et Aigline donna ses ordres aux archers. Elle banda son arc, pointa sa flèche et tira. Les volées de flèches empêchèrent les Vikings d'approcher et ils durent reculer à maintes reprises sous les assauts des archers d'Aigline. De son côté, elle visa les cavaliers, comme le lui avait demandé son frère, et en tua quelques-uns de ses flèches.

– Wulfric ! Regarde, là-haut ! s'exclama Bjorn.

Une silhouette noire, encapuchonnée, se tenait sur les remparts. Sa cape, flottant au vent, lui donnait un air surnaturel.

– Cet archer décime nos hommes ! Il a déjà eu trois lieutenants de Rollon ! ajouta Sven. Et deux de ses flèches m'ont sifflé aux oreilles !

À ce moment, une nouvelle flèche atteignit le cheval de Bjorn en plein poitrail. La bête rua et son cavalier fut projeté dans les airs.

– Couvrez-nous ! cria alors Wulfric en sautant de cheval pour aller aider son capitaine.

Les hommes firent un mur avec leurs boucliers pour protéger leur jarl, mais malgré cela, une nouvelle flèche lui érafla le bras et se planta dans le sol, juste à côté de la tête de Bjorn.

– Maudit soit cet archer ! jura Wulfric en redressant Bjorn. Un sac d'or à celui qui me le ramènera, mort ou vif ! Ce corbeau ne verra pas le soleil se coucher !

– À cheval, vite ! dit Sven au milieu du fracas de la bataille.

Une monture fut amenée de l'arrière et Bjorn remonta en selle, plus belliqueux que jamais.

– J'aurai ta peau, fils de Loki ! hurla-t-il, prenant sa lance et la lançant de toutes ses forces en direction de l'archer.

De sa position, Aigline dirigea l'envoi d'une nouvelle salve de flèches, mais les Vikings, armés d'un bélier, enfonçaient déjà les portes.

– Tirez sur le bélier ! hurla-t-elle à ses hommes.

Alors qu'elle se penchait, bandant son arc, une lance vint se planter dans le mur juste au-dessus de sa tête.

– Seigneur Christ ! s'écria-t-elle.

Un des cavaliers vikings hurlait des menaces à son encontre. Les archers ennemis ne pouvaient plus tirer, de peur de toucher un des leurs, et ils s'étaient joints aux porteurs du bélier, dont les coups

assourdissants rythmaient le fracas du combat.

Elle se ressaisit et poursuivit son tir sur les porteurs. Si les Vikings parvenaient à enfoncer les portes, ils étaient perdus. L'homme qui se trouvait à ses côtés fut transpercé de part en part par une autre lance et s'affaissa près d'elle, le visage figé par la mort.

– Seigneur, aidez-nous, pria-t-elle tout bas, on ne tiendra plus très longtemps.

Elle avait à peine repris ses tirs sur les cavaliers qu'elle entendit le fracas horrible des portes qui craquaient sous les coups implacables du bélier. Le combat s'étendit bientôt au milieu de l'enceinte du château et la vague viking déferla sur les Francs, les fauchant tous ou presque sur son passage.

Aigline donna ses ordres et descendit dans la cour à la recherche de son frère. Ses pas résonnaient dans l'escalier et son cœur s'affolait, tandis qu'elle pensait à ce qu'elle trouverait.

Les cadavres jonchaient le sol. Dans la mort, les visages s'étaient figés sur une expression d'horreur. Cédric se battait avec deux Vikings ; sa francisque rouge de sang brillait dans le soleil de midi. Aigline attrapa un andon abandonné sur le sol et atteignit de cette courte lance l'un des deux assaillants de son frère, rééquilibrant ainsi les chances.

Le galop d'un cheval résonna soudain sur les pavés de la cour. Un formidable guerrier entra dans l'enceinte, l'épée en avant, fauchant tous les gardes sur son passage. Un casque de métal recouvrait le haut de son visage et une peau de loup couvrait sa cote de mailles, laissant ses bras nus, ornés de bracelets de cuir et d'argent. Ses longs cheveux châtain retombaient libres sur ses épaules et une courte barbe couvrait ses joues. De là où elle se trouvait, Aigline ne voyait pas son regard, mais elle restait comme hypnotisée, les yeux fixés sur la lame de cette formidable épée.

Galibert se dressa sur le passage du guerrier viking et leurs épées s'entrechoquèrent dans un ballet sinistre. Le capitaine de la garde se battit vaillamment, mais son adversaire semblait prendre le dessus. Aigline se précipita alors pour lui venir en aide, prenant déjà une flèche dans son carquois quand un Viking la prit à partie, la tirant violemment par la cape. Il pointa son épée vers elle, parut frappé de stupeur en la voyant, et cria à son chef :

– Wulfric ! L'archer, c'est une...

Aigline lui planta sa dague dans la gorge pour se débarrasser de son emprise et l'homme s'écroula à ses pieds dans un gargouillis écœurant.

Quand elle se tourna vers l'impressionnant guerrier, elle ne vit que le cadavre de Galibert qui gisait sur le sol, dans une mare de sang. Se tournant vers son frère, elle vit le guerrier l'abattre d'un grand coup d'épée, dans un rugissement féroce.

Sa dague à la main, elle courut vers son frère qui s'écroulait sur les pavés de la cour. Des flots de sang s'échappaient de la plaie béante de son torse.

– Cédric ! Non ! cria-t-elle en s'agenouillant près de lui, sans plus prêter attention à ce qui l'entourait.

– Pardonne-moi, Aigline, souffla Cédric avant de glisser vers la mort.

Elle fut brutalement saisie par les cheveux et plaquée contre une cote de mailles. Un bras puissant lui entourait la taille et la maintenait captive.

– Qui es-tu, femme ? demanda celui qui la retenait.

Autour d'elle, le peu d'hommes survivants se rendaient et déposaient les armes. Les Vikings investissaient déjà le château.

– Aigline Allier-Morel, espèce de bâtard du Nord ! cracha-t-elle, tâchant de se dégager de

l'emprise de son geôlier.

– Wulfric ! fit une voix caverneuse derrière eux, le château est à nous.

Elle l'aurait reconnu entre mille, ce guerrier blond dont le nom seul faisait trembler les plus valeureux : Rollon.

Il se dressa devant elle, géant, formidable et victorieux. Son regard bleu comme la mer se posa sur elle et elle se sentit transpercée jusqu'à la moelle des os, tandis que les souvenirs, horribles, refaisaient surface.

– Je te connais, femme, dit Rollon qui paraissait très surpris.

Il s'approcha plus encore et plongea son regard dans le sien.

– Des yeux comme les tiens ne s'oublent pas facilement. Comment as-tu survécu ?

Aigline ne répondit pas, encore choquée de la mort des siens.

– Réponds, femme, Rollon t'as posé une question ! fit son geôlier, resserrant encore son emprise.

– Je... C'est ma mère que tes hommes ont tuée à Bayeux.

– Tu étais dans la chapelle ?

– Elle m'avait cachée dans le coffrage d'un banc.

– Alors tu sais que sa mort a été vengée.

– Est-elle revenue du royaume des morts pour autant ? répondit-elle, hargneuse. Tu attends quoi ? Que je te remercie ?

Rollon éclata de rire.

– Elle me plaît ! Elle a du caractère en plus d'être belle !

– Regarde sa robe et sa cape, Wulfric, dit un homme qui approchait, c'est l'archer !

– Je l'ai vue poser son arc et ses flèches, renchérit un autre.

– Quoi ? Ils envoient leurs femmes au combat ?

L'homme la lâcha et la tourna vers elle pour sonder son regard.

– Es-tu l'archer ? demanda-t-il, la dominant de toute sa taille.

– Je défends ce qui m'appartient, répéta-t-elle fièrement, sans reculer.

– Nous réglerons ça plus tard ; tu ne perds rien pour attendre !

Il la saisit par le bras violemment et la conduisit au milieu des prisonniers.

– Conduisez-les dans la grand-salle ! ordonna-t-il. Réunissez ceux qui se cachent dans le château. Que dix d'entre vous les maintiennent sous bonne garde !

Aigline et tous les autres furent donc emmenés sans ménagement dans la grand-salle. Les femmes qui se trouvaient dans la tour des dames les rejoignirent quelques instants après, traînées par d'autres gardes. Marielle et Claire voulurent se précipiter vers elle, mais un Viking s'interposa et essaya de les maintenir à distance. Claire réussit à s'échapper et se dirigea à grands pas vers elle. Le garde la rattrapa et levait déjà le poing pour la frapper. Aigline s'interposa pour protéger sa vieille nourrice et reçut un coup de poing sur la lèvre.

– Restez à vos places ! hurla l'homme en les traînant toutes les deux sur un banc. Femme ou pas, le premier qui bouge, je le tue !

– Vous saignez, dame, dit Claire tout bas, tirant un mouchoir de son tablier pour le lui tendre.

– Ce n'est rien, dit Aigline en essuyant sa lèvre meurtrie, je suis heureuse que vous soyez toutes en vie.

– Avez-vous des nouvelles des villages alentour ?

– Non, aucune, mais du haut des remparts, je n’ai vu aucune fumée. Je ne crois pas que nos assaillants les aient brûlés. J’espère que les villageois sont tous à l’abri et qu’ils se sont cachés dans les grottes dès que le tocsin a retenti. Il y a eu assez de morts pour aujourd’hui.

Tous, serviteurs et gens du château, étaient blottis les uns contre les autres et la regardaient, désespérés. Aigline retenait ses larmes. Malgré sa peur et son chagrin, elle voulait être forte pour ses gens. Elle était la seule protectrice qu’il leur restait. Elle garantirait leur sécurité, même si pour cela elle devait sacrifier sa vie.

Wulfric retira son casque et se passa la main dans les cheveux. Il leur avait fallu des heures de combat acharné, mais ils avaient réussi. Il avait envoyé des hommes au village faire le point sur la situation aux abords du château et attendait leur rapport.

- Les hameaux et le village les plus proches sont vides ! lui apprit l’un des gardes en revenant.
- Les habitants se cachent quelque part... Dans la forêt peut-être ? suggéra Bjorn.
- Peu probable... Ils sont nombreux ; nous les aurions débusqués ce matin en arrivant, répondit Wulfric en fronçant les sourcils. Il doit y avoir des carrières, des grottes ou encore de vieilles ruines qui leur servent de cachette... Leur technique semble bien rodée en tout cas.
- Il y a des grottes au bord de la Touques. On les a vues des drakkars, dit l’un des Vikings.
- La dame doit le savoir, fit Sven. Si les soldats lui obéissent, les villageois aussi.
- Va la chercher, dit Wulfric, curieux. Amène-la dans la cour, qu’on l’interroge.
- Cette femme semble avoir une grande importance ici, souligna Rollon.
- Oui, on va la secouer un peu et voir ce qu’on peut en tirer.

Aigline traversa la cour, escortée par Sven et le garde qui l’avait frappée. Elle avançait, fière et droite au milieu de ces géants. Elle refusait de leur montrer sa peur et planta ses yeux dans ceux du guerrier que les autres appelaient Wulfric et qui semblait être l’un des chefs. Elle remarqua qu’une cicatrice lui barrait le front et descendait au-dessus de son œil gauche. Ses yeux perçants étaient d’un bleu presque gris. Il était très beau malgré cette balafre. Cette marque accentuait même l’aura de danger qui se dégageait de lui et le rendait plus viril encore. Elle en fut troublée, mais son regard d’émeraude brillait toujours de colère et de haine.

– Qui vous a fait ça ? demanda Wulfric de sa voix profonde, passant le pouce sur sa lèvre fendue.

Aigline se dégagea d’un geste de la tête ; son contact lui faisait horreur.

– Les femmes se sont précipitées vers elle, créant un mouvement de panique parmi les prisonniers. L’une d’elles m’a échappé et j’ai voulu l’arrêter, fit le garde responsable, visiblement honteux.

– Et c’est dame Aigline qui a reçu le coup ? demanda Rollon en se dressant devant l’homme, l’air sévère.

– Oui, elle s’est interposée.

– Claire est une vieille femme ! cria Aigline, pointant son doigt sur le torse du garde. Ton poing

l'aurait peut-être tuée, espèce de sauvage ! Frapper une vieille femme, c'est pitoyable !

– Quel chat sauvage ! s'exclama Rollon que son éclat semblait amuser. Dame, vous crachez des flammes !

– Une vraie langue de vipère ! On devrait peut-être la lui couper, dit Wulfric en sortant sa dague.

Aigline se sentit pâlir sous le regard bleu glacier, mais elle refusait de faire un pas en arrière. Wulfric s'approcha d'elle jusqu'à la toucher, ce qui fit battre son cœur plus vite. Elle déglutit péniblement quand la lame lui toucha les lèvres, glissa doucement jusqu'à sa gorge, puis vers le sillon entre ses seins. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration, courte et rapide.

Wulfric ne la quittait pas des yeux, observant ses réactions avec attention. Elle avait peur, mais se dominait. Son regard restait sans faille. Le seul signe visible était sa respiration qui s'était accélérée.

– Quoi que... couper la langue d'une aussi jolie femme serait dommage... On peut aisément trouver d'autres utilités à cette jolie bouche, dit Wulfric en s'approchant davantage.

Cette plaisanterie douteuse déclencha l'hilarité des hommes qui les entouraient. Aigline, elle, se sentit humiliée.

– Allez brûler en enfer, espèce de chien ! fit-elle, furieuse.

– Vous vous adressez à Wulfric, comte de Lisieux, jeune dame, dit Rollon d'un air grave.

– Wulfric, roi des loups ! traduisit-elle, dédaigneuse. Je ne pensais pas être aussi près de la vérité ! Un loup n'est rien moins qu'un chien sauvage !

Une main implacable s'abattit sur sa gorge et lui emprisonna le cou. Elle l'avait insulté et maintenant elle allait mourir. Elle espérait juste que ce soit rapide.

– Je ne suis pas réputé pour ma patience, dame Aigline, ce n'est pas ma vertu première, fit Wulfric en la lâchant.

Elle recula et se massa le cou. Cet homme aurait pu lui briser la nuque d'une seule main.

– *Vertu* ? Ne prononcez pas des mots dont vous ignorez le sens !

– Où sont les villageois ? demanda-t-il, faisant fi de son insolence.

Pour la première fois depuis leur rencontre, Wulfric vit de la peur dans les yeux d'Aigline Allier-Morel. *Cette femme a donc un point faible*, se dit-il, satisfait de sa découverte. Elle était vraiment d'une grande beauté. Ses cheveux noirs captaient la lumière ; ses prunelles vertes lançaient des flammes et s'étiraient comme celles d'un chat. Quant à sa bouche rouge, elle appelait les baisers les plus fous. Ses mains gardaient encore la douceur des courbes de son corps, quand il l'avait saisie contre lui, dans la cour. Elle était petite, mais diablement tentante !

– Quelles sont vos intentions à leur égard ? demanda-t-elle, visiblement soucieuse.

– Vous n'êtes pas en position de négocier, répondit-il sèchement. Si j'avais voulu piller et saccager, j'aurais incendié le village, chose que je n'ai pas faite.

Il se campa devant elle et la fixa, cherchant une réponse dans ses yeux inquiets.

– Ils sont dans les grottes, n'est-ce pas ?

Quand elle baissa la tête, rougissant, il sut qu'il avait vu juste.

– Allez les chercher et ramenez-les au village sans incident ! ordonna-t-il à ses gardes.

Puis, se tournant vers Aigline, il demanda :

– Avez-vous une guérisseuse au village ou au château ?

– Pourra-t-elle soigner aussi nos blessés ? demanda-t-elle.

– Trouvez la guérisseuse et emmenez tous les blessés à la maladrerie ! poursuivit-il sans prêter un regard à la jeune femme. Entassez les morts sur des charrettes, nous les brûlerons demain.

– Non ! Laissez-nous enterrer nos morts selon nos coutumes, cria-t-elle. S'il vous plaît... Les villageois vous en seront reconnaissants, ajouta-t-elle plus humblement.

– Et vous, dame, serez-vous reconnaissante ? lui demanda-t-il.

– Bien évidemment, messire, répondit-elle en baissant la tête.

– Alors il en sera ainsi...

Elle pivota sur elle-même pour faire demi-tour, mais il l'arrêta d'une main posée sur son épaule.

– Un instant, dame... Je n'en ai pas fini avec vous. Vous resterez au donjon et y travaillerez avec les autres femmes. Préparez un banquet pour ce soir, nous avons une victoire à fêter ! Vous vous joindrez au service, ça vous fera réfléchir sur votre impertinence ! conclut-il, moqueur.

– Le Christ a bien lavé les pieds de ses apôtres... Servir n'a rien d'avalissant, même pour une dame de mon lignage, dit-elle fièrement, le menton levé. Si vous pensez m'humilier, vous vous trompez !

Elle se détourna dans une volée de jupe et de cape puis prit dignement le chemin du donjon.

– La reconnaissance n'a pas duré bien longtemps ! Elle est faite pour toi ! railla Rollon qui avait observé toute la scène, avec beaucoup d'intérêt, semblait-il. Ce chat aux yeux verts est un vrai défi !

– Étonnant qu'une femme aussi menue soit aussi belliqueuse, en effet ! concéda Wulfric en riant. Si ses yeux étaient des poignards, je serais mort depuis longtemps !

– Elle est belle, insista Rollon, comme s'il voulait voir sa réaction.

– Oui, répondit alors Wulfric, revoyant les longues boucles noires qui s'étaient étalées comme des vagues jusqu'au bas de ses reins.

Ses yeux d'émeraude le fascinaient tout particulièrement ; Rollon avait dit vrai : une telle couleur était peu commune. Quant à sa bouche rouge et pulpeuse, il avait très envie d'en connaître la saveur et la douceur. Était-elle aussi ardente dans la passion que dans la colère ? Le feu de la bataille brûlait encore dans son sang et son corps réagissait plus qu'il ne l'aurait voulu à la pensée de la jolie Franque.

– Tu devrais l'épouser pour asseoir ton autorité, elle est une pièce maîtresse à jouer, continua Rollon, le plus sérieusement du monde.

– J'y compte bien ! répondit Wulfric, très sérieux lui aussi, mais avant, elle va comprendre qui est le maître ici !

– Alors bon courage, mon ami, dit Rollon en riant. Elle ne te simplifiera pas la vie !

Aigline organisait le travail des femmes et des serviteurs pour préparer le repas, selon les ordres de Wulfric. Tous s'affairaient. S'activer leur permettait de ne pas trop penser aux événements de la journée.

Ils dessalèrent la viande de bœuf et la firent cuire en ragoût, puis firent griller un porc à la

broche. Les femmes et la cuisinière confectionnèrent ensuite des tartes de légumes et du pain. De gros tonnelets de bière et d'hydromel furent sortis de la cave pour abreuver les vainqueurs.

Quelle ironie, pensait Aigline, elle devait elle-même préparer le repas de victoire de l'homme qui avait tué son frère et qui la dépossédait de tous ses biens. Elle était même reléguée au rôle de servante, ce qui avait beaucoup choqué ses gens, même si elle aidait souvent de son plein gré en cuisine, surtout lorsqu'on y préparait des biscuits au beurre salé ou des tartes aux pommes qu'elle aimait recouvrir de crème fraîche et de miel.

– Quel est l'homme qui se tient à côté de Rollon ? demanda Marielle en s'approchant d'Aigline.

Cette dernière regarda le groupe d'hommes qui discutaient, assis à une table, en buvant de la bière. La conversation semblait animée. Ils utilisaient un savant mélange de langue nordique et de langue franque ; Rollon tenait Bayeux depuis vingt ans et ses hommes étaient bilingues pour la plupart.

– Wulfric Torkelson, un jarl de Norvège. C'est à lui que Rollon a donné Lisieux, répondit Aigline du bout des lèvres.

– Ils sont plutôt terrifiants, non ?

À ce moment, un des hommes se tourna dans leur direction et son attention s'arrêta sur Marielle, qu'il dévisagea de la tête aux pieds, avant de lui adresser un sourire appréciateur. Aigline avait déjà remarqué cet homme à la chevelure cuivrée et aux yeux d'ambre. Il s'agissait d'un des capitaines de Wulfric et à en juger par son regard appuyé, Marielle lui plaisait. Celle-ci, comme à son habitude, se cacha derrière elle pour échapper au regard du soldat.

– Ne leur montre pas ta peur, Marielle, ils ne respectent que la force.

– Je n'ai pas ton courage, Aigline, dit piteusement Marielle, et je donnerais n'importe quoi pour être chez ton oncle !

– Je n'ai aucune nouvelle de Bertrand ou d'oncle Frédéric ; je sais juste que Rollon a envoyé des émissaires et une troupe au monastère. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé ! Je frémis en pensant aux villageois... Que vont-ils leur faire ?

– Tais-toi, Aigline, par pitié, j'ai trop peur ! sanglota Marielle.

Une grosse voix les fit sursauter et elles se retrouvèrent face au guerrier roux qui les regardait un instant plus tôt. Il était grand et puissamment bâti, mais ses yeux ne reflétaient aucune mauvaise intention, semblait-il.

– Nous sommes venus prendre place et nous installer, pas piller, ni massacrer. Wulfric nous donnera des épouses franques et nos fils garantiront notre lignée sur ces terres.

– Aucune de nos femmes n'acceptera un Viking ! cracha Aigline. Vous n'obtiendrez jamais leur consentement !

– Ils n'en auront pas besoin, fit Wulfric derrière son dos.

Aigline sursauta en entendant sa voix et se retourna vivement. Ce qu'elle entendit la laissa muette.

– Mes hommes prendront les filles et les veuves qui leur plairont et les épouseront avec ou sans leur consentement. Vos vies ne vous appartiennent plus, j'en suis le seul maître à présent.

Les chants des hommes et les clameurs s'élevaient de la grand-salle. Les Vikings fêtaient leur victoire ; l'hydromel et la bière coulaient à flots. Les serviteurs garnissaient les tables de mets de viande grillée et de ragoût de bœuf. De grosses miches de pain frais étaient déposées près des plats. Les femmes remplissaient les pichets et se faisaient le plus discrètes possible, terrifiées par ces géants venus du Nord. Aigline dirigeait le service tout en encourageant ses gens d'un geste de la main ou d'un regard bienveillant. Elle évoluait avec grâce au milieu des tables, écoutait et récoltait toutes les informations possibles. Elle avait ainsi appris que les villageois étaient rentrés chez eux sains et saufs et que Perrine avait pris en charge les blessés, les Vikings comme les Francs. Les troupes de Wulfric et Rollon se répandaient déjà dans le pays et Caen tomberait sous peu et sans grande résistance.

Elle s'approcha de la table d'honneur où, la veille encore, son frère présidait, et son père avant lui. Wulfric avait exigé qu'elle les serve et sous son œil amusé, elle remplissait les gobelets.

Levant les yeux, elle aperçut soudain la francisque de Cédric accrochée au mur au milieu d'autres armes. Wulfric avait fait exposer les armes des chevaliers qu'il avait combattus et vaincus. Leur nombre la fit frissonner. Elle croisa le regard du nouveau maître des lieux qui la fixa sans ciller, sûr de sa supériorité. Elle se souvenait encore de son père offrant cette arme à son frère après son adoubement. Comme son père lui manquait, ce soir ! Voir son fauteuil d'apparat occupé par Wulfric la rendait malade. Elle regrettait amèrement de ne pas être un homme ; elle aurait voulu avoir la force de lui résister et de prendre les armes contre lui.

Un groupe de soldats entra à ce moment-là et se joignit à la fête. À leur tête, un des jarls de Rollon qui s'adressa aussitôt à lui. Quand il prit la parole, Aigline comprit qu'il revenait du monastère avec sa troupe :

– Quand nous sommes arrivés, Bertrand de Caen avait déjà quitté les lieux avec son bataillon. Frédéric, l'abbé du monastère, a refusé sa protection ; il se range à la volonté de son roi et viendra te rencontrer dans trois jours.

– Ce Bertrand de Caen, qui est-il ?

C'était à elle que Wulfric s'adressait. Tous les regards se tournèrent vers elle ; on attendait sa réponse.

– Parlez, dame, l'encouragea Rollon avec un geste de la main.

Elle posa alors le pichet d'hydromel qu'elle tenait sur la table, de peur de le lâcher.

– C'est le seigneur de Caen et... mon fiancé.

– De combien d'hommes dispose-t-il ? demanda Wulfric, la main sur le pommeau de son épée.

– Une partie de ses troupes se trouvait ici, l'autre était au monastère, mais je ne sais exactement le nombre de ses hommes.

– Nous le traquerons et s'il ne veut pas se rendre, nous le tuerons ! dit Sven, l'autre capitaine de Wulfric.

Aigline lui lança un regard noir qui le fit sourire.

– Savez-vous où il se cache ? demanda encore Wulfric, la voix dure.

– Non, répondit-elle, croisant les bras.

– Je crois que même si elle le savait, elle ne dirait rien, commenta Rollon en la sondant du regard.

Aigline serra les poings.

– Pensez ce que vous voulez, ça m'est bien égal !

– Me faudra-t-il vous enfermer dans une geôle ou vous faire torturer pour vous faire parler, belle dame ? demanda Wulfric avec un sourire enjôleur qui la fit s'empourprer.

– Votre présence est pour moi la pire des tortures ! cracha-t-elle, déclenchant malgré elle l'hilarité des vainqueurs.

– Considérez vos fiançailles comme rompues, poursuivit Wulfric abruptement. Qui détient le contrat ?

– Mon oncle Frédéric, répondit-elle en baissant les yeux sous le regard implacable du Viking.

– Voilà qui arrange nos affaires... Nous verrons cela avec lui dans trois jours. Ça te va, Wulfric ? demanda Rollon.

– C'est parfait.

Aigline les regarda tour à tour, fronçant les sourcils. De toute évidence, quelque chose lui échappait.

Un cri de désespoir et de peur suivi de rires avinés parvint soudain jusqu'à eux. Marielle était chahutée par deux soldats qui l'avaient empoignée par la taille.

– Messire, je vous en prie, faites quelque chose ! supplia alors Aigline, effarée du sort que les deux hommes réservaient sûrement à sa cousine.

Le Viking, qu'Aigline avait entendu appeler Bjorn, bondit alors tel un lion et assomma les deux hommes de ses poings nus. Puis, très doucement, pour ne pas effrayer Marielle qui tremblait déjà comme une feuille, il se pencha et ramassa son voile que les hommes lui avaient enlevé et le lui tendit.

– Prenez, dame, je ne vous ferai pas de mal, dit-il en la regardant avec douceur.

Puis, se tournant vers son jarl, il ajouta :

– Wulfric ! dame Aigline devrait rentrer à la tour des dames avec les autres femmes, avant que ça ne dégénère.

– Fais donc, Bjorn... Je te confie leur escorte. Dame Aigline, dit Wulfric à haute voix pour être entendu de tous, demain, Rollon tiendra conseil devant tous les habitants du château et du village. Soldats, hommes libres, serfs, tous devront être présents, vous y compris.

Aigline, qui entourait Marielle de ses bras et se dirigeait déjà vers la porte, n'accorda au nouveau maître des lieux qu'une vague grimace en guise de réponse.

– N'ayez crainte, dames, je vous raccompagne, fit Bjorn en souriant. Détendez-vous, dame Marielle, personne ne tentera plus de vous chahuter, j'en fais serment.

– Je ne suis pas noble, messire, je ne suis que la suivante de dame Aigline, une lointaine cousine de Bretagne. Je ne puis prétendre au titre de « dame ».

La lumière des flambeaux faisait briller les reflets cuivrés de la chevelure de Bjorn et une lueur féline éclairait son regard. Mais malgré son allure imposante, il y avait en lui quelque chose d'indéfinissable qui rassurait.

– Vous le mériteriez pourtant amplement, reprit Bjorn en lui prenant la main pour y déposer ses lèvres.

Marielle rougit devant cette audace et cacha sa main derrière son dos.

– Je suis Bjorn, capitaine de messire Wulfric.

– Bonsoir, messire, coupa sèchement Aigline en prenant Marielle par la main et en l'entraînant

dans l'escalier.

Elle eut cependant le temps de voir Bjorn sourire dans la pénombre. De toute évidence, il avait jeté son dévolu sur sa cousine.

Chapitre 4

Tous les habitants du château avaient été tirés du lit aux aurores et se dirigeaient à présent, entourés de soldats, vers la colline où devait se dérouler le conseil présidé par Rollon. Les villageois s'étaient regroupés en masse et les Vikings les encerclaient, les armes à la main. Aigline et Marielle fendirent la foule pour rejoindre Simon et Perrine qui attendaient dans l'angoisse, comme tous les autres, que le nouveau maître des lieux ait statué sur leur sort.

– Dame Aigline Allier-Morel de Lisieux, veuillez avancer je vous prie..., dit Rollon d'une voix solennelle. Approchez, que chacun puisse voir et entendre.

Par réflexe, ses gens l'entourèrent, faisant barrage aux soldats qui s'approchaient pour l'escorter près de Rollon. Marielle et Perrine mirent la main sur leur bouche pour retenir le cri d'effroi qui leur montait à la gorge.

Aigline se redressa, avança au milieu des soldats la tête droite et la démarche altière, jusqu'à se trouver devant Rollon et Wulfric.

– Cédric Allier-Morel est mort en traître à son roi ! reprit Rollon d'une voix puissante. Charles m'a fait jarl de l'Epte à la mer et m'a octroyé cette partie de la Neustrie. Wulfric Torkelson que voici est votre jarl désormais. Je lui confie les terres qui vont de l'Orne à la Seine. Il est comte de Lisieux et Caen lui appartient. Il a droit de haute et basse justice sur l'ensemble de ses domaines. L'Église garde ses terres et l'évêque de Lisieux ses prérogatives. La Danelaw est proclamée jusqu'à ce que votre maître et l'évêque décident d'un accord. J'ai dit !

Les soldats scandèrent alors les noms de leurs chefs et frappèrent leurs boucliers de leurs épées en signe d'acquiescement. Ce vacarme fit pleurer plusieurs enfants et trembler les femmes.

Rollon posa un pallium pourpre sur les épaules de Wulfric ; ce manteau, retenu par une boucle sur l'épaule, représentait l'autorité. Celui-ci s'avança pour être vu de tous, puis revint à sa place et prit la parole :

– Aigline Allier-Morel, pour votre participation au combat d'hier, vous êtes déclarée coupable de trahison envers Charles, roi des Francs. Vous êtes donc destituée de votre titre de châtelaine ainsi que de tous vos biens.

Un murmure de désapprobation parcourut la foule et tous se regardaient, ébahis d'une pareille sévérité.

Aigline ne bougeait plus ; son cœur battait si vite qu'elle en avait le vertige, mais au prix d'efforts surhumains, elle restait debout, très droite, devant ses accusateurs.

– Comme vous êtes dame protectrice de Lisieux, votre parjure s'étend à tous vos gens.

Cependant, ajouta-t-il après un instant de silence, comme me l'a suggéré mon suzerain, je pourrais me montrer clément à votre égard, si vous faites, ici et maintenant, aux yeux de tous, serment d'allégeance à Rollon, jarl de Normandie.

Aigline se tourna alors vers Rollon, tremblante mais décidée.

– S'il vous faut une vie de plus pour satisfaire votre orgueil, prenez la mienne, mais par pitié, dit-elle en s'agenouillant, épargnez les villageois.

Les femmes, imitant leur maîtresse, s'agenouillèrent en pleurant de voir leur châtelaine ainsi humiliée aux pieds des vainqueurs.

– Ce n'est pas à moi de décider de leur sort, mais à votre jarl, répondit Rollon en désignant Wulfric.

– Alors, messire, grâce pour eux... Que votre colère ne retombe pas sur des innocents.

Wulfric la releva en la prenant fermement par les épaules et la fit se tourner face à la foule. Elle pouvait voir ses gens encerclés par les Vikings, l'épée à la main. Un sentiment de panique l'envahit et elle se retourna vers le nouveau comte de Lisieux, les yeux pleins de larmes.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle, articulant péniblement.

– Votre consentement, Aigline, répondit Wulfric avec autant d'autorité dans la voix que dans le regard. Acceptez de m'épouser et je vous promets la sécurité de tous ces gens. Leurs vies dépendent de ce que vous allez dire.

Il lui tendit la main et attendit.

Aigline regarda ses gens. Les enfants terrorisés accrochés aux jupes de leurs mères. Les femmes à genoux qui pleuraient. Les vieux. Les hommes accablés. Tous dépendaient d'elle.

– Acceptez, dame, dit Simon, ému, qui tenait Perrine effondrée dans ses bras, nous avons besoin de vous !

Aigline se tourna alors vers Wulfric et fit la seule chose qu'elle pouvait faire. Elle posa sa main dans la sienne. Wulfric lui leva le bras bien haut, afin que chacun puisse voir qu'elle consentait. Elle se sentit exposée comme un trophée.

Puis il la prit dans ses bras puissants et l'embrassa sous les hourras des guerriers. Elle se laissa faire sans bouger, comme une poupée de son.

– Rendez-moi mon baiser, Aigline, murmura Wulfric à son oreille, je ne vous laisserai pas partir sans ça.

Il reprit alors ses lèvres en un baiser où se mêlaient domination et persuasion ; sa langue passa la barrière de ses dents et ravagea sa bouche. Aigline en perdit le souffle et une étrange torpeur envahit son esprit déjà troublé par tous ces événements. Quand il la relâcha, elle eut toutes les peines du monde à tenir sur ses jambes et dut, au risque de tomber sinon, se rattraper des mains au pallium de Wulfric. Elle recula d'un coup, comme piquée, et se tint coite, tête baissée.

– Eh bien, railla Wulfric, si j'avais su qu'un seul baiser pouvait vous tenir silencieuse, j'aurais commencé par ça !

Cette répartie déclencha les rires des Vikings, et quelques réflexions plus osées jaillirent çà et là.

– Votre oncle arrive dans deux jours, continua Wulfric sans se soucier des réactions autour de lui, c'est lui qui nous mariera.

– Vous voulez un mariage chrétien ? demanda Aigline, surprise.

– Oui. Un mariage *more danico* suffirait pour faire de vous ma femme, mais l'avantage d'un

mariage chrétien est que vous vous engagerez sur votre foi et que vous serez obligée de me prêter allégeance.

Aigline pouvait voir une lueur de triomphe dans ses yeux bleus. Il la savait pieds et poings liés et s'en réjouissait, le scélérat ! Elle le regarda avec méfiance et recula malgré elle d'un pas. Elle avait perdu ; le monde qu'elle avait connu jusqu'ici avait disparu en quelques jours seulement. Et elle, elle était devenue une prise de guerre.

– Allez, dame, dit Wulfric en la faisant pivoter vers Rollon, il vous reste un serment à prononcer, il me semble.

Rollon sortit son épée et la plaça devant elle. Elle s'agenouilla alors et prononça son serment, mettant sa vie et celle de ses gens sous l'autorité de Rollon, jarl de Normandie, acceptant par là le nouvel ordre établi.

Quand ce fut fait, Wulfric la fit monter en selle devant lui pour retourner au château, l'enveloppant de sa chaleur et de son odeur. Ils avancèrent au pas et Aigline vit flotter l'étendard de Wulfric en haut du donjon : le loup avait dévoré l'aigle. Plus jamais l'Allier-Morel ne protégerait Lisieux de ses ailes.

Elle se tenait droite et roide, se refusant à pleurer en sa présence. Sa gorge la serrait atrocement et chaque fois qu'elle déglutissait, elle manquait de s'étrangler. Il la prit par la taille pour l'aider à descendre de cheval et elle glissa à bas de la monture avec légèreté. Puis, avant que ses larmes ne la trahissent, elle courut jusqu'à la tour des dames et s'écroula sur son lit, laissant toute sa peine s'exprimer. Elle avait tellement retenu ses larmes depuis l'attaque qu'elles lui enserraient la gorge à l'en étouffer !

Elle pleura de longues heures la mort de ses parents, celle de Cédric, sa vie passée, ses rêves de jeune fille. Tout ce qu'elle chérissait lui avait été arraché et elle appartenait désormais à un homme qu'elle haïssait et qui la méprisait.

Les Vikings et les villageois enterrèrent leurs morts selon la coutume chrétienne, comme Wulfric l'avait promis. Une stèle fut érigée sur la tombe de Cédric, malgré son décès en disgrâce.

– Les Vikings et les Francs dans le même cimetière, dit Simon, amer, c'est plutôt comique, non ?

– Qui es-tu ? demanda Sven qui dirigeait les opérations.

– Simon, intendant d'Allier-Morel, mais je suppose que ton maître en choisira un autre parmi ses hommes.

– Le comte Wulfric est aussi ton maître aujourd'hui, répondit Sven sévèrement.

Ils furent interrompus par Perrine qui se dirigeait à grands pas vers eux, portant un large panier bien rempli.

– Père ! dit-elle sans prêter attention à Sven, ne me cherche pas, je serai à la maladrerie toute la journée. Il y a encore de nombreux blessés.

Sven la regarda avec attention. Son regard s'arrêta d'abord sur sa démarche chaloupée et ses hanches rondes, puis remonta vers sa taille mince et sa poitrine opulente. Cette blonde était de toute beauté... Le vent d'été jouait dans sa chevelure lisse et pâle comme le sable des plages et ses yeux étaient bleus. Elle n'avait rien d'une beauté éthérée ; elle était sensuelle, charnelle, et il sentait son corps réagir à cette charmante apparition.

– Cette femme est ta fille ? demanda-t-il à Simon.

– Oui, répondit ce dernier. Et c'est aussi la guérisseuse du village...

Son visage s'était légèrement altéré. *De toute évidence, le père s'inquiète de l'intérêt que je porte à sa fille*, s'amusa Sven.

– Belle et capable, commenta-t-il alors, en s'approchant de la jeune femme, tout en la dévorant des yeux. Considère que tu as un gendre, Simon l'intendant !

À ces mots, Perrine lâcha son panier, comme frappée par la foudre. Elle secoua la tête, reculant à chaque pas qu'il faisait vers elle, puis elle s'en fut à toutes jambes en criant.

Sven la rattrapa en deux enjambées et la plaqua contre lui, la maintenant fermement mais sans lui faire mal. Il lui tira doucement les cheveux pour la forcer à lever son visage vers lui.

– Je suis Sven, capitaine de la garde, et je te choisis pour épouse, ma jolie. Partir en courant n'y changera rien. Ça me donne juste envie de te courir après, dit-il en souriant.

– Non ! Non ! Je vous en prie, lâchez-moi ! cria-t-elle en larmes, tout en se débattant comme une furie.

– C'est un sort plus enviable que d'être jetée en pâture aux soldats, non ?

Elle se figea, terrifiée par ces derniers propos. Sven se tourna vers Simon qui approchait déjà pour s'interposer.

– Tu as jusqu'à demain pour convaincre ta fille. Passé ce délai, je ferai les choses à ma manière. Si elle consent, je veillerai à ce que tu retrouves ta place d'intendant auprès de messire Wulfric. Tu as bien géré le domaine, Simon, il faudrait être fou pour congédier un intendant tel que toi.

Il lâcha Perrine qui s'écroula à genoux, les mains sur son visage.

Puis il se tourna vers ses hommes, ordonna le rassemblement en montant à cheval et partit en direction du donjon avec sa troupe.

– Dame Aigline ! Dame Aigline !

Claire tambourinait à sa porte.

– Ouvrez vite !

Aigline, qui s'était assoupie sur son lit, se leva et courut soulever la barre de sa porte. Marielle et leur nourrice s'engouffrèrent dans la chambre et, à leur mine affolée, Aigline comprit que quelque chose de grave s'était produit.

– Sven, l'un des capitaines de Wulfric, veut Perrine ! annonça Marielle, l'air complètement bouleversée.

– Pauvre petite, être soumise à ce barbare ! renchérit Claire.

– Et Simon, que dit-il ? demanda Aigline.

– Il n'a rien à dire, répondit amèrement Marielle. Chacun de ces hommes peut prendre femme avec ou sans son consentement ! Tu l'as entendu comme moi, l'autre soir, dans la grand-salle.

– Je viens du village et certaines de nos femmes ont déjà été choisies par les hommes du comte, dit Claire, abattue. Ils sont comme des loups à la recherche d'agnelles ! Vous ne serez pas la seule épousée dans les semaines à venir.

– Ne parle pas de ça ! cria Aigline, dont la fureur ne cessait de croître.

Soudain, Marielle et Claire se figèrent, regardant derrière elle. Aigline se retourna. Wulfric se tenait dans l'encadrement de la porte.

– Sortez, fit-il à l'intention des deux femmes.

Celles-ci s'éclipsèrent, non sans jeter un regard inquiet à Aigline qui les rassura d'un signe de tête.

– Vous distribuez mes femmes comme des récompenses ! dit-elle aigrement.

– J'en fais des épouses, rectifia Wulfric. Qu'auriez-vous préféré ? Que mes hommes s'amuse avec elles et se les échangent ?

Aigline se signa, terrifiée par ces propos et la violence du ton sur lequel ils étaient dits.

– Non, non, bien sûr que non !

– Si elles se marient, aucun homme, viking ou franc, n'osera s'en prendre à elles, continua Wulfric d'une voix radoucie, le mariage leur assurera un statut et une protection.

Aigline ne répondit rien, gardant les bras croisés sur la poitrine comme pour se protéger. Wulfric emplissait la pièce de sa présence et elle se sentait toute petite et ridiculement faible à côté de lui.

– Votre oncle arrive demain, Aigline, et une fois les pourparlers finis, nous célébrerons ce mariage. À vous de savoir si vous voulez vous y rendre debout ou tirée par les cheveux, dit-il comme amusé soudain à cette pensée.

Il s'approcha d'elle et la prit contre lui. Aigline, dont le cœur s'affola de le sentir si près, essaya en vain de se dégager.

– J'ai une question à vous poser... Êtes-vous vierge ?

– Comment osez-vous ? cria-t-elle, choquée.

– Quand je prends possession de quelque chose, je m'informe de son état. Quoi de plus naturel ? Répondez.

– Et si je ne le suis pas, vous ne m'épouserez pas ? demanda-t-elle, espérant soudain trouver une porte de sortie.

– Mais si, ma chère, vous serez à moi quoi qu'il en soit. Mais je tiens à m'assurer que l'enfant d'un autre ne se trouve pas dans votre ventre.

Elle garda les yeux baissés et se mura dans le silence.

– Répondez, Aigline, ou je vous prends ici, contre cette porte !

– Non ! s' alarma-t-elle. Je suis vierge...

– Bien. Et maintenant, je veux un baiser, ma douce, fit-il en la plaquant contre lui.

– Je ne vous appartiens pas encore, dit-elle vaillamment, alors lâchez-moi ! C'est un ordre !

– Un *ordre* ? répéta Wulfric en riant. Taisez-vous, Aigline, vous parlez trop !

Il se pencha et prit ses lèvres avec une habile lenteur. La sentant s'alanguir au bout de quelques instants, il laissa ses mains errer de ses épaules à ses reins. Il la plaqua contre lui pour lui faire sentir son désir et empauma un de ses seins, s'y attarda, comme pour mieux en apprécier la texture et la douceur.

Aigline haletait et tremblait dans ses bras ; mille sensations nouvelles l'assaillaient et il lui fallait réagir. Elle se dégagea d'un coup d'épaule et le gifla à toute volée. Wulfric, les yeux brillants de colère, leva la main et la force de sa gifle la projeta en travers du lit.

– Il va falloir que vous appreniez à obéir, Aigline ! Ceci est votre première leçon...

Il quitta la pièce en faisant claquer la porte derrière lui. Aigline entendit ses pas résonner dans

les escaliers, puis vint le bruit de la porte de dehors, qu'il fit claquer également. Elle l'avait vraiment mis en colère et son audace s'était retournée contre elle. Elle se promet de retenir la leçon, enfin si son caractère ardent ne lui jouait pas de mauvais tour...

Elle évita Wulfric autant qu'elle le put tout le reste de la journée. Sa joue rouge et sa lèvre qui s'était remise à saigner ne lui permirent de sortir que tard dans l'après-midi. Elle bouillait de frustration et d'impatience, car d'étranges allées et venues dans la cour avaient attisé sa curiosité. Elle en avait une vue incomplète de la fenêtre de sa chambre et trépignait de ne pas savoir ce qui se tramait dans son propre château.

Enfin, Claire et Marielle vinrent la voir et poussèrent de hauts cris devant sa joue rouge.

– Il vous a battue, dame ? demanda Claire, offusquée.

– Il m'a giflée, oui, mais j'ai frappé la première, avoua-t-elle, honteuse devant la mine de ses compagnes.

– Enfin, Aigline, as-tu perdu l'esprit ? Il fait le double de ta taille ! cria Marielle qui paraissait horrifiée de son audace.

– Ah ! Laissons cela... Allez-vous me dire ce qui se trame à la fin ? Le château ressemble à une fourmilière !

– Le comte a fait décharger ses bateaux, et nos serviteurs et ses hommes portent le mobilier et les coffres à l'intérieur du donjon, dit Claire sans plus de détails.

– Et ? insista alors Aigline.

– C'est une splendeur ! s'écria Marielle enthousiaste. Le mobilier est fin et fait de bois précieux ; ils ont accroché de nouvelles tapisseries sur les murs de la chambre seigneuriale et dans les corridors du château. Il y a des coffres pleins de vaisselle d'or et d'argent, et de grandes fourrures d'ours ont été posées devant la cheminée. Bjorn dit que Wulfric en a tué plusieurs lui-même.

Au nom de Bjorn, Aigline leva un sourcil soupçonneux vers sa cousine qui feignit l'indifférence et reprit le cours de son récit :

– J'ai vu les hommes du comte porter des coffres dont certains sont pleins de deniers. Il y a aussi des coffrets avec des bijoux de grande valeur, or, argent, pierreries... C'est incroyable !

– C'est le fruit d'années de larcins et de crimes ! dit Aigline, choquée de l'enthousiasme de Marielle. Pas de quoi être fière de voir Allier-Morel décoré de ce butin usurpé !

Claire se fit plus sombre tout à coup et la prit par la main.

– C'est la dernière nuit que vous passerez dans la tour des dames... Le comte a exigé qu'on installe vos coffres dans la chambre seigneuriale, dès ce soir. Il m'a demandé de vous aider à les préparer. Deux hommes attendent déjà de les transférer dans le donjon.

Aigline s'assit sur son lit, le visage fermé.

– Je vais préparer vos affaires, dame, restez tranquille, reprit Claire d'une voix douce.

Marielle et elle paraissaient bien tristes, mais rien ni personne ne pouvait arrêter ce qui était en marche.

– Quelle robe veux-tu porter, demain ? lui demanda Marielle en s'asseyant près d'elle.

– Peu importe, répondit-elle.

Des larmes s'étaient mises à couler, sans qu'elle puisse les retenir.

– Aigline..., reprit Marielle en lui tenant la main, c'est toi qui m'as dit qu'ils ne respectaient que la force et ceux qui s'imposaient. Alors éblouis-les ! Sois majestueuse ! Ils verront ainsi en toi la châtelaine respectée des siens, non pas une simple prise de guerre.

– D'où te vient cette soudaine sagesse ? demanda Aigline, étonnée de cet aplomb si nouveau.

– J'ai eu un bon professeur, répondit sa cousine en l'embrassant.

– Dame, il vous faut venir, dit l'un des gardes. Votre oncle est arrivé et veut vous saluer avant de s'entretenir avec messire Wulfric.

Aigline entra dans la grand-salle, encadrée par Marielle et Claire. Son oncle était en grande discussion avec Rollon et Wulfric. Elle avait passé une nuit affreuse sans pouvoir trouver le sommeil et elle se sentait lasse. Sa matinée de lecture et de broderie ne lui avait offert aucun réconfort et elle avait été incapable d'avalier quoi que ce soit au déjeuner. La grand-salle avait été parée de meubles et de tapisseries, et de nombreux objets de valeur ornaient les tables et les murs. Aigline ne put que comprendre l'enthousiasme de sa cousine : le château n'avait jamais été aussi beau.

– Aigline, mon enfant ! fit Frédéric en se levant et en se dirigeant vers elle pour la saluer.

Aigline s'inclina et baisa l'anneau de son oncle en signe de respect.

– Comment vas-tu, ma nièce ? Ces événements ont dû te bouleverser.

– Je suis vivante et en bonne santé ; tous n'ont pas eu cette chance, répondit-elle, émue.

– Messire Wulfric m'a permis de bénir les tombes et a accepté qu'un de mes prêtres soit chapelain, ici, à Allier-Morel. Une messe sera dite pour le repos de l'âme de ton frère.

Aigline baissa la tête pour cacher les larmes qui menaçaient de nouveau de s'échapper de ses yeux. Rollon et Wulfric se tenaient légèrement à l'écart, tout en paraissant assister à leurs retrouvailles avec curiosité.

Son oncle la prit par les épaules et lui redressa le menton.

– Contrairement à Cédric, tu as fait les bons choix, Aigline. Tu as agi avec abnégation, comme ton rang le l'ordonnait. Je suis fier de toi.

– Comment pouvez-vous être fier de moi, mon oncle ? J'ai échoué. Je n'ai pas pu les convaincre. Cédric et Galibert sont morts et tant des nôtres avec eux !

– Par ton mariage, tu te soumets aux ordres de ton roi et tu protèges tes gens en les mettant sous la protection de Rollon, à travers messire Wulfric. Je n'en attendais pas moins de toi, ma nièce.

– Il y aura plusieurs mariages au village dans les semaines à venir, intervint Rollon, et Son Excellence a délégué le père Anthelme, que voici, pour officier.

Un vieux moine au visage rond s'inclina pour la saluer. Après lui avoir rendu son salut, Aigline l'accueillit de quelques mots gentils.

– Va te préparer, maintenant, mon enfant, reprit Frédéric, et sois à la chapelle pour les vêpres.

– Bien, mon oncle, fit Aigline en s'inclinant de nouveau, puisque je ne puis rien faire pour empêcher ce mariage, je vous obéirai. J'espère seulement que Dieu me donnera les grâces nécessaires pour accomplir tous mes devoirs.

Elle retourna dans sa chambre où ses servantes l'attendaient, lui ayant préparé un bain parfumé et ses plus beaux atours. Elles la dévêtirent et Aigline se plongea dans l'eau tiède. Claire la savonna

et lui lava les cheveux, puis la sécha et la fit asseoir à côté de la cheminée où quelques bûches crépitaient. Ensuite, elle la massa avec des huiles, pendant que les autres femmes chantaient de vieilles ballades franques, en étalant sur le lit la robe de cour qu'Aigline porterait pour la cérémonie.

Marielle et Claire l'aidèrent à enfiler une chemise de soie diaphane, ainsi qu'une lourde robe grenat. Deux ceintures dorées rehaussaient la teinte profonde de sa robe, l'une sous sa poitrine, faisant pigeonner son décolleté, l'autre marquant sa taille, basse sur les hanches, comme le voulait la mode franque. Un voile doré, presque transparent, et un cercle d'or couvraient partiellement sa chevelure noire.

Quelques coups frappés à la porte perturbèrent le cérémonial. Un écuyer entra, les bras chargés d'un coffret richement sculpté, et s'inclina devant Aigline.

– Messire Wulfric vous présente ses hommages et vous offre ceci en cadeau de mariage.

Aigline fut tentée de renvoyer l'importun et son coffret, mais le regard froncé de Claire l'en dissuada.

– Posez-le sur la table, répondit-elle alors.

Le jeune homme paraissait gêné, mais précisa néanmoins :

– Messire Wulfric veut que vous portiez ce qu'il vous offre pour la cérémonie ; il a précisé que ce n'était pas une requête mais un ordre.

– Qu'il aille au diable ! cria Aigline, furieuse.

– Dame, ne jurez pas ! protesta Claire, scandalisée.

– Ouvrez le coffret, dame Aigline, c'est sûrement très joli, plaida l'une des servantes.

Marielle fit un signe de tête à l'écuyer qui ouvrit le coffret et se retira, après s'être incliné devant Aigline.

Elle s'approcha alors et toucha les bijoux d'une main tremblante. Un torque en or serti de rubis s'y trouvait, ainsi que deux bracelets assortis. Les motifs nordiques qui les ornaient étaient délicats et finement ciselés, une vraie merveille d'orfèvrerie ! Sur la plaque centrale du bijou, on pouvait voir une louve aux aguets défendant sa portée. Aigline n'était pas dupe : en lui faisant porter ce bijou, Wulfric lui imprimait sa marque comme au fer rouge. Elle était trop désemparée pour faire le moindre geste et Claire vint à son secours, la parant du torque ainsi que des bracelets.

– Vous êtes magnifique, dame Aigline ! s'extasia l'une des servantes.

– Tu vas les éblouir, dit Marielle dont les larmes d'émotion coulaient déjà.

Aigline ferma les yeux un instant, puis se dirigea vers la porte où l'attendaient deux gardes pour l'escorter jusqu'à la chapelle. À chaque pas qu'elle faisait, elle sentait le poids de ses bijoux s'ancrer un peu plus profondément dans sa chair, tel un joug qu'elle porterait jusqu'à la fin de sa vie.

Ses suivantes lui emboîtèrent le pas en procession et tous prirent le chemin de la chapelle où une foule compacte les attendait. Les portes étaient grandes ouvertes. Tous ne pouvaient y entrer et nombreux seraient ceux qui devraient se contenter de suivre la cérémonie de loin.

Rollon s'approcha d'elle et la salua d'une inclination de buste.

– Vous êtes très belle, Aigline. Wulfric ne pourra qu'être fier d'avoir pareille épouse. Que pourrais-je vous offrir comme cadeau de mariage ? Y a-t-il quelque chose qui puisse amener un sourire sur votre joli visage, belle dame ? demanda-t-il en lui prenant la main.

– Hormis votre tête et la sienne sur une pique ? répondit-elle, acide.

– Ah, Aigline ! s'exclama Rollon, votre audace me plaît ! Même vaincue, vous défiez encore ! Si mes hommes étaient aussi hargneux que vous, ce n'est pas la Normandie que j'aurais obtenue mais

la Francie entière !

Wulfric les observait de loin. Il se trouvait près de son oncle, l'attendant au pied de l'autel. Il ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle s'avavançait au bras de Rollon, altière et majestueuse, portant le torque et les bracelets, comme il le lui avait ordonné. Une fierté non dissimulée s'afficha sur le visage de son fiancé lorsque Rollon déposa sa main dans la sienne.

Il referma ses doigts sur les siens avec fermeté et les souleva jusqu'à ses lèvres pour y déposer un baiser. Elle porta les yeux jusqu'à lui et fut frappée par l'intensité de son regard ; la chaleur qui s'y trouvait la bouleversa au plus haut point. Elle regarda alors cet homme au visage dur et balaféré, à la silhouette massive et imposante, ce guerrier sans peur qui serait sous peu son mari. Le loup était sans aucun doute l'emblème qui lui convenait le mieux et elle se sentait acculée, telle une proie devant un carnassier.

Elle baissa la tête et prononça, la mort dans l'âme, les paroles sacrées qui la liaient à Wulfric pour l'éternité. D'une voix forte et claire, Wulfric répéta les serments que l'évêque lui indiquait, sans lâcher un seul instant sa main. Il lui glissa l'anneau nuptial que son oncle bénit et joignit leurs mains droites en ce geste d'union appelé *dextrarum iunctio*. Puis, prenant son visage entre ses mains, il posa ses lèvres sur les siennes, sous les ovations des guerriers présents. Elle se laissait faire sans bouger, mais ne répondit pas à son baiser, se refusant tout plaisir, toute émotion.

– Allons, Aigline, dit-il en souriant, vous pouvez faire bien mieux que ça !

Se sachant vaincue, elle lui offrit alors sa bouche sans résistance.

Frédéric se racla la gorge pour les interrompre et jeta un regard sévère sur eux.

– Messire, vous êtes dans la maison du Seigneur ; de telles effusions ne sont pas de mise.

Aigline rougit de l'audace de son mari et accepta la main de Frédéric qui la conduisit hors de la chapelle sous les vivats de la foule. Les femmes l'entourèrent et jetèrent des épis de blé et des roses à ses pieds, symbole de fécondité. Puis Marielle et Claire lui retirèrent son voile et tressèrent ses cheveux de part et d'autre de son visage. Seules les filles portaient les cheveux dans le dos ; les femmes mariées gardaient leur chevelure tressée pour que leurs maris soient les seuls à profiter de leur beauté, le soir venu.

Deux longues nattes noires lui encadraient maintenant le visage pour les années à venir. Elle était mariée et son destin était lié à celui de Wulfric pour la vie.

Les femmes escortèrent leur maître jusqu'à elle et ils burent chacun à leur tour à la même coupe de vin.

– Allons ! fit Rollon. Passons au banquet !

Deux hommes soulevèrent Aigline et la portèrent en triomphe sur leurs épaules jusqu'à la grande-salle, suivis de la foule des convives qui participait au dîner de mariage.

– Que t'a-t-elle dit, avant de rentrer dans la chapelle ? demanda Wulfric à Rollon.

– Je lui ai demandé ce qu'elle voulait en cadeau de mariage, et sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? fit Rollon, visiblement très amusé.

– J'ai ma petite idée, répondit Wulfric en éclatant de rire.

– Ta nuit de noces s'annonce agitée, elle ne te laissera pas la prendre sans se défendre ! Heureux homme, cette vierge t'offrira un beau combat !

– Elle est à moi, dit Wulfric, et je prendrai ce qui m’est dû.

Il avait encore sur les siennes le goût des lèvres d’Aigline, lorsqu’il l’avait embrassée après la cérémonie, leur douceur... L’odeur de sa peau, la caresse de ses cheveux sur ses mains l’avaient enivré. Cette femme le rendait fou de désir !

Ils arrivèrent dans la grand-salle où des tables avaient été dressées pour l’occasion. Tous les convives attendaient le maître des lieux avant de prendre place. Les jarls s’installèrent à la table d’honneur et Wulfric présenta à Aigline le siège qui se trouvait à sa droite. Les gobelets furent remplis et les toasts se succédèrent. Tous voulaient offrir des vœux de longue vie et de prospérité à leur maître et à son épouse.

Un scalde vint les régaler d’anecdotes aussi variées que divertissantes sur les longues années de combats de Wulfric et Rollon. Certaines contenaient même des récits de prouesses amoureuses du nouveau marié avec des Écossaises ou des Northumbriennes.

Aigline avait la gorge serrée ; elle était incapable de manger quoi que ce soit. Wulfric avait pourtant galamment garni son tranchoir de mets variés. Elle savait comment se passerait la fin de la journée, et la seule idée de se retrouver seule et nue à la merci de Wulfric la faisait trembler de peur. Il était si grand, si fort... Il lui ferait sûrement mal. Était-il violent avec les femmes ? La jetterait-il sur le lit et se contenterait-il de lui retrousser ses jupes avant de la prendre ? Elle frissonna à cette idée malgré la chaleur ambiante.

Wulfric fit signe à un serviteur de remplir leurs deux coupes.

– Mangez, Aigline, dit-il doucement.

Elle fit non de la tête, trop tendue pour parler. Des centaines de papillons s’affolaient dans son estomac et menaçaient de s’enfuir à chaque instant. Wulfric dut sentir sa panique, car il glissa sa main dans la sienne sous la table. Elle sursauta, mais s’y agrippa malgré tout, enfonçant ses ongles dans la peau de toutes ses forces. Elle s’obligea à respirer calmement et parvint, après de longues minutes, à ralentir les battements précipités de son cœur. Rassérénée, elle lâcha la main de Wulfric et but une gorgée d’hydromel, puis se mit à manger en silence.

Son regard se porta à un moment sur la main de son mari et un hoquet de stupeur s’échappa de ses lèvres.

– Je suis désolée, dit-elle tout bas, voyant les marques rouges et les écorchures que ses ongles avaient laissées sur sa main.

– Ce n’est rien, répondit Wulfric en la regardant. Je suis content que vous ayez repris vos esprits.

Quel surprenant mélange que cet homme, se dit-elle, le regardant, perplexe. Elle l’avait vu violent, implacable, brutal, mais il savait de toute évidence se montrer courtois, délicat, attentif.

– Longue vie à messire Wulfric et à sa dame ! scandèrent les hommes en levant leurs verres à leur intention.

Rollon se leva et prit la parole :

– Nous sommes normands à présent, mais pour ce soir nous garderons nos traditions vikings. Le soleil vient de se coucher et Wulfric a encore un cérémonial auquel se plier avant de conquérir la virginité de sa belle !

Aigline le regarda, méfiante, sans comprendre.

– Levez-vous, lui dit alors Wulfric en souriant. On va s’amuser un peu.

– « S’amuser un peu » ?

– Oui, je dois combattre quelques hommes et vous enlever !

– M’enlever ? Mais...

Avant qu’elle puisse ajouter quoi que ce soit, il l’empoigna et la jeta sur son épaule comme un vulgaire sac, la maintenant fermement avec son bras gauche, puis il dégaina son épée.

– Lâchez-moi tout de suite, espèce de sauvage ! hurla-t-elle en voyant son voile et son cercle tomber au sol. Rollon ! Ordonnez-lui de me lâcher !

– Il ne sera pas dit que vous n’avez pas été mariée correctement, ma chère ! Allez, en garde, Wulfric, lança Rollon en dégainant son épée à son tour, montre-nous que tu mérites cette vierge !

Les épées s’entrechoquaient ; chacun voulait ferrailler avec le marié. D’une pirouette, Wulfric monta sur la table, tout en la tenant fermement. Elle ne lui facilitait pas la tâche, se débattant comme un diable et le menaçant des dix plaies d’Égypte.

– S’ils ne vous tuent pas, c’est moi qui le ferai ! cria-t-elle. Lâchez-moi, Wulfric !

– Pas encore, Aigline, pas encore.

Sven et Bjorn attaquèrent sur la gauche et il esquiva en passant la porte qui menait au premier étage sous les rires et les plaisanteries graveleuses. Il grimpa les escaliers vers la chambre seigneuriale et la posa enfin à terre. Il referma la porte derrière eux, mit la barre et lui sourit.

– Vous êtes complètement fou ! cria-t-elle, furieuse, remettant de l’ordre dans sa tenue.

Il éclata de rire pour toute réponse et déposa ses armes, épée et dague, sur le coffre près de la table.

– Et maintenant, Aigline, je réclame mon dû !

Il fit passer sa tunique par-dessus sa tête après avoir débouclé son ceinturon, puis jeta ses bottes et ses chausses à l’autre bout de la pièce.

Il s’avança vers elle, nu et conscient sans aucun doute de l’effet que son corps viril et bardé de cicatrices pouvait faire sur la pucelle qu’elle était. Elle pâlit et détourna le regard. Elle savait qu’elle ne pouvait pas se refuser à lui, mais elle tremblait et craignait ce qui allait suivre.

Il s’arrêta si près d’elle qu’elle sentit la tiédeur de son souffle sur son visage.

– J’essaierai de ne pas vous faire trop mal, souffla-t-il à son oreille, déposant un baiser furtif dans son cou.

Il la prit par les épaules, la fit pivoter, dos à lui, et entreprit de retirer les ceintures qui lui enserraient le corps. Il fit glisser ses mains sur elle et lui empauma les seins qu’il caressa doucement, la laissant s’habituer à lui, à son contact. Puis il fit glisser sa première ceinture, qu’il laissa choir sur le sol, et descendit ses mains jusqu’à ses hanches, faisant de même avec la seconde et parcourant ses courbes avec une évidente complaisance.

Il délaça sa robe, qui tomba au sol dans un bruissement d’étoffe, et trouva les attaches de la fine chemise de soie qui laissait apparaître en transparence sa peau crémeuse.

Le cœur d’Aigline battait à tout rompre et son souffle court brisait le silence qui régnait dans la chambre. Le sang lui battait les tempes et elle se sentait emportée dans un étrange tourbillon de sensations. Les mains et la bouche de Wulfric la goûtaient, découvraient sa peau avec douceur.

Il défit ses tresses et passa longuement ses doigts dans ses longs cheveux, inspirant leur parfum. Elle avait craint qu’il ne la jette sur le lit et ne la prenne sans ménagement, mais il semblait décidé à

découvrir son corps en prenant tout son temps.

Le dernier lien de sa fine chemise fut détaché et Aigline sentit celle-ci glisser autour d'elle et choir à ses pieds. Elle resta alors nue, les cheveux défaits, ne portant comme parure que le torque et les bracelets qu'il lui avait offerts. Elle couvrit son corps de ses mains comme elle le put, tremblant d'appréhension.

– Ne te cache pas, Aigline, dit Wulfric d'une voix rauque, laisse-moi te regarder.

Elle n'osait se retourner vers lui et affronter son regard, ne sachant pas trop ce qu'elle y verrait. Wulfric parut comprendre son hésitation et reprit ses caresses en lui baisant l'épaule et la nuque. Elle sentait la pression de son sexe érigé contre le bas de son dos. Les mains de Wulfric reprirent leur ballet affolant, effleurant ses seins et ses hanches de mille caresses bouleversantes.

Elle fondait dans ses bras et laissait par moments des soupirs de plaisir s'échapper de sa bouche. Wulfric continua son exploration plus bas encore, jusqu'à l'orée de sa féminité. Elle sursauta et mit sa main sur la sienne, comme pour l'arrêter.

– Chut, doucement, ma belle, laisse-moi te donner du plaisir, chuchota-t-il à son oreille.

Il glissa les doigts dans les tendres replis de son sexe et y trouva la perle qui s'y cachait. Il commença alors une exquise torture qui fit perdre tous ses moyens à Aigline. Elle s'embrasait comme une torche et s'ouvrait à lui dans un soupir de plaisir.

Wulfric déposa une pluie de petits baisers dans son cou et lui mordilla le lobe de l'oreille, la faisant frissonner d'excitation.

– Aie confiance en moi...

Cette phrase la glaça. Elle se dégagea vivement et ramassa sa chemise. Elle s'en couvrit le corps et recula de deux pas.

– Avoir confiance ? dit-elle, laissant la colère monter en elle. Vous m'avez tout pris ! Et vous avez tué mon frère !

La peur et la haine reprenaient le dessus.

– En combat loyal et j'ai gagné ! répondit-il. *Je suis comte de Lisieux...*

Aigline recula encore, ne décolérant pas.

– Vous n'êtes qu'un usurpateur ! Je vous déteste, vous et tous ceux de votre race ! Allez brûler en enfer !

Elle heurta la table et la contourna pour mettre une distance supplémentaire entre Wulfric et elle.

– Peu importe que tu me détestes, Aigline, tu es à moi, je t'ai gagnée, et maintenant au lit !

Elle vit la dague sur le meuble et s'en saisit.

– Laissez-moi partir ou je vous saigne ! dit-elle, hargneuse, en pointant la lame vers lui.

La colère enflammait à présent les yeux bleus de Wulfric qui viraient dangereusement au gris.

– Tu ne sortiras pas vierge de cette chambre, alors soumets-toi !

– Jamais ! fit-elle en essayant de l'atteindre avec la pointe de la dague.

– Tu me mets au défi ? fit-il, mortellement calme. Très bien, assumes-en alors les conséquences.

Et n'oublie pas que c'est toi qui as voulu que les choses se passent ainsi.

Acculée contre la table, elle tenta de s'échapper vers la droite, mais Wulfric l'attrapa, lui broyant les bras de ses mains puissantes pour l'immobiliser. Malgré la douleur qui la fit crier, elle pivota et lui égratigna la tempe et le cou avec la dague. Il resta un instant immobile, interdit qu'elle ait osé faire usage de l'arme, puis se précipita sur elle. D'une clé de bras, il lui arracha la dague et la jeta au sol.

Elle atterrit sur les genoux, ce qui lui fit atrocement mal, et elle se recroquevilla sur elle-même lorsque Wulfric la saisit par les cheveux et la redressa en la tirant par un bras. Puis il la jeta sur le lit et la couvrit de son corps pour l'empêcher de s'enfuir, lui maintenant les mains au-dessus de la tête.

– Je vous en prie, ne faites pas ça ! le supplia-t-elle, à moitié morte de frayeur devant sa fureur.

– Il est trop tard pour supplier, Aigline, répondit-il, visiblement hors de lui. Que ceci te serve de deuxième leçon !

Il glissa un genou entre ses cuisses, la forçant à s'ouvrir à lui, et plaqua son sexe dressé contre sa féminité. Puis il lui prit la bouche avec violence, et ce mélange de colère et de désir parut le griser et exciter son envie de la dominer encore davantage. Il la pénétra brusquement, d'une seule poussée, accueillant son cri de douleur d'un regard à la fois furieux et triomphant.

Elle resta immobile, les yeux écarquillés par le choc et la douleur. Wulfric s'immobilisa à son tour, laissant à son corps le temps de s'habituer au sien, puis, le désir étant plus fort, il entreprit des va-et-vient jusqu'au moment où il explosa en elle, dans un grognement animal.

Quand il se retira d'elle et roula sur le côté, elle resta les genoux ouverts, les mains au-dessus de la tête, pleurant, les épaules secouées de tremblements.

Wulfric se leva et tira le drap. Le voyant revenir vers elle, Aigline se recroquevilla et laissa échapper un cri de frayeur. Fermement, mais sans violence, il lui ouvrit les jambes et essuya sa féminité blessée avec le drap. Elle gardait les bras repliés devant elle, comme si elle craignait de recevoir des coups, et cette attitude peina Wulfric. Il posa le drap taché sur le coffre en soupirant. Puis il en prit un autre dans l'armoire de la chambre et en couvrit Aigline.

– Je n'ai pas voulu ça, dit-il, plein de frustration. Dors maintenant.

Elle lui tourna alors le dos et se glissa près du mur, le plus loin possible de lui. Après quelques instants, elle tomba dans un profond sommeil.

Couché de l'autre côté du lit, Wulfric la regardait dormir, dépité. Il était désolé d'avoir dû s'imposer par la force, sachant qu'il lui faudrait beaucoup de temps et de patience pour trouver un *modus vivendi* correct avec elle. Mais elle devait accepter son autorité et s'y soumettre. Elle connaissait déjà ses devoirs de châtelaine. Quant à ses devoirs d'épouse, il lui faudrait bien les remplir et il était décidé à la faire fléchir.

Chapitre 5

Quand Aigline se réveilla le lendemain, elle était seule dans la chambre. Elle en fut soulagée. Les événements de la veille lui revenaient peu à peu. Quel contraste entre l'amant attentionné et délicat que Wulfric avait été au début et le guerrier furieux et brutal qui lui avait ravi sa virginité ! Elle serra le drap autour d'elle et étira les jambes ; elle se sentait pleine de courbatures et grimaça de douleur. Elle savait qu'elle était en partie responsable de la manière dont les choses s'étaient passées et elle regrettait amèrement d'avoir attisé sa colère. Wulfric pouvait se montrer impitoyable, elle en avait eu la preuve ; ses supplications et ses larmes ne l'avaient pas attendri. Cet homme était dur. Mieux valait l'éviter et ne pas le contrarier.

De légers coups à la porte la sortirent de ses tristes pensées.

– Dame Aigline, puis-je entrer ? demanda Claire à travers la porte. Je vous apporte un bain.

Aigline resserra le drap autour d'elle pour cacher son corps, alla ouvrir d'un pas hésitant et laissa le cortège des servantes entrer. Deux d'entre elles posèrent un grand bac dans la chambre et le remplirent d'eau tiède et d'huile parfumée.

Aigline voyait bien que Claire et Marielle l'observaient à la dérobée, qu'elles avaient remarqué les larges ecchymoses sur ses bras, ses épaules, ainsi que sur ses poignets, et qu'elles se jetaient des coups d'œil entendus.

Honteuse, elle n'osait croiser leur regard.

– Viens, dit Marielle avec douceur, ce bain te fera du bien.

Claire renvoya les servantes puis l'aida à entrer dans le bac, après lui avoir retiré le drap. Son corps était douloureux ; elle avait mal partout. Elle laissa un instant la fraîcheur bienfaisante du bain calmer son sexe meurtri. Puis, avec des gestes sûrs, Claire la lava, évitant de trop appuyer sur ses bleus. Marielle étala sur le lit une robe de toile fine d'un ton crème irisé et deux ceintures de cuir rouge dont celle des hanches pendait jusqu'au sol, se terminant par des franges souples.

Une fois lavée, Aigline prit conscience qu'elle portait encore le torque et les bracelets et esquissa un geste pour les retirer, mais Claire l'en empêcha.

– Vous êtes sa femme à présent ; ce serait un affront de ne pas les porter et vous ne voulez pas le mettre en colère, n'est-ce pas ?

– Non ! répondit Aigline en se redressant d'un coup.

– Oh, dame, vous l'avez provoqué, pas vrai ? D'où ces bleus sur vos bras et vos poignets.

Aigline baissa la tête et rougit devant la perspicacité de sa vieille nourrice.

– Quelle folie ! fit Marielle en fronçant les sourcils.

– J’ai été bien punie, si tu veux tout savoir, dit Aigline, avant de fondre en larmes.

Elle pleura de longues minutes dans les bras de Claire, tandis que Marielle lui caressait les cheveux.

– Pleurez, ma toute belle, dit Claire en la berçant, pleurez tout votre content, il vous faudra du courage pour la cérémonie tout à l’heure. Ne leur montrez pas votre peine.

Quand Aigline fut calmée, Claire et Marielle lui nattèrent les cheveux avec des rubans rouges avant de poser sur sa tête un voile crème et un cercle d’or ouvragé qui avait appartenu à sa mère. Puis Marielle l’embrassa et l’escorta jusqu’à la grand-salle, où tous l’attendaient.

Frédéric et Rollon l’accompagnèrent à la table d’honneur où Wulfric se trouvait déjà. Elle le salua d’une petite révérence, sans le regarder pour autant. Son mari lui rendit son salut et lui indiqua la place à côté de la sienne d’un geste de la main. Elle prit place.

– Vous avez petite mine, Aigline. Notre Wulfric vous aurait-il épuisée ? plaisanta Rollon.

Aigline rougit, embarrassée, et piqua du nez vers son assiette.

– Allons, messire, plaïda Frédéric pour elle, hier encore ma nièce était pucelle. Et les derniers événements l’ont chamboulée !

– Et je rends grâce à son courage et à sa témérité ! se défendit Rollon. Votre nièce nous a montré son sens de l’honneur à plusieurs reprises, depuis notre arrivée.

Aigline, surprise de ce compliment inattendu, remercia Rollon d’un signe de tête, sans rien dire cependant. Elle sentait trop la présence de son mari à côté d’elle.

– Les femmes vikings peuvent prendre modèle sur vous, poursuivit Rollon, mi-taquin, mi-sérieux, vous vous défendez et combattre avec vous doit être un véritable plaisir. À ce que je vois, Wulfric a dû lui aussi verser son sang, cette nuit !

– Il n’y a pas qu’à l’arc qu’elle est douée, elle se défend pas mal une dague à la main, convint Wulfric en riant.

Aigline rougit de plus belle et se mordit la lèvre. Elle n’osait toujours pas lever les yeux vers son mari.

Les serviteurs apportèrent des bols de flocons d’avoine bouillis dans du lait et sucrés au miel, ainsi que du lard, du fromage et de grosses miches de pain frais.

Rollon se leva et montra le drap qu’il portait roulé sous le coude.

– Mais chacun saura que c’est toi qui as remporté le combat !

– Oui, se contenta de répondre Wulfric en la regardant, tandis qu’elle fuyait toujours son regard.

Rollon avança au centre de la grand-salle et prit la parole :

– L’union de Wulfric et d’Aigline a été bénie hier par Frédéric, évêque de Lisieux, et consommée cette nuit. Le sang qui tache ce drap est celui de la virginité de votre dame.

D’un geste, il déplia le drap et chacun put voir qu’il était en effet taché de sang. Aigline sentit alors tous les regards se porter sur elle et son estomac se noua. Elle garda la tête baissée, se sentant souillée et vulnérable comme jamais. Rollon pivota sur lui-même pour que toute l’assistance puisse voir le drap, puis le jeta dans le feu comme le voulait la coutume.

– Pardonnez ma curiosité, Aigline, dit-il ensuite en se rasseyant, mais quel âge avez-vous ?

– J’aurai 24 ans cet automne, répondit-elle, surprise de cette question hors de propos.

– Pourquoi une aussi jolie femme que vous était-elle toujours fille ? Les Francs sont-ils aveugles ou eunuques ? fit-il en riant.

– Je suis... j’étais fiancée, vous le savez déjà.

– Ma nièce est trop modeste, messire, l’interrompit Frédéric. De nombreux prétendants ont demandé sa main et ce depuis ses 15 ans, mais Aigline a toujours refusé leurs attentions. J’avoue à ma grande honte que ça m’arrangeait, car elle est une bien trop bonne administratrice pour que je veuille m’en séparer. Mais il est vrai que Cédric avait arrangé un contrat avec Bertrand de Caen pour allier leurs terres.

– Voilà qui est fait, puisque Wulfric possède Lisieux et Caen, commenta Rollon d’une voix ferme.

– Elle mérite d’avoir sa propre famille et de nombreux enfants, conclut l’évêque.

– J’y compte bien et j’y travaille ! fit Wulfric en levant sa coupe en direction de l’évêque, sous les rires des hommes présents.

Il dut percevoir que sa respiration s’accélérait d’un coup, car, comme la veille, il mit sa main sous la table pour qu’elle y plante ses ongles et se calme. Elle sentit une vague de panique la submerger et s’accrocha à la main de Wulfric comme à une bouée de sauvetage. Mais cette fois, elle y mit aussi sa colère et prit un malin plaisir à lui écorcher la peau.

Quand elle fut calmée, elle remit ses mains sur la table et vit, horrifiée, qu’elle avait du sang sous les ongles. Elle les cacha prestement sous la nappe.

– Je croyais les chrétiens pacifistes, dit Wulfric pour la taquiner. Ma vertueuse épouse aurait-elle quelques défauts ?

– Il serait présomptueux de le nier, messire, nul n’est parfait. Nous tâchons de tendre vers la perfection, ce qui n’est pas la même chose, répondit-elle humblement.

– Quels sont vos défauts, Aigline ? insista-t-il, sans doute pour la faire sortir de ses gonds.

– Peut-être voulez-vous que je vous aide à lister les vôtres ? dit-elle, retrouvant tout son mordant, pour le plus grand plaisir de l’assistance.

– Alors, préparez des rouleaux de parchemin, belle dame, car ils sont légion ! fit Wulfric en riant.

Rollon et lui passèrent les jours suivants à rédiger, avec Frédéric et ses moines, les lois à mettre en vigueur dans le comté. Ils mélangèrent la loi salique et la Danelaw, sous la coupe des lois de l’Église et du décalogue. Il y eut quelques points de désaccord, mais Frédéric, qui était un fin négociateur, arriva à ses fins.

Une semaine plus tard, satisfait, il reprenait le chemin du monastère avec en sa possession des sacs de parchemins que ses moines recopieraient. Un nouveau chapelain avait été nommé au château et cet homme sage et compatissant avait toute sa confiance. Le père Anthelme avait de quoi faire avec la dizaine de mariages à célébrer la semaine suivante. Sven et Perrine ouvriraient les festivités, lors de la fête du solstice d’été. La jeune fille avait consenti au mariage, même si Sven lui faisait toujours peur. Le capitaine de la garde, fidèle à sa promesse, avait alors touché deux mots à son jarl au sujet de Simon et, conforté par Aigline, celui-ci avait convoqué l’intendant et l’avait officiellement confirmé dans ses fonctions.

Wulfric prenait son rôle de jarl très au sérieux et interrogea Aigline sur tout ce qui touchait au domaine. Elle lui répondait, listant les priorités et les choses à faire avant l’hiver. Elle lui montra les registres de productions et dépenses du comté et il fut surpris de les trouver si bien tenus et à jour.

Après tout, peut-être Rollon avait-il raison à propos des dames franques : elles semblaient en effet être de bonnes gestionnaires.

Les jours se succédèrent sans que rien ne vienne troubler les préparatifs de la fête du village ; mais en privé, Wulfric n'était pas satisfait de sa relation avec son épouse. Le jour, ils administraient le domaine et formaient une paire plutôt harmonieuse. Mais la nuit, elle devenait froide et distante, se laissant faire sans réaction. Cette soumission passive le rendait malade.

– Je t'entends soupirer depuis une demi-heure, Wulfric, dit Bjorn qui chevauchait à côté de lui.

– On verra comment tu t'en sors, le jour où tu auras une épouse ! Ce sera peut-être à moi de rire, ce jour-là !

– Tes erreurs nous serviront d'exemple ! le taquina Sven.

– Il me semble que tu n'es pas plus doué ! le railla Wulfric. Perrine tremble de peur chaque fois que tu approches !

– Ça lui passera ! répondit Sven en haussant les épaules.

– Regardez-moi, ces deux-là ! s'exclama Bjorn, l'air désespéré. Vous n'y comprenez rien ! Les femmes sont des êtres humains dotés de sentiments, pas des citadelles à conquérir !

– Une femme doit apprendre à obéir à son mari ! objecta Wulfric.

– Et ta méthode fonctionne ; il est vrai qu'Aigline et toi filez le parfait amour ! ironisa Bjorn. Tu pourrais commencer par demander au lieu d'exiger. Tu verras, c'est fou ce qu'on obtient des femmes avec un simple « s'il vous plaît ». Quant à toi, Sven, si tu t'imposes par la force, tu cours droit à l'échec, Perrine a peur de toi.

– Et que préconises-tu, ô grand maître qui connais tout des femmes ? demanda Sven, ironique mais attentif aux conseils de son ami.

– Du charme, l'ami, et de la délicatesse ! Tu es peut-être un homme à femmes, mais tu ne connais rien aux femmes. On ne se comporte pas avec une épouse comme avec une compagne de lit ! Perrine fait la moitié de ta taille et de ton poids. De plus, elle a vu la femme qu'elle admire le plus devenir une prise de guerre offerte en sacrifice à l'homme qui a tué son frère. Cette fragile jouvencelle tremble et tu t'étonnes ?

– Je ne lui ai jamais fait de mal et je ne compte pas commencer aujourd'hui, se défendit Sven.

– Moi je le sais, mais elle non, rétorqua Bjorn.

– Je n'ai pas à me justifier devant Aigline ! se défendit Wulfric à son tour. Je donne les ordres et elle obéit comme vous. Et maintenant, ferme-la, avant que je ne te tranche la gorge !

– Je ne vous laisse pas deux semaines pour revenir pleurer dans mes jupes, fit Bjorn en riant.

– Trouve-toi une femme et laisse-nous en paix !

– C'est fait, Wulfric ! Mais contrairement à vous, je ne m'impose pas, je la laisse venir à moi.

– Et peut-on savoir qui est la victime ? demanda Sven, aussi curieux qu'amusé.

– La douce Marielle... La jolie cousine bretonne de ta femme, Wulfric. Elle n'est pas de haute naissance, ce qui fait mon affaire.

– Tu oublies que tu es chevalier aujourd'hui, messire Bjorn ! lui rappela Wulfric, sarcastique. Puis sérieusement, noble ou pas, je t'aurais accordé sa main.

– Peut-être, mais j'ai des principes... Mon côté irlandais sans doute, répondit Bjorn insolemment.

– Trêve de bouffonneries, Bjorn, allons plutôt inspecter les lignes de défense qu'Alaric a établies...

Plus tard dans la journée, quand ils revinrent de leur inspection, Wulfric et Bjorn virent Aigline et Marielle qui traversaient la cour en direction de la chapelle.

– Le bonjour à vous, belles dames, lança Bjorn avec un sourire charmeur.

– Messires, fit Marielle avec une petite révérence.

– Bonjour à vous, dit à son tour Aigline.

– Marielle, m'accorderiez-vous un peu de votre précieux temps, cet après-midi ? Si votre maîtresse y consent, bien sûr, demanda Bjorn galamment.

– Je suis libre de tout engagement, répondit Marielle en souriant. Je ne fais qu'accompagner Aigline chez le père Anthelme. Je pensais me promener au bord de la rivière. Accompagnez-moi, si le cœur vous en dit.

– Ne craignez rien, dame Aigline, Marielle sera à vos côtés dans une heure ou au plus tard à l'heure du dîner. Je répons de sa sauvegarde sur ma vie.

Bjorn offrit alors son bras à Marielle qui s'empressa de l'accepter, sous le regard éberlué d'Aigline. Puis les deux jeunes gens prirent le chemin du village en devisant gaiement.

– Vous saviez ? demanda Wulfric, ébahi de la facilité avec laquelle Bjorn séduisait Marielle.

– Il est vrai qu'il a eu quelques attentions pour elle, mais de là à penser que c'était réciproque ! Elle ne risque rien n'est-ce pas ? dit soudain Aigline, anxieuse.

– C'est une grande fille, Aigline, ne la couvez pas !

– Je cherche juste à défendre ceux que j'aime, répondit-elle sur la défensive.

– Je sais, dame, et vous le faites bien. Allez maintenant... Le père Anthelme doit vous attendre et je ne voudrais pas vous retarder.

– À ce soir, messire.

– Wulfric, Aigline, pas messire. Je suis peut-être votre suzerain, mais je suis avant tout votre mari.

– Wulfric, répéta-t-elle docilement, en se sentant rougissant joliment.

Il se pencha et l'embrassa doucement sur les lèvres. Cette soudaine tendresse parut la toucher et elle répondit timidement à son baiser. Sans mot dire, il la relâcha et elle partit vers la chapelle d'un pas lent et l'air préoccupé. *Que peut-elle donc avoir à raconter au père Anthelme ?* se demanda-t-il, curieux.

Des bruits de pas le firent sortir de sa rêverie. Rollon arrivait vers lui.

– Je suis venu te dire que je pars à la fin de la semaine, Wulfric. Les choses avancent bien et tu n'as plus besoin de moi. J'irai à Rouen avec mes troupes. Mais je reviendrai à Noël avec Poppa ; elle sera contente de faire la connaissance d'Aigline, elles ont beaucoup en commun.

Wulfric se fit songeur, puis, gêné, chuchota :

– Je voudrais m'entretenir en privé avec toi, Rollon, si tu as quelques instants.

– Je me demandais quand tu le ferais, dit Rollon en posant amicalement sa main sur son épaule. Viens, ce genre de conversation nécessite un endroit tranquille et une chope de bière...

Wulfric le précéda vers le donjon et donna quelques consignes à une servante qui balayait la cour, puis il escorta Rollon jusqu'à la pièce adjacente à la chambre seigneuriale. Un instant plus tard, la servante déposait sur la table un plateau contenant deux gobelets d'argent et une cruche de bière, puis elle se retira après une petite révérence. Rollon but son verre d'une traite et s'assit en face de

Wulfric en étendant ses longues jambes.

– Mes débuts avec Poppa ont été volcaniques et honnêtement, je ne suis pas très fier de moi. Je n'ai pas cherché à la comprendre et ne voyais en elle qu'une prise de guerre confirmant mon autorité sur Bayeux, ainsi qu'une jolie femme que je désirais ardemment. Il a fallu qu'un lord saxon tente de me la prendre pour que je comprenne à quel point elle comptait dans ma vie.

Rollon sourit, les yeux perdus dans le vague, plongé dans ses souvenirs. Puis, fixant de nouveau Wulfric, il demanda :

– Qu'est-ce qui ne va pas entre vous ?

– Ce qui ne va pas ? Elle me voit comme un tortionnaire et comme un monstre. Je suis celui qui a tué son frère, un Viking comme ceux qui ont tué sa mère et vaincu son père, celui qui l'a forcée, l'a possédée à son corps défendant... Tu veux que je continue la liste ? demanda Wulfric, amer, en s'enfonçant dans son fauteuil.

– Dans l'administration du domaine, vous formez plutôt une bonne paire !

– Ce n'est pas le jour que les choses clochent le plus.

– Elle se refuse à toi ?

– Non, c'est pire ! Elle subit en silence et sans bouger. As-tu déjà couché avec une morte ? Ça doit faire le même effet !

Il soupira et ajouta :

– Elle pleure la nuit quand elle croit que je dors et je ne sais pas quoi lui dire.

– Elle s'en veut, dit Rollon, l'air sûr de son fait.

– Elle *quoi* ?

Wulfric ne voyait pas du tout où Rollon voulait en venir.

– Elle croit que partager ta couche est mal et que ce serait une trahison de prendre du plaisir avec toi.

– On voit que tu sais de quoi tu parles ! s'exclama Wulfric en se redressant.

Rollon acquiesça en levant les yeux au ciel.

– Heureusement, tous ces mauvais souvenirs appartiennent au passé et Poppa fait de moi à présent un homme comblé ! Essaie de parler avec Aigline, de sonder ses sentiments. Demande au lieu d'exiger, accompagne au lieu de diriger.

– Tu parles comme Bjorn !

– Et je dis vrai... Car c'est le seul à ne pas faire fuir la femme qu'il convoite !

– Oui, convint Wulfric en souriant, notre ami Sven a quelques difficultés avec Perrine.

– Je sais que Bjorn peut être exaspérant, mais il a raison, ce n'est pas en vous imposant que vous réussirez quoi que ce soit. Il faut parfois savoir faire des concessions.

Wulfric se resservit un verre et le but doucement, tout en réfléchissant à ce que Rollon venait de lui dire. Il lui fallait trouver une issue satisfaisante à cette situation. Ne serait-ce que pour le bon fonctionnement de la maisonnée qui sentait les tensions les opposant, Aigline et lui. Il en avait assez des regards farouches que lui lançaient les femmes du château et celles du village. À croire que tout le comté connaissait leurs déboires conjugaux ! Il se souvenait encore du regard mauvais que la vieille Claire lui avait lancé, le lendemain du mariage. Il était vrai aussi que les ecchymoses sur les bras et les poignets d'Aigline avaient mis plusieurs jours à disparaître...

– Si tu dis un mot de tout cela à Aigline ou à Bjorn, je serai obligé de te tuer ! dit-il en levant son verre à la santé de son jarl.

– Pareil, l’ami, un seul mot sur mes sentiments pour Poppa et je te découpe ! J’ai une réputation à tenir ! Qui aurait peur de Rollon, si on le savait fou amoureux de sa jeune épouse ?

Les deux hommes éclatèrent de rire et levèrent leurs verres à leur santé et à celle de leurs femmes.

Aigline ressortit chamboulée de son entrevue avec le père Anthelme. Elle s’était confessée et avait confié au prêtre ses difficultés conjugales.

– Vous êtes trop jeune pour vous comporter de la sorte, dame. Pourquoi vous refuser, à vous et à votre mari, le plaisir que Dieu a mis dans l’accomplissement de votre devoir conjugal ?

– Mais c’est mal, mon père ! avait-elle soufflé en rougissant.

– Ce qui est mal, c’est la luxure, l’adultère et le mensonge ! Pas l’union des corps et le plaisir entre un homme et son épouse. Vous mentir à vous-même n’est pas une bonne chose.

– Je ne sais pas quoi faire, mon père. J’ai peur de lui en tant qu’homme. Notre nuit de noces a été catastrophique, j’ai provoqué sa colère et je l’ai chèrement payé...

– A-t-il été violent avec vous ? s’était inquiété le vieil homme.

– Pas au début, j’oserais même dire qu’il m’a troublée, mais à un moment, il m’a demandé de lui faire confiance et j’ai paniqué. Je me suis mise en colère et je l’ai insulté. Je l’ai même blessé avec une dague, avait-elle chuchoté, de plus en plus honteuse. Depuis, je ne me refuse pas à lui, je le laisse me toucher mais...

– Mais vous n’y prenez aucun plaisir.

– Non, aucun.

– Avez-vous essayé de lui parler ?

– Non, avait-elle répondu en secouant la tête, comme si cette idée était absurde. Notre seul terrain d’entente est l’administration du domaine.

– Vous êtes châtelaine et dame protectrice de Lisieux, mais vous êtes aussi Aigline femme de Wulfric.

– J’essaie d’être aussi honorable que ma mère l’a été.

– Vous n’êtes pas votre mère, dame Aigline, vivez votre vie. Aimer avec votre cœur, vous savez déjà le faire, il vous faut apprendre maintenant à aimer avec votre corps. Votre mari vous écouterait davantage, s’il sait que vous l’accueillez avec joie et sincérité dans votre lit.

– Merci pour vos conseils, mon père, je me sens moins fautive. Je vais essayer d’être moins sur la défensive.

– Vous n’avez pas à vous sentir coupable, dame, le mariage est une bénédiction et l’amour humain est aussi sacré aux yeux de Dieu.

Quand elle sortit de la chapelle, il était déjà l’heure du dîner. Elle se demanda où pouvait bien être Marielle. Elle se dirigea d’un pas lent vers le donjon, tout à ses réflexions. La chape de plomb qui l’accablait avait disparu comme par enchantement de ses épaules et elle se sentait libérée d’un grand poids. Des rires la firent s’arrêter et elle vit Bjorn et Marielle qui revenaient de leur promenade main dans la main. Marielle rayonnait et Aigline se dit qu’elle ne l’avait jamais vue aussi jolie qu’avec ses beaux yeux noisette qui brillaient d’amour. Bjorn lui annonça son intention de prendre Marielle comme épouse et elle les en félicita. Il semblait sincère et couvrait Marielle du

regard, comme s'il avait découvert un trésor précieux.

– J'en parlerai à Wulfric ce soir au dîner, si vous le permettez, dame Aigline.

– Mais bien sûr, Bjorn ! C'est à lui de vous donner son consentement, pas à moi.

– Ton consentement nous est nécessaire, objecta Marielle, à moi en tout cas... Tu sais à quel point j'ai de l'affection pour toi et j'ai besoin de ta bénédiction.

– Il t'est tout acquis ! Allez, venez, dit Aigline en les prenant chacun par le bras, nous avons une bonne raison de faire la fête, ce soir !

Ils entrèrent en riant dans la grand-salle et tous se retournèrent sur leur passage. Ils se dirigèrent vers la table d'honneur et Bjorn garda Marielle à sa droite, pendant qu'Aigline rejoignait Wulfric de l'autre côté.

– Je crois que Bjorn et Marielle ont quelque chose à nous annoncer, dit-elle en lui souriant.

– Si c'est la main de Marielle que tu veux, je te la donne, Bjorn, mais je pense que dame Aigline devrait aussi donner son avis.

Aigline resta interdite devant cette soudaine marque de courtoisie et en rosit de plaisir.

– Merci de votre obligeance, messire, je leur ai déjà dit que je me réjouissais pour eux.

– Alors c'est dit, nous aurons donc un autre mariage ! À Bjorn et Marielle, puisse le ciel leur accorder longue vie et belle descendance ! dit Wulfric en levant son verre en direction des fiancés.

– À Bjorn et Marielle ! reprit l'assemblée, enthousiaste.

Les deux tourtereaux se levèrent et saluèrent leurs hôtes, puis, sous les encouragements et les sifflements de l'assistance, Bjorn prit Marielle dans ses bras et l'embrassa à pleine bouche. Elle lui enserra alors la nuque et lui rendit ardemment son baiser.

– Voilà un mariage qui s'annonce sous les meilleurs auspices ! s'exclama Rollon, satisfait de voir ses hommes prendre épouse aussi rapidement.

Pendant le dîner, la conversation fut légère et Wulfric, comme les autres, taquina les deux jeunes femmes sur les mœurs chrétiennes et franques. Celles-ci se défendirent avec vigueur et les assaillirent de questions sur les coutumes nordiques.

– Plusieurs femmes ? demanda Marielle, visiblement choquée.

– Oui, ma chérie, répondit Bjorn, amusé de son embarras. Je suis moi-même le fils d'une concubine. Mon père avait une épouse et cinq concubines.

– Chez nous, tous les enfants sont reconnus et héritent, même si seul le premier-né de l'épouse reçoit le titre de son père, leur expliqua Wulfric en remplissant sa coupe.

– Étranges mœurs, chuchota Aigline, troublée.

Puis elle demanda :

– Comptez-vous prendre des concubines ?

– Non, dame ! répondit Wulfric en riant de son air inquiet, je vous ai épousée selon le rite chrétien et je recevrai le baptême, tout comme Rollon. Je n'aurai donc qu'une épouse comme le veut l'Église, conclut-il en lui prenant la main sous la table.

– Vous me rassurez, messire, je me vois mal partager ma demeure avec d'autres femmes.

– Et votre mari, ma chère ! ajouta Rollon, espiègle.

Elle piqua du nez et rougit violemment à cette plaisanterie. Il lui fallut quelques instants pour se ressaisir et faire face aux autres. Elle but un peu d'hydromel et sentit son corps se détendre, comme son esprit. À vrai dire, elle avait bu bien plus que d'habitude ; l'ambiance joyeuse du dîner l'y avait poussée.

Bien plus tard, quand Wulfric et elle quittèrent la grand-salle pour aller se coucher, elle se félicita d'être un peu grisée par l'alcool. Ainsi aurait-elle moins d'appréhension à aborder avec Wulfric le sujet qui la préoccupait.

Elle se dévêtit et fit sa toilette en lui tournant le dos. Elle se brossa les cheveux et enfila une chemise propre. Elle savait que Wulfric aimait la regarder se laver, qu'il trouvait ses gestes féminins charmants, véritable prélude érotique.

Il s'approcha doucement et posa ses mains sur ses épaules. Elle ne sursauta pas et ne le repoussa pas. Il la fit se lever, la tournant face à lui, puis se pencha et effleura ses lèvres d'un baiser léger.

– Je sais qu'il y a beaucoup de désaccords et de sujets de discorde entre nous, Aigline, mais peut-être pourrions-nous nous octroyer une trêve...

Ses yeux bleus brillaient d'ardeur et ses mains la rapprochaient déjà de lui sans rien brusquer. Elle était comme hypnotisée par ses yeux, dans lesquels elle lisait un désir intense et sauvage. Elle se fit timide et baissa le regard.

– Je vous ai probablement déçu de bien des façons, en tant qu'épouse en tout cas. Je ne puis trouver comme excuse que mon désarroi et mes incertitudes.

Wulfric lui caressa le visage puis, enroulant une mèche de ses cheveux autour de son poing, l'attira davantage contre lui.

– M'acceptes-tu comme je suis, Aigline ? Je ne suis pas parfait et nos mœurs sont différentes, mais j'essaie vraiment de faire ce à quoi je me suis engagé vis-à-vis de Rollon, de Charles et de l'Église.

– Je veux bien essayer, répondit-elle, les larmes aux yeux. Cette situation me rend si triste...

Wulfric reprit ses lèvres dans un baiser très doux et essuya du pouce une petite larme qui glissait sur sa joue. Elle sentait l'émotion l'envahir et la tendresse que Wulfric lui donnait dans son baiser la bouleversait. Elle leva les bras et s'agrippa à ses épaules, plaquant son corps et ses courbes délicates contre lui. Puis elle glissa ses doigts dans ses cheveux et l'attira à elle, s'offrant avec délice.

– J'ai envie de toi, souffla-t-il dans son cou, mais je veux être sûr que tu veuilles aussi de moi.

Il déposa une pluie de petits baisers et de légères morsures sur la chair tendre de ses épaules et de sa nuque. Elle en frissonna et pencha la tête pour mieux livrer passage à sa bouche.

– Oui, chuchota-t-elle contre ses lèvres, je veux que tu me fasses l'amour, Wulfric.

Il glissa alors ses mains sur ses cuisses et attrapa le pan de sa chemise. Puis, d'un geste, il la fit passer par-dessus sa tête, dévoilant son corps et l'exposant à la lumière des chandelles.

Cette fois-ci, elle ne chercha pas à se soustraire à son regard, mais le laissa se repaître de sa nudité autant qu'il voulut. Elle prit ses mains et déposa sensuellement de petits baisers sur chacun de ses doigts, plongeant son regard dans le sien. Puis elle les posa ensuite l'une sur un de ses seins, l'autre sur ses reins.

– Caresse-moi, lui dit-elle d'une voix rauque, montre-moi...

Il lui fit alors découvrir son propre corps d'une toute nouvelle manière et elle s'enflamma sous ses caresses, devint ardente. Il dessinait du bout des doigts des arabesques sur son corps, caressait, agaçait, titillait. Toutes ces tortures la rendaient folle ; elle était ivre à présent de découvrir ce monde de sensations merveilleuses dont elle s'était refusé l'accès jusqu'alors.

Il passait de ses épaules à sa taille, revenait vers ses seins, glissait de nouveau vers sa taille et

ses cuisses, l'assaillant de toutes parts. Il fut bientôt récompensé par ses soupirs, ses gémissements. Il se dépouilla alors de ses vêtements à une vitesse fulgurante et la conduisit vers le lit où il l'allongea sans cesser de la caresser et de l'embrasser. Elle s'abandonnait à ses mains et à sa bouche, goûtant elle aussi la peau de son mari, osant pour la première fois le toucher. Il en grogna de plaisir, son sexe tendu à se rompre. Mais sans doute voulait-il qu'elle ait un souvenir ébloui de cette nuit car il se contint encore, reprenant sa délicieuse torture, agaçant ses seins de sa langue, caressant sa féminité de ses doigts.

Elle se cambra sous ses caresses et il la pénétra doucement avec ses doigts. Elle ouvrit la bouche et se passa la langue sur les lèvres ; ses soupirs étaient plus forts et elle poussait ses hanches vers lui.

– Wulfric, pitié ! supplia-t-elle.

– Que veux-tu ? lui demanda-t-il, par jeu.

– Toi, je te veux toi, maintenant.

Elle posa ses mains sur ses hanches, le guidant vers elle. Elle ondulait contre lui comme pour l'appeler. Il se plaça enfin au-dessus d'elle et la pénétra en une poussée. Elle en cria de plaisir, se sentant enfin complète, leurs deux corps unis. Puis elle passa ses jambes autour de sa taille pour lui permettre de la prendre plus profondément.

– Encore, souffla-t-elle, encore... Ne m'abandonne pas.

Wulfric la serra contre lui et lui fit l'amour avec passion. Il la prit de plus en plus fort, allant de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'elle crie de volupté. Il libéra sa semence en elle et leurs cris se mêlèrent dans une supplication. Épuisés et comblés, ils restèrent ensuite un long moment enlacés en silence.

Soudain, Aigline se mit à pleurer. Wulfric se redressa et la fixa, inquiet.

– Est-ce que je t'ai fait mal ? demanda-t-il.

– Non ! répondit-elle entre deux sanglots, c'est moi qui ai fait quelque chose de mal en nous refusant cela pendant des semaines.

Elle se jeta dans ses bras et s'agrippa de toutes ses forces à ses épaules.

– C'était merveilleux ! J'avais peur de toi, mais je crois aussi que j'avais peur de moi.

Wulfric lui caressa les cheveux et le dos en lui souriant, la berçant comme une enfant. Puis, quand elle commença à s'apaiser, il s'allongea sur les oreillers, la maintenant contre lui.

– On y arrivera, Aigline... Toi, moi, le comté... Si tu es avec moi.

Il posa un baiser sur ses cheveux et elle fit de même sur son torse. Elle écoutait battre le cœur de Wulfric, et cette musique l'apaisait. Elle finit par s'endormir, le cœur en paix pour la première fois depuis bien longtemps.

Wulfric la regardait dormir ; cette confiance nouvelle le rendait heureux. Il sourit en repensant à son caractère passionné ; Aigline ne faisait rien à moitié ! Il se découvrait des désirs nouveaux, des préoccupations nouvelles. En un mot, il voulait la rendre heureuse.

Il ne voulait pas seulement son corps, mais son cœur, son âme. Il caressa, du dos de la main, la rondeur de son sein puis la courbe de sa hanche.

– Je t'aurai, Aigline, lui promit-il tout bas. Un jour, tu seras tout à moi.

Chapitre 6

Rollon et ses troupes quittèrent Lisieux une semaine plus tard, comme convenu, et prirent le chemin de Rouen. Avant de les quitter, Rollon avait tenu à offrir un cadeau de mariage aux jeunes mariés. Il fit porter un grand coffre dans la grand-salle du château et présenta à Aigline les tapisseries qui s'y trouvaient. Les dessins représentaient des légendes vikings plus fascinantes les unes que les autres ; les motifs y étaient délicats et richement ornés. Aigline le remercia chaleureusement.

– Mais si vous préférez, on peut s'en tenir à votre premier souhait ! dit-il, taquin, mimant une hache qui lui coupait la tête.

– Gardez-la sur vos épaules, messire, je vous fais grâce pour cette fois ! répondit Aigline en riant.

– Et celle de Wulfric ? Allez-vous l'épargner aussi ?

– J'aime assez l'ensemble, répondit-elle, espiègle, en prenant la main de son mari. Couper quoi que ce soit serait dommage !

Toute la grand-salle se joignit à leur hilarité et c'est sous les vivats que Rollon et ses troupes quittèrent l'enceinte du château.

Aigline fit accrocher les tapisseries au-dessus de la table d'honneur et recula, satisfaite, pour juger de l'effet. Un certain luxe ne lui déplaisait pas et elle devait bien avouer qu'il lui était agréable de vivre entourée de jolies choses.

Cet après-midi-là, elle remarqua que les serviteurs travaillaient avec empressement pour finir leurs corvées au plus vite. La fête du solstice approchait à grands pas et chacun voulait contribuer aux préparatifs par son travail ou ses dons. Ces festivités étaient très prisées des Francs, et les Normands étaient curieux d'y assister. On parlait de banquet, de chansons, de danses, mais également d'épreuves sportives, comme le défi à la corde, le tir à l'arc, le jeté de lance, etc. Chaque vainqueur remportait un trophée ou une récompense. Les hommes aimaient se défier, et cette année, la présence des Normands ajoutait du piquant à la rencontre. Tout le village et les hameaux voisins étaient en ébullition !

Comme Aigline devait se rendre au village, Wulfric proposa de l'accompagner. Il voulait inspecter les travaux et aménagements commencés depuis son arrivée et visiter les hameaux. Aigline prit le temps de lui présenter chaque famille ; elle l'emmena dans les échoppes ; ils visitèrent la forge, la tannerie, les bouviers, les couteliers, les tisserands et les fileuses. Ils allèrent également voir le meunier et s'assurer que le moulin était bien en état de fonctionnement. Tous accueillirent le seigneur et sa dame avec joie, et avaient à cœur de montrer leur savoir-faire à Wulfric qui,

patiemment, écoutait les uns et les autres. Il observait également Aigline, si à l'aise parmi les villageois, constatant la réelle affection qui les liait. Elle était à n'en point douter une châtelaine attentive et dévouée, avait un mot gentil pour tout le monde, s'enquêrait de la santé des plus faibles et tous les enfants accouraient à sa vue.

Jehan, le chef de village, et Lise, son épouse, leur proposèrent une collation dans leur chaumière et ils acceptèrent avec joie. Il faisait chaud et un peu de bière ou de cidre serait bienvenu.

– Comment se passe ta grossesse, Lise ? demanda Aigline gentiment.

– Bien, dame, la naissance est prévue pour Noël. Je m'inquiète un peu d'une naissance en hiver, mais Perrine veille sur nous, répondit Lise, la main sur son ventre légèrement arrondi.

– Lise a le même âge que moi et déjà cinq enfants ! apprit Aigline à Wulfric. Trois filles et deux garçons.

– Alors je vous souhaite un autre garçon pour équilibrer les comptes, dit Wulfric en levant son verre à la santé de la future maman. Six enfants, c'est beaucoup de travail tout de même !

– Oui, c'est vrai, répondit Lise en posant sa main sur celle de son mari, mais ma nièce vit chez nous et m'aide beaucoup, et puis ma mère n'est pas loin non plus. Tenez, les voilà !

Une petite troupe approchait de la maison dans un joyeux brouhaha.

– Dame Aigline ! s'écrièrent les enfants en entrant dans la chaumière.

Chacun voulait la toucher ou lui raconter ses derniers jeux ou ses dernières aventures. L'aînée, très fière, lui montra qu'elle avait perdu une dent, le deuxième son écorchure au genou, lui apprenant qu'il n'avait pas pleuré, le troisième la grenouille qu'il avait attrapée au bord de la rivière, la quatrième l'embrassa et le petit dernier grignotait des biscuits au beurre, accroché aux jupes de sa mère, sous l'œil attentif de la cousine.

Wulfric sourit devant ce joli spectacle. Aigline aimait les enfants et serait sûrement une très bonne mère. Il avait hâte de voir son ventre s'arrondir, et enviait Jehan d'avoir une si belle famille. Ils remercièrent bientôt leurs hôtes et reprirent leur chemin.

Après avoir rendu visite au brasseur et au potier, ils remontèrent en selle. Le soleil était déjà bas sur l'horizon.

– Il nous faut rentrer, Aigline, il est tard et on doit nous attendre pour servir le repas. Bjorn doit faire les cent pas ; il a horreur d'attendre ! Il est sûrement en train de harceler les cuisinières !

– Oui, allons-y, répondit-elle en tirant sur la bride de son cheval.

Elle lui jeta un regard malicieux, éperonna sa monture et se mit à galoper à la vitesse de l'éclair en direction du donjon. Wulfric poussa alors son cheval et remonta comme une flèche derrière elle, la talonnant de près.

– Gagné ! J'ai gagné ! cria-t-elle en passant le poste de garde la première, sous l'œil amusé des soldats en faction.

– Tricheuse ! lança Wulfric en la saisissant par la taille. Vous méritez une bonne fessée ! D'abord parce que vous n'avez pas établi les règles au départ, ensuite parce que vous avez bien failli vous rompre le cou !

– Mauvais joueur ! dit-elle en passant ses mains autour de son cou pour l'attirer à elle. Êtes-vous triste d'avoir perdu ? demanda-t-elle en butinant ses lèvres de petits baisers.

– Très triste, répondit Wulfric, l'air faussement boudeur, il va falloir vous faire pardonner.

Il lui enserra les fesses de ses grandes mains et la plaqua contre lui.

– Wulfric ! cria-t-elle en essayant de se dégager. Pas devant tout le monde, voyons ! Vos

hommes nous regardent !

– On dînera plus tard ! décida-t-il en la soulevant dans ses bras.

Puis il traversa la cour et la grand-salle bondée, et grimpa les escaliers qui menaient à la chambre seigneuriale. Là, il referma la porte derrière eux et posa la barre, après avoir jeté un « personne n'entre » au garde qui se trouvait dans l'escalier.

– Oh, Wulfric ! Maintenant tout le monde sait ce que nous allons faire, dit Aigline en rougissant.

– Ça m'est complètement égal !

Il la saisit par les hanches et la déshabilla en douceur, tout en l'embrassant et la caressant. Une fois nue, elle se fit féline et se plaqua contre lui en pressant son bassin contre le sien.

– Je voudrais te toucher, moi aussi.

– Je suis tout à toi, répondit Wulfric en levant les bras, comme s'il se rendait à un adversaire.

– Je peux faire ce que je veux ?

– Tout ce que tu veux.

– Bien, alors ne bouge pas...

Elle le devêtit avec lenteur, tout en s'offrant à son regard et en l'effleurant de subtiles caresses. Elle en fut récompensée quand elle fit glisser ses chausses, dévoilant son érection et le faisant gémir.

– Assieds-toi sur le lit, lui dit-elle en allant prendre un flacon d'huile parfumée sur sa table de toilette.

Elle se glissa entre ses jambes, puis enduisit ses mains d'huile et commença à lui masser les épaules. Il en profita pour lui saisir les hanches et taquiner ses mamelons du bout de la langue.

– Non ! protesta-t-elle, c'est moi qui dois te donner du plaisir.

– Bien, belle dame, alors je ne bouge plus, dit-il en laissant ses mains retomber sur le lit. Mais ça va être dur, si tu continues à te trémousser nue devant moi !

– Résiste ! dit-elle en continuant son massage, tout en oscillant des hanches.

Puis elle l'allongea sur le lit et poursuivit son massage en le mordillant par-ci par-là. Elle laissait ses mains et sa bouche découvrir ce grand corps musculeux et respirait son odeur mâle avec délice. Elle fit glisser ses mains sur son ventre et, hardie, prit son sexe tendu de désir dans sa main. Wulfric gémit ; elle le caressa alors plus fort, heureuse de le sentir grandir entre ses doigts. Elle aimait le pouvoir qu'elle avait sur lui et en ressentait un sentiment de victoire.

– Aigline, dit-il en haletant, je ne vais pas pouvoir tenir, arrête...

– Ne le fais pas, dit-elle en appuyant sa caresse davantage.

– Je ne veux pas te dégoûter, fit-il, retenant sa main de la sienne.

Elle l'embrassa à pleine bouche tout en continuant de l'affoler de ses mains.

– Rien ne me dégoûte chez toi et faire l'amour avec toi est la chose la plus merveilleuse au monde.

Dans un grand cri, il explosa dans ses mains et la renversa sur le lit pour la dominer à son tour.

– Ça fait deux fois que tu triches aujourd'hui, dit-il, le souffle encore court. D'abord à cheval et maintenant avec tes mains.

Elle se fit câline comme une chatte, se frottant à lui. Il pouvait sentir la pointe de ses seins tendue sur son torse.

– Tu veux prendre ta revanche ? dit-elle en battant des cils.

– Oui, répondit-il en lui écartant brusquement les cuisses, et tu vas me supplier !

Il parcourut ses seins et son ventre de petits coups de langue et descendit jusqu'à l'orée de sa

féminité. Aigline se raidit, prenant soudain conscience de ce qu'il s'apprêtait à faire.

– Tu ne vas pas...

– Oh si ! Et tu vas adorer ça !

Il glissa sa langue dans les tendres replis de sa chair et trouva la perle qui s'y cachait. Aigline gémit et s'ouvrit tout à lui, émerveillée des sensations que ses caresses lui procuraient. Ils firent l'amour de nombreuses façons cette nuit-là et laissèrent leur complicité s'épanouir. D'époux, ils étaient devenus amis et amants.

La dernière semaine de juin s'écoula, paisible et heureuse. Aigline éprouvait des sentiments de plus en plus forts pour Wulfric et s'en réjouissait. L'aimer lui semblait si facile, si naturel... Elle voulait faire table rase du passé. Elle n'oublierait jamais rien de ses vieilles blessures, mais voulait construire pour eux et pour leurs gens. Wulfric était un bon jarl ; il prenait soin des gens et des terres que Rollon lui avait confiés. Les Francs le respectaient pour cela et les Vikings se fondaient un peu plus chaque jour dans le décor. Ils se taquinaient les uns les autres en s'appelant « Normands » à tour de rôle. De nombreux mariages furent célébrés. Ils adoptaient les coutumes franques tout en y ajoutant une note nordique, réaménageant les us et coutumes, en accord avec leurs épouses.

Le mariage de Sven et Perrine devait avoir lieu le soir de la fête, mais la jeune fille paraissait toujours aussi craintive, aussi Simon se décida-t-il à aller quérir l'aide de sa maîtresse. Il craignait que sa fille, effrayée, ne fasse une fugue, lui expliqua-t-il, ou refuse d'épouser Sven au pied de l'autel.

Aigline, inquiète pour ses amis, se rendit dans la petite chaumière près de la maladrerie et frappa à la porte.

– Qui est là ? demanda Perrine d'une voix inquiète.

– Dame Aigline... Puis-je entrer ?

Le loquet fut déverrouillé et la porte s'ouvrit. Aigline put voir les yeux rouges et gonflés de la jeune femme et sa mine défaite.

– Oh, Perrine ! Dans quel état tu es ! dit-elle en entrant. Je comprends mieux pourquoi ton père est venu me trouver.

Perrine s'effondra en larmes à ses pieds.

– Je ne peux pas... Je ne peux pas, sanglota-t-elle.

– De quoi as-tu si peur, Perrine ? demanda Aigline en la relevant.

Elle la conduisit à travers la petite pièce et l'assit sur le lit, puis lui tendit un verre de vin miellé.

– Tiens, bois un peu, ça te fera du bien... Tu trembles comme une feuille.

Perrine but docilement et essuya ses larmes du dos de sa main.

– Il est si grand, si fort ! Il va me faire du mal. J'ai peur de lui.

– Lui as-tu fait part de tes craintes ? demanda Aigline tout en connaissant déjà la réponse.

Perrine piqua du nez sans répondre.

– Lui parles-tu seulement ?

La jeune femme ne répondit pas non plus et se contenta de secouer la tête.

– Tu devrais le lui dire. Moi aussi, j'avais très peur de Wulfric, parce qu'il est grand et fort,

mais au fond, ces géants du Nord sont comme les autres hommes, ni plus ni moins.

– Mais si un jour je fais quelque chose qui le mette en colère, il pourrait me tuer d’une seule main !

– S’est-il déjà montré violent avec toi ? demanda Aigline qui n’avait jamais vu Sven molester les servantes au donjon.

– Non, mais il m’a saisie par le bras, une fois, et j’ai eu des bleus, alors si j’ai mal chaque fois qu’il me touche…

Des bruits de pas sur les graviers la firent se taire, puis elle tendit l’oreille.

– Perrine, tu es là ? appela la voix grave de Sven au-dehors.

La jeune femme ne répondit pas, et suppliant du regard Aigline de se taire, mais cette dernière voulait saisir cette aubaine pour apaiser les craintes démesurées de son amie.

– Entrez, Sven, dit-elle en ouvrant la porte.

– Dame Aigline, fit Sven, surpris, pardonnez-moi, je ne savais pas que vous rendiez visite à Perrine… Je reviendrai plus tard.

– Au contraire, restez… Je pense que Perrine a des choses à vous dire.

Le capitaine dut courber sa haute taille pour passer la porte et son regard se posa immédiatement sur sa promise recroquevillée au bout de son lit, la tête baissée. La grande tristesse qui envahit alors ses yeux verts n’échappa pas à Aigline.

– Asseyez-vous, Sven, dit-elle en lui montrant le lit, vous êtes trop grand, je vais me tordre le cou si vous restez debout.

Sven s’assit au bout du lit pour ne pas effrayer Perrine qui ne bougeait pas.

– Vous avez émis le souhait d’épouser Perrine et Wulfric vous a accordé sa main, c’est entendu, mais je crois qu’elle a besoin de quelques garanties pour consentir pleinement.

– Parlez, dame, je ferais n’importe quoi pour qu’elle ne soit plus prostrée comme ça en ma présence.

– Eh bien, je crois que Perrine a peur de vous, ou plutôt de ce que vous pourriez lui faire, si elle vous mettait en colère pour une raison ou pour une autre.

– Tu as peur que je te frappe, c’est ça ? demanda Sven en s’accroupissant devant la jeune femme. Jamais je ne te ferai de mal, poursuivit-il de sa voix grave. J’ai trop vu ma propre mère cacher ses lèvres fendues ou son visage tuméfié pour faire une chose pareille. Mes mains me servent à combattre et j’ai tué avec, mais jamais je n’ai frappé une femme et je méprise ceux qui le font.

– Et si je fais une grosse bêtise ? insista Perrine, qui parlait pour la première fois.

– Je crierai peut-être, mais je ne te frapperai pas, lui assura-t-il en lui effleurant la main.

– Et si moi je te frappe ou si je suis très en colère ?

Sven se mit à rire et referma le poing de Perrine.

– Vas-y, fais-le.

– Tu veux que je te frappe ? fit-elle, incrédule.

– Au risque de te vexer, ma douce, ce n’est pas avec tes petits poings que tu risques de me blesser !

Perrine lui donna alors un coup sur l’épaule et recula, dans l’attente du châtement qui ne tarderait pas à arriver, pensait-elle certainement. Mais rien ne vint.

– Tu vois ! dit-il en se rasant près d’elle cette fois-ci. Je vais te raconter une histoire de chez nous… Týr, le dieu de la guerre, est le plus honorable et le plus intègre de nos dieux.

– Il est puissant et fort ?

– Oui, bien sûr, c'est l'image même du guerrier.

– Alors tu lui ressembles, chuchota-t-elle en rougissant.

– Merci, dit-il en souriant. Un jour, un dieu étranger au Walhalla lui offrit sa fille comme épouse. Elle était très différente des déesses de chez nous, plus petite, plus fragile mais ô combien précieuse. Son esprit ouvert et sa clairvoyance lui valurent l'amitié et le respect de tous. On lui reconnaissait même des pouvoirs de guérison.

– Elle était un peu comme moi, alors...

– Oui, plus que tu ne le crois, même. Odin, le dieu suprême, bénit leur union, mais il y posa une condition. Týr ne devait jamais, en aucune façon, lever la main sur elle au risque de voir les Nornes se détourner de lui et lui retirer leur protection.

– Les Nornes ?

– Ce sont des sorcières très sages qui gardent l'Arbre-Monde et qui décident du destin des hommes aussi bien que de celui des dieux.

Sven mit un genou à terre et prit la main de Perrine dans la sienne.

– Aujourd'hui, et devant notre châtelaine, je fais le serment de ne jamais lever la main sur toi, quelle qu'en soit la raison. Puisse ton dieu et les miens me foudroyer si je manque à ma parole !

Rassurée, Perrine posa son autre main sur celle de Sven et dit :

– Je veux bien t'épouser, alors, si tu veux toujours de moi.

– Vouloir de toi ? dit Sven en riant. J'ai su que c'était toi dès que je t'ai vue !

Il déposa un baiser sur la main de la jeune femme qui rougit de plaisir. Puis, se redressant, il s'inclina respectueusement devant Aigline.

– Merci pour votre intervention, dame...

– Je suis bien aise que vous ayez parlé. Sven... « Dame » n'est pas nécessaire pour Perrine et vous. Aigline suffit amplement.

Puis elle se tourna vers la jeune guérisseuse et ajouta :

– Après tout, tu vas devenir l'épouse d'un capitaine, Perrine, celle d'un chevalier.

– Chevalier ? répéta Perrine abasourdie.

– Oui, Charles nous a adoubés à Saint-Clair-sur-Epte, Bjorn, quelques autres et moi, expliqua Sven simplement, sans fanfaronner.

– Ton mariage fera de toi dame Perrine ! ajouta Aigline en lui faisant un clin d'œil.

– Miséricorde ! s'exclama la jeune femme.

– Acceptes-tu de venir te promener avec moi, Perrine ? La journée est belle. Si ton travail est fini, je serais content de t'emmener au bord de la rivière.

Perrine interrogea Aigline du regard et celle-ci l'encouragea d'un signe de tête et d'un sourire. Enfin, elle mit sa main dans celle de Sven et le suivit dehors.

Aigline jubilait, heureuse de ce charmant dénouement. Elle revint au château en chantonnant, tout à sa joie d'annoncer la bonne nouvelle à Wulfric. Elle marchait d'un bon pas quand un homme encapuchonné se dressa devant elle, la faisant sursauter.

– N'ayez pas peur, dame ! lui dit l'homme. Je viens de la part de Bertrand de Caen.

– Il est vivant ? Où est-il ?

– Je ne puis vous le dire, il y va de sa sécurité. Certains nobles l'ont rejoint dans sa cachette et il possède aujourd'hui une troupe suffisante pour une attaque. Il a besoin de vous pour que vous lui

fournissiez de précieux renseignements.

– Non ! s'écria Aigline. Bertrand doit fuir ! Il a la chance d'être encore en vie, alors qu'il part rejoindre Charles à Paris.

– Non, dame, dit l'homme, soudain plus agressif, nous reprendrons nos terres et repousserons à la mer ces envahisseurs !

– Ne comptez pas sur moi ! Mes gens passent avant tout. Je ne risquerai pas leur vie pour une guerre de pouvoir. Charles a donné des ordres ; se révolter constitue une haute trahison !

– C'est le roi qui nous a trahis ! Bertrand sera déçu de votre réponse.

– Dites-lui que je ne peux faire autrement. Trop de vies seraient en danger sinon. Je ne parlerai pas de votre visite ni de vos projets, mais de grâce, renoncez à cette folie ! Mon frère a déjà perdu la vie à cause de son entêtement !

– Au revoir, dame.

L'homme disparut dans les fourrés, laissant Aigline troublée et soucieuse. L'idée de cacher cette entrevue à Wulfric lui déplaisait profondément, mais si elle parlait, le sang coulerait de nouveau et il y avait eu déjà tant de morts ! Elle ne pouvait qu'espérer et prier pour que Bertrand et ses hommes renoncent à leur projet.

Le jour du solstice d'été, tout était prêt pour la fête. Les villageois et les soldats s'affrontaient à la corde sous les applaudissements des uns et des autres. Il y avait de grandes tables pour le banquet du soir, sur lesquelles des tonneaux de bière étaient couchés, et chacun s'y servait et trinquait à la santé des vainqueurs.

Aigline, suivie de Marielle et de Bjorn, se dirigèrent vers le tournoi de tir à l'arc où Wulfric les rejoignit.

– J'ai appris à mes dépens que vous étiez un bon archer, dit Bjorn, taquinant Aigline et lui donnant un arc. Vous avez bien failli m'avoir à deux reprises et mon cheval a eu moins de chance que moi !

– Pour une fois, je suis bien contente que tu aies manqué ta cible, fit Marielle en serrant la main de Bjorn contre elle.

– Nous autres, Vikings, n'aimons pas beaucoup le tir à l'arc. Même si nous l'utilisons pour attaquer des places fortes, nous n'aimons pas les armes qui tiennent l'ennemi à distance. Nous préférons le corps à corps dans toutes sortes de combats, dit Wulfric d'un air de mâle prompt aux défis,, mais c'était une provocation d'un tout autre ordre qui tintait dans sa voix.

– Montre-leur ce que tu sais faire, Aigline ! l'encouragea Marielle.

– Le tir à l'arc nécessite une grande concentration et une grande adresse. Un bon archer ne doit pas se laisser distraire par ce qui l'entoure, déclara alors Aigline doctement.

Elle banda son arc et fixa la cible, prête à tirer. Elle visa et la flèche en atteignit le centre.

– Bravo ! s'écria Bjorn, épaté.

– Remontez-moi le mouvement, Aigline, demanda Wulfric en se rapprochant.

Elle reprit une flèche et visa de nouveau, mais au moment où elle allait tirer, Wulfric, qui se tenait derrière elle, lui effleura la nuque d'un baiser et sa flèche se perdit dans la forêt.

– Wulfric ! s'exclama-t-elle, indignée.

– Je croyais qu’un bon archer ne devait pas se laisser distraire !

– Essayez au lieu de bavasser ! Je me suis entraînée des années pour arriver à ce résultat !

Il releva le défi et banda l’arc en direction de la cible. Aigline passa derrière lui et corrigea sa position, plaquant volontairement ses seins contre son dos, ce qui fit sourire Wulfric.

– Aigline, ne le déconcentrez pas ! dit Bjorn, faussement sévère.

– À vous, mon mari... Montrez-nous votre adresse, dit Aigline en désignant la cible du doigt.

Wulfric se concentra et décocha sa flèche qui se ficha au bord de la cible.

– Ah, ha ! fit-il, content de lui.

– Ne soyez pas si fier ! Vous n’avez pas eu le centre, dit Aigline pour lui rabattre son caquet.

– Peut-être, mais j’ai eu la cible !

– La chance du débutant !

– Mais j’ai gagné une récompense, non ?

– Bien sûr ! dit Bjorn. Et que veux-tu ?

Wulfric regarda Aigline en la dévorant des yeux et un sourire malicieux se dessina sur ses lèvres.

– Ça, tu l’as déjà, l’ami ! Veux-tu autre chose ? insista Bjorn.

– Non, je ne veux que ce que j’ai déjà.

Wulfric prit alors Aigline dans ses bras et l’embrassa. Elle accepta ce baiser et y répondit, malgré la présence de ses gens venus observer leurs maîtres tirer à l’arc.

– Les femmes franques savent-elles toutes tirer à l’arc ? demanda Bjorn, curieux.

– Non, répondit Marielle, pour ma part, je ne connais rien à l’arc ni à l’angon.

– L’angon ?

– C’est une courte lance.

– J’ai vu Aigline à l’œuvre sur un de nos hommes, dit Wulfric fièrement. Elle n’a pas manqué sa cible.

Aigline, rougissante, n’avait pas très envie de se remémorer cette affreuse journée, aussi demanda-t-elle :

– Les femmes vikings s’adonnent-elles au maniement des armes ?

– Non, dame, seuls les hommes ont ce privilège, répondit Wulfric en s’inclinant. Chez nous, les femmes sont les gardiennes du foyer et elles perpétuent les traditions, comme ici d’ailleurs.

La journée passa très vite et tous profitaient du soleil de ce bel après-midi. Les enfants se baignaient dans la rivière, sous la surveillance des femmes qui bavardaient assises dans l’herbe. Ce joyeux tapage dura jusqu’au soir où Jehan, le chef de village, invita Wulfric et Aigline à présider le banquet. Des quartiers de bœuf et des cochons de lait avaient rôti toute la journée, et une délicieuse odeur de viande grillée emplissait l’air. La musique s’élevait, joyeuse, et déjà les danseurs battaient la mesure au son du tambourin, des flûtes et des vielles.

– Aigline, viens danser ! cria Marielle qui rayonnait au bras de Bjorn.

Elle était vêtue d’une robe d’un bleu azur et de belles broderies rouge et orange en décoraient le décolleté et les manches. Les femmes du village, comme celles du château, avaient revêtu leurs plus belles robes et portaient des couronnes de fleurs et d’épis de blé savamment tressés. Aigline et Marielle aimaient la danse, et après les événements tragiques des semaines passées, un peu de légèreté était bienvenue.

De grands feux avaient été allumés et les danseurs tournaient autour en tapant des mains et en

tournoyant dans une suite de pas complexes que les jeunes femmes maîtrisaient à la perfection. Elles frappaient le sol de leurs pieds nus et soulevaient leurs jupes pour montrer leurs chevilles, comme toutes les autres femmes du village. Les hommes, assis autour des tables, regardaient ce charmant spectacle en buvant et en bavardant.

Wulfric, un gobelet de bière à la main, suivait Aigline du regard et n'écoutait rien de ce que lui disait Sven. Celui-ci s'interrompit alors en voyant que son jarl était bien trop concentré sur les jolies chevilles de son épouse pour entendre quoi que ce soit.

– Elle a l'air contente, reprit-il cependant en regardant Aigline qui tournait et riait avec ses compagnes.

– Oui, la fête est plutôt réussie. Quant à moi, je serais encore plus content si elle arrêta de montrer ses chevilles à tous les mâles présents !

– Chevilles qu'elle a fort jolies, d'ailleurs ! commenta Sven pour faire sortir Wulfric de ses gonds.

– Va donc t'occuper de celles de Perrine !

– Mais j'y compte bien et pas que de ses chevilles ! Aurais-tu oublié que ce soir, c'est ma nuit de noces ?

– Aigline m'a dit que vous aviez trouvé un terrain d'entente. Je suis content pour toi... Perrine est une femme bien et une bonne guérisseuse ; elle mérite un homme comme toi, dit Wulfric, sincère.

Les deux jeunes femmes arrivèrent à la grande table pour reprendre leur souffle et boire un peu d'eau.

– Tenez... Le père Anthelme arrive pour bénir votre mariage, Sven, fit Aigline avec un grand sourire.

– Mais où est Perrine ? demanda Marielle.

Un murmure parcourut l'assemblée à cet instant et Simon s'avança, tenant à son bras la future mariée. Elle portait une robe jaune clair rehaussée de deux ceintures d'un rouge éclatant qui soulignaient ses formes voluptueuses. Sa tête était ornée d'une couronne de fleurs jaunes et rouges et de feuillages d'un vert intense et ses cheveux pâles tombaient librement sur ses épaules.

Sven en resta sans voix. Il fallut que Wulfric lui donne un coup de coude discret pour qu'il sorte de sa torpeur. Il se dirigea vers le père Anthelme, et Simon déposa la main de Perrine dans la sienne. Ils échangèrent les paroles sacrées sans se quitter des yeux et s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction du prêtre qui les liait pour l'éternité. Puis le père Anthelme leur joignit la main droite et les proclama mari et femme. Sous les applaudissements de la foule, Sven embrassa fougueusement Perrine, qui lui offrit sa bouche sans réticence et même avec un évident plaisir.

– Longue vie à Sven et Perrine ! lança Wulfric, dont les paroles furent aussitôt reprises par toute l'assistance.

– Il y a un autre mariage à célébrer, ce soir ! dit alors le père Anthelme avec une mine de conspirateur. Bjorn et Marielle, avancez-vous...

Tous se regardèrent ébahis, car le mariage des jeunes gens était prévu pour la Saint-Michel. Marielle regarda Bjorn sans comprendre. Celui-ci vint lui prendre la main et l'accompagna jusque devant le prêtre.

– Acceptes-tu de m'épouser et de faire de moi l'homme le plus heureux de la Terre ? lui demanda Bjorn en plongeant son regard dans le sien.

– Oui ! Oui ! Mille fois oui, Bjorn ! s'écria Marielle en lui sautant au cou.

Ils échangèrent un long baiser sous les plaisanteries de leurs camarades.

– Vous auriez pu attendre la fin de la cérémonie ! cria quelqu'un.

– Allons, mes enfants, protesta le père Anthelme, faussement sévère, on n'a pas toute la nuit !

Les danseurs s'impatientent... Quant à moi, j'ai faim !

Bjorn et Marielle échangèrent alors à leur tour les serments du mariage et furent bénis, eux aussi. Puis les femmes entourèrent les jeunes épousées et leur nattèrent les cheveux. Tous levèrent ensuite leurs verres et burent à la santé des heureux couples.

Pendant le repas, Wulfric proposa un arrangement à ses capitaines. Il ne voulait pas les voir s'installer au village et préférait les garder au château. Bjorn et Marielle se virent proposer un grand appartement dans la tour des dames ; Sven et Perrine préférèrent, quant à eux, une des chaumières qui se trouvaient dans l'enceinte du château.

– Marielle, je suis si heureuse pour toi ! dit Aigline en embrassant sa cousine.

– J'en suis encore toute chamboulée, commenta Marielle en riant. Je ne m'y attendais pas du tout !

– Il était hors de question que j'attende le mois d'août pour faire de toi ma femme, dit Bjorn, visiblement très content de lui. Ta vertu a été en grand péril, ces derniers jours ! Je ne suis pas un saint ! Aussi ai-je comploté avec le père Anthelme !

Il l'embrassa à pleine bouche et tous éclatèrent de rire. Les festivités durèrent jusqu'à l'aube, même si les jeunes mariés disparurent juste après le banquet...

Chapitre 7

Le mois de juillet était beau et clair ; la récolte s'annonçait abondante. Aigline et Simon supervisaient la préparation des greniers et des granges pour les futures moissons. Les vergers étaient pleins de fruits : cerises, pêches, fraises devaient être récoltées et séchées ou mises à confire dans du sucre ou du miel. Les femmes du village organisaient la cueillette et les enfants y participaient, portant des paniers de toutes tailles. L'hiver pouvait être long et il fallait remplir le plus possible les réserves de nourriture. La cuisine du château servait de cuisine commune ; on y préparait toutes sortes de biscuits secs, de gâteaux enduits de graisse de bœuf, ou de sirop à l'alcool qui se conservaient dans des bouteilles ou des tonnelets.

Aigline alla également faire le point avec Perrine sur les réserves d'herbes médicinales que la jeune guérisseuse conservait dans un séchoir, près de la maladrerie. C'était dans cette pièce sombre et odorante qu'elle préparait ses potions et ses onguents.

– Il me faudra aller cueillir plusieurs bottes de marjolaine, de millepertuis, de sauge et encore beaucoup d'autres... Je referai les pots de graisse de porc et de bœuf pour les onguents, mais je n'ai presque plus de miel pour mes pommades cicatrisantes, ni d'achillée, ni de plantain.

– As-tu besoin que je t'envoie des femmes pour t'aider ? demanda Aigline.

– Oui, deux ou trois pourraient venir demain à l'aube, car il faut ramasser les plantes couvertes de rosée. Rosa faisait confiance à Catherine et Mélanie, les filles du vannier, et Marion, la sœur de Jehan, viendra aussi. Elle aidait toujours à la cueillette, du temps de Rosa...

– Elles sont toutes mariées aujourd'hui, fit remarquer Aigline en souriant. On devrait peut-être prévenir leurs maris qu'ils devront se passer de leurs épouses toute une journée ?

– À quatre, on aura fini en milieu d'après-midi. Elles seront de retour chez elles bien avant le souper ! dit Perrine en riant. De toute façon, je ne veux pas rentrer trop tard, moi non plus, car les deux petits du potier ne sont pas très en forme ces derniers jours. Les deux grossesses sont arrivées à la suite et Annette est épuisée. Elle n'a plus de lait et ne sait pas quoi faire.

– Une de nos femmes qui allaite ne pourrait-elle pas l'aider ?

– Leur maison est reculée par rapport au reste du village, ça n'est pas très pratique, mais Rosa m'a montré quelque chose à ce propos. Elle utilisait une corne de vache percée et mélangeait du lait de chèvre avec du miel ou du sucre de betterave. Elle préférait le lait de chèvre au lait de vache pour les petits, elle disait qu'ils le digèrent plus facilement.

– Et le plus grand, ne pourrait-on pas le sevrer ? Il a déjà un an il me semble, dit Aigline, soucieuse de la santé des enfants.

– Oui, vous avez raison, mais à cet âge, il lui faut une alimentation riche... Je pensais lui préparer des bouillies de mie de pain, de lait et y ajouter du miel et de l'huile. Mais le pain de ménage est trop noir. Puis-je prendre une miche de pain blanc aux cuisines du château ? demanda Perrine.

– Bien sûr ! Dis-moi combien il t'en faut et je les ferai préparer à ton attention.

– Je passerai demain matin m'arranger avec la cuisinière, merci beaucoup.

– Tout va bien pour toi ?

– Oui, répondit Perrine en rougissant. Sven est patient et gentil. Nous apprenons à nous connaître.

– Tant mieux, je suis bien contente ! Venez-vous dîner au donjon, Sven et toi, ce soir ?

– Non, Aigline, Sven veut m'emmener au bord de la rivière pour pique-niquer. Il aime bien se baigner avant de rentrer à la maison.

– À bientôt alors, je rentre...

Aigline repartit en direction du château en songeant à la liste encore bien longue des choses qu'il faudrait faire avant les moissons.

– Dame Aigline ! Dame Aigline ! Attendez-moi !

Aigline se retourna et vit Yves, le deuxième enfant de Jehan et Lise, arriver en courant dans sa direction. Il avait l'air bien sérieux du haut de ses 8 ans et tenait une lettre à la main qu'il lui tendit.

– Tenez, dame, c'est pour vous !

Aigline reconnut le cachet de Bertrand de Caen. Elle jeta un coup d'œil furtif autour d'elle pour s'assurer que nul ne la regardait avant de décacheter la missive. Bertrand lui faisait part de son désir de la rencontrer au plus vite et lui proposait de le rejoindre dans les bois, de l'autre côté de la Touques, au lieu-dit Les Trois Rochers. Elle ne savait que faire... Toute personne prise à aider ou à entrer en contact avec les rebelles était sévèrement punie. Mais plus que tout, elle voulait éviter un bain de sang. Il lui fallait alors risquer le tout pour le tout.

– Qui t'a donné cette lettre, Yves ?

– Un homme avec une cape et une grande capuche. Il attend dans la forêt et veut savoir où et quand il pourra vous retrouver pour vous emmener avec lui.

– Dis-lui demain après déjeuner, derrière la maladrerie. Rends-lui la lettre, s'il te plaît... N'oublie pas, Yves, c'est important.

Il lui fallait absolument convaincre Bertrand de renoncer à sa folie !

Elle rentra au château, tendue et soucieuse. Si Wulfric sentit ce regain de tension, il n'en dit rien et sans doute mit-il cela sur le compte de la surcharge de travail qu'ils avaient, Simon et elle, en ce moment. L'approche des moissons la rendait d'ailleurs toujours un peu nerveuse.

– Tu sembles fatiguée ce soir, lui dit-il, s'approchant d'elle.

– Oui, je le suis... Une bonne nuit de sommeil sera la bienvenue ! lui répondit-elle en s'écartant de lui.

Elle se coucha, le cœur lourd de son secret.

À l'heure dite le lendemain, Aigline prétextait une visite chez Perrine pour s'éclipser à cheval en direction de la maladrerie. L'homme de Bertrand l'attendait à l'orée du bois et elle le suivit dans la

forêt en direction du campement des rebelles. Ils traversèrent la rivière en empruntant un petit pont où sa robe se coinça dans une grosse écharde. Elle entendit l'étoffe se déchirer. Après une bonne heure de cheval, ils arrivèrent enfin au campement. Bertrand, qui sortait de sa tente, se précipita vers elle et l'aida à démonter. Elle se sentit gênée de sentir ses mains sur sa taille.

– Bertrand ! Par tous les saints, vous êtes vivant ! Je suis venue vous dire de renoncer à cette folie, trop de vies sont en danger.

– Non, ma chère, répondit Bertrand en la prenant par le bras. C'est au contraire le moment propice. Nous savons que Rollon a quitté Lisieux avec ses troupes pour aller à Rouen. La garnison a donc retrouvé sa taille habituelle.

– Que faites-vous du roi ? Vous serez pourchassé, pris et pendu ou peut-être pire encore ! Pour l'amour du Christ, Bertrand, renoncez !

– Ce sale traître n'avait pas le droit de disposer ainsi de nos terres ! hurla-t-il en lui serrant le bras plus fort.

– Vous n'avez pas le choix, Bertrand... Il vous faut partir, je vous en prie !

– Et laisser ces chiens prendre ce qui me revient de droit ? dit-il, mauvais, la plaquant contre lui. Vous, entre autres ?

– Ce qui est fait, est fait ! Je n'ai pas eu le choix !

– Et si je vous l'offrais, ce choix, Aigline ? insista Bertrand.

– J'ai prêté serment et je ne me dédirai pas ! Trop de vies en dépendent, répondit-elle fermement en se dégageant.

– Une simple nuit de noces vous aurait-elle fait changer de camp ? demanda-t-il en s'avançant de nouveau vers elle.

Sven avait quitté l'entraînement bien plus tôt que prévu avec la complicité de Bjorn. Il avait hâte de rejoindre Perrine et d'aller se baigner avec elle. Il gardait encore le souvenir ébloui de leur bain de la veille et chaque parcelle de son corps réclamait les courbes délicieuses de la jeune femme. La simple idée de la revoir nue dans l'eau claire lui faisait bouillir le sang. C'est donc au galop qu'il dévala la colline en direction du village. En arrivant près de la maladrerie, il vit Jehan et sa famille qui cueillaient des baies à l'orée des bois.

– Bonjour à vous, Jehan... Avez-vous vu Perrine ?

– Elle est au chevet de la vieille Anna, et elle ne reviendra pas avant une heure ou deux, dit Lise en lui souriant.

– Me voici donc sans femme ! commenta Sven, dépité.

– Il y avait dame Aigline tout à l'heure, dit l'un des petits.

– Oui, messire, et elle est partie avec l'homme au capuchon. J'espère qu'elle ne sera pas fâchée, j'ai oublié de redonner la lettre, hier, ajouta Yves, tout penaud.

– De quoi parles-tu, Yves ? demanda Jehan. Parle, mon fils... Qui était cet homme ?

– Je ne l'ai jamais vu, il n'est pas du village, mais il avait l'air de se cacher. Il ne voulait pas que les grands le voient. Il m'a donné une lettre pour dame Aigline. Je ne voulais pas faire une bêtise, Père, dit le garçon, inquiet.

– As-tu cette lettre, petit ? demanda Sven en s'accroupissant pour ne pas effrayer l'enfant.

Yves sortit de la poche de ses braies la missive chiffonnée décachetée et la tendit à Sven.

– Par Thor ! cria ce dernier. Dis-moi depuis combien de temps elle est partie.

– Pas longtemps, messire, juste avant que Père et Mère arrivent avec les petits.

– Nous sommes là depuis moins d’une heure, précisa Lise en posant les mains sur son ventre.

– Que pouvons-nous faire ? demanda Jehan.

– Prier... Je crains qu’Aigline ne se soit mise dans un beau pétrin, dit Sven en éperonnant sa monture en direction du château.

Il passa le poste de garde, sauta de cheval et courut en direction du pré où s’entraînaient les hommes.

– Wulfric ! Vite, c’est grave ! dit-il en tendant la lettre.

Le visage de Wulfric devenait aussi sombre que le ciel d’orage au fur et à mesure qu’il prenait connaissance du message.

– Où est-elle ?

– Un gamin du village l’a vue suivre un homme de Bertrand, ils sont partis il y a une heure.

– Aux armes ! À cheval ! hurla Wulfric, vert de rage.

Puis, se tournant vers Sven, il ajouta d’une voix haineuse :

– Je veux cet homme vivant. Bjorn ! Tu t’occuperas de la sécurité d’Aigline.

– À tes ordres !

Une dizaine de minutes plus tard, une troupe armée passait les portes en direction de la rivière. Deux pisteurs étaient partis relever les traces laissées par Aigline et son compagnon et trouver le campement, afin de leur faire un premier relevé de la situation.

– Déployez-vous dans la forêt. Nous les encerclerons. Sven, dix hommes avec toi ! Vous prendrez les fuyards à revers et pas de quartier !

Wulfric savait qu’il lui fallait étouffer cette révolte dans l’œuf avant qu’elle ne se répande dans tout le pays. Il ne pouvait pas laisser ces hommes voir le coucher du soleil. Il ne voyait pas Aigline, mais il savait que Bjorn la trouverait et la mettrait en lieu sûr. Quant à ce qui se passerait après, il ne préférait pas y penser ; son cœur saignait trop de cette trahison. Et dire qu’il lui avait fait confiance... Mais pour l’heure, il laissa sa colère s’exprimer dans la rage du combat.

– En avant, Normands ! hurla-t-il, avant de trancher la tête d’un rebelle d’un seul coup d’épée.

Ils déferlèrent alors sur le campement comme une vague destructrice, massacrant tous les hommes sur leur passage. Certains avaient été tués sans même avoir eu le temps de comprendre qu’ils étaient attaqués. Affolés, les derniers survivants tentaient de s’enfuir, mais Sven les prit à revers et trancha dans le groupe avec sa hache comme dans du beurre.

Bjorn sortit Aigline de la tente qui trônait au milieu du campement et la hissa sur sa selle, lui intimant de se taire et de détourner son regard du combat. Aigline obéit, gênée par la froideur de sa voix et la lueur de colère qui brillait dans ses yeux fauves.

Les cris cessèrent bientôt et Aigline comprit que l’affrontement était terminé. Tant de vies décimées en quelques minutes à peine ! Elle regarda, malgré l’interdiction de Bjorn, et vit les hommes de Wulfric entourer une dizaine de rebelles qui rendaient les armes. Wulfric se dressa devant eux et Aigline revit en cet instant le guerrier impitoyable qui avait envahi son château et bouleversé sa vie. Comme s’il sentait son regard sur lui, il se retourna et elle fut pétrifiée par la rage qu’elle vit dans ses yeux bleus. Aucune compassion, aucune émotion ne les faisait briller et elle sentit le froid l’envahir.

– Bertrand s’est échappé avec quelques-uns de ses hommes, annonça Sven. Ils nous ont perdus dans la forêt ; ils connaissent les lieux mieux que nous.

– Il ne perd rien pour attendre ! Je l’aurai un jour, dit Wulfric, un calme mortel dans la voix.

– Tous les hommes ont vu Aigline, il va falloir réunir le Thing, dit Sven tout bas.

– Je sais, répondit Wulfric qui voyait ses hommes échanger des regards éloquents.

Cette colère froide n’annonçait rien de bon et Sven préféra rassembler les prisonniers et les hommes et attendre que Wulfric sonne le départ. Il jeta malgré lui un coup d’œil à Bjorn qui tenait la bride du cheval sur lequel se tenait Aigline. Leurs regards se croisèrent. Ils savaient l’un comme l’autre que la jeune femme aurait des comptes à rendre à son seigneur.

Comment Aigline avait-elle pu faire ça ? Conspirer avec ses ennemis... Wulfric se sentait trahi. Il n’avait pas le choix, il devait la punir et publiquement. Faire preuve de clémence à son égard serait pris comme une faiblesse de sa part, et il ne pouvait mettre le comté en péril, même pour elle.

Bjorn se hissa en selle et entourra Aigline de son bras pour la maintenir contre lui.

– Que va-t-il se passer, Bjorn ? demanda-t-elle, la peur au ventre.

– Wulfric fera exécuter les prisonniers. Ils sont coupables de haute trahison.

Aigline soupira et baissa la tête ; elle avait pris des risques immenses et n’avait pas réussi à sauver la moindre vie.

– Quant à vous, Aigline, un conseil sera tenu pour délibérer, afin de connaître votre degré d’implication dans cette affaire. Vous y serez interrogée, jugée et condamnée. Ce sera aux jurés de décider de la sentence.

Elle ne dit rien et garda la tête baissée. Bjorn était écoeuré de cette situation ; il lui était impossible de croire Aigline coupable de trahison.

À cet instant, Wulfric remonta la colonne et Aigline essaya de capter son regard, mais il l’ignora ostensiblement et ce rejet lui brisa le cœur. Elle avait trahi sa confiance. Elle aurait dû lui parler du messenger ; elle aurait dû avoir foi en lui. Elle ne dit pas un mot de tout le trajet, effrayée par le sort qui l’attendait. Elle regardait les prisonniers marcher les poings liés, se rendant au lieu de leur exécution le regard égaré.

Ils gravirent la colline et allèrent dans le pré au pied de la forteresse où Rollon avait tenu conseil quelques semaines auparavant. Les détenus furent alignés, agenouillés les uns à côté des autres, attendant la mort dans un silence oppressant. Bjorn démonta et aida Aigline à en faire autant, puis il saisit une corde et lui noua les mains devant elle, l’instituant prisonnière au même titre que les autres par ce geste. Elle ne se défendit pas et Bjorn vit une larme couler le long de sa joue. Il soupira. Il savait qu’elle en verserait de nombreuses autres, avant peu.

– Je suis désolé, Aigline, mais j’ai des ordres, dit-il en la plaçant près des prisonniers.

Sven et ses hommes étaient partis au village rassembler tous les habitants. Wulfric avait exigé leur présence pour le jugement. La foule s’amassait à présent et un brouhaha énorme s’éleva quand les villageois virent leur dame poings liés, près des prisonniers. Puis le silence se fit brusquement, quand Wulfric arriva avec plusieurs de ses hommes choisis pour le Thing.

Marielle et Perrine poussèrent des hauts cris en voyant Aigline ligotée, la robe déchirée et la mine défaite. Elles tentèrent de s’approcher d’elle, mais Sven leur barra le passage d’un geste de la main. Tous attendaient que le comte prenne la parole.

– Le campement rebelle a été démantelé, commença Wulfric d’une voix forte. Ces hommes sont mes prisonniers et selon les lois en vigueur, ils seront exécutés pour haute trahison ! Aucune trahison,

aucune rébellion ne sera tolérée sur mes terres ! Qu'on procède à la sentence !

Un silence de mort tomba alors sur l'assistance. Les femmes détournaient le regard et cachaient le visage de leurs enfants dans leurs jupes pour leur épargner cet horrible spectacle. Wulfric força Aigline à redresser la tête et à regarder. Les soldats de garde vinrent se positionner, un derrière chaque prisonnier et, au signal, leur passèrent l'épée en travers du corps. Certains d'entre eux se débattirent pour essayer d'échapper à leurs bourreaux, mais pas un ne fut épargné. Leurs cris de désespoir et de peur résonnèrent dans les oreilles d'Aigline.

Puis un des gardes fit avancer un chariot attelé et ses compagnons y déposèrent les corps.

– Aucun de ces traîtres ne recevra de sépulture ! Brûlez-les, continua Wulfric, impitoyable.

Puis le conseil prit place. Wulfric rejoignit ses capitaines. Sur le côté se tenaient cinq hommes tirés au sort pour être jurés.

– Avancez, Aigline Allier-Morel... Que chacun puisse voir et entendre...

Aigline inspira profondément et, d'un pas ferme et la tête haute, vint prendre la place qui lui était désignée.

– Vous êtes accusée de haute trahison, fit Wulfric d'une voix furieuse. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

– J'ai accepté de rencontrer Bertrand de Caen pour tenter de le dissuader de persister dans sa folie de rébellion. Je voulais qu'il y renonce et qu'il rejoigne Charles à Paris. J'espérais juste éviter un bain de sang, dit-elle en fermant les yeux.

Elle restait digne malgré sa frayeur. Voir ces hommes se faire exécuter lui avait soulevé le cœur et elle avait le vertige. Son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle eut peur de s'évanouir. Le regard furieux de Wulfric lui glaçait le sang.

– Avez-vous, d'une façon ou d'une autre, apporté assistance et aide à cette rébellion ? demanda Sven à son tour.

– Non ! Je le jure ! Je ne l'ai rencontré que pour lui dire de partir et de renoncer.

– Alors elle est coupable de désobéissance et non de trahison ! commenta Bjorn en se tournant vers les jurés.

Ces derniers se concertèrent et approuvèrent d'un signe de tête.

– Une désobéissance d'autant plus grave que vous m'avez fait allégeance, le jour de notre mariage. Vous êtes châtelaine, ce qui rend votre faute encore plus grave ! reprit Wulfric, plantant son regard d'acier dans ses yeux. C'est aux jurés de soumettre la sentence.

Les cinq hommes débattirent avec véhémence. Ils ne semblaient pas d'accord. Puis, après plusieurs interminables minutes, l'un d'eux s'avança et prit la parole :

– Dame Aigline est condamnée pour non-respect d'un accord sacré. Ses cheveux lui seront donc coupés au-dessus des épaules.

– Non ! Pas ses cheveux ! cria Marielle.

Cette disgrâce était une grande humiliation chez les Francs, surtout pour une femme de haut lignage.

Un garde s'approchait déjà d'elle, une dague à la main pour lui couper les tresses.

– Je demande l'ordalie ! cria-t-elle alors.

Un murmure de stupéfaction parcourut l'assistance et Wulfric, tout comme ses hommes, se raidit.

– Savez-vous bien ce que vous dites, Aigline ? lui demanda-t-il, tâchant de la dissuader du regard.

– Oui, souffla-t-elle faiblement.

– Dame, l'équivalent pour cette sentence est de dix coups de fouet ! s'exclama Bjorn.

– Ce ne sont que des cheveux, Aigline, ils repousseront ! plaïda Sven.

– Non, Sven, cette chevelure, c'est tout ce qui me reste de ma mère... Mais vous ne pouvez pas comprendre, fit-elle d'une voix blanche.

– Je t'en prie, Aigline, ne fais pas ça, lui chuchota Wulfric. Ne m'oblige pas à faire ça !

– C'est son droit, dirent les jurés. Dame Aigline peut subir l'ordalie pour se disculper et garder sa chevelure. À vous de choisir qui exécutera la sentence, messire, l'un de vos capitaines ou vous-même.

Au-delà de toute colère, Wulfric prit sa dague et déchira la robe d'Aigline de la nuque à la taille, exposant la peau parfaite de ses épaules et de son dos au regard de tous. Puis, d'une pression forte sur son épaule, il l'agenouilla par terre, assise sur ses talons, la tête penchée en avant. Elle ne disait rien, ne bougeait plus, se concentrant mentalement sur une vieille rengaine que lui chantait Claire autrefois pour ne pas hurler de terreur. L'assistance était pétrifiée. Seuls les pleurs et les gémissements des femmes brisaient le terrible silence. Certaines d'entre elles s'agenouillèrent pour prier. Marielle et Perrine se tenaient blotties l'une contre l'autre, effarées devant l'horreur de la situation.

Un garde s'approcha alors de Wulfric et lui tendit un fouet. C'était une longue lanière tressée en cuir de bœuf. Wulfric connaissait les ravages qu'un tel objet pouvait faire sur le dos d'un homme, mais sur une peau aussi tendre que celle d'Aigline, ce serait sûrement un carnage.

La mort dans l'âme, il leva le bras et frappa. Aigline accusa le coup en gémissant et mit les mains sur la bouche pour s'empêcher de crier, tremblant de tout son corps sous la violence du choc. Wulfric enchaîna les cinq premiers coups en espérant qu'elle perde connaissance le plus vite possible. De longues griffures sanglantes zébraient son dos ; le sang coulait et tachait sa robe. À chaque coup, le cri des femmes fendait l'air. Aigline haletait et n'arrivait plus à retenir ses gémissements de douleur. Elle se sentait prise de vertige et songea qu'elle ne tarderait pas à s'évanouir. Wulfric, ivre de rage, frappa de nouveau et elle s'écroula, inconsciente, dans un grand cri. Sa peau avait une nouvelle fois éclaté et le sang s'épanchait davantage, sous le regard consterné des Francs comme des Vikings. Wulfric, dégoûté de ce carnage, jeta le fouet par terre et, au mépris de la loi, se tourna vers la foule.

– Que celui qui veut que je continue se fasse connaître !

Un silence mortel lui répondit.

Il sortit sa dague et s'approcha d'Aigline, puis, saisissant ses tresses, les coupa à mi-longueur.

– Ça, c'est pour faire bonne mesure, dit-il en les brandissant, poing levé.

Il prit ensuite un linge blanc et le tacha du sang d'Aigline, puis il le tendit, ainsi que les nattes, à l'un de ses soldats.

– Cloue-les à la porte du château, que chacun sache ce qu'il en coûte de me désobéir !

Puis, le regard vide, il redressa Aigline et l'enroula dans un pallium. Il la porta dans ses bras, le visage sombre, jusqu'au donjon. Tous, apeurés par la lueur noire de son regard, s'écartèrent sur son passage. Les villageois et les hommes d'armes s'éloignèrent en silence, encore ébranlés par cette scène.

Marielle se précipita vers Bjorn en sanglotant.

– Oh, Bjorn ! Il l'a fouettée ! Il a exécuté lui-même la sentence !

– Il nous a évité, à Sven et à moi, d’avoir à le faire, ma douce.

– C’est sa façon de souffrir lui aussi, car quel pire châtiment que de devoir blesser la femme que tu aimes ? dit Sven en prenant Perrine dans ses bras. Va chercher tes onguents, ma chérie, notre châtelaine va avoir besoin de tes soins.

– Oui, tout de suite, approuva Perrine en essuyant ses larmes. Viens, Marielle, on ne sera pas de trop à deux.

Quand elles arrivèrent dans la chambre seigneuriale, elles trouvèrent Wulfric assis contre le bois de lit, tenant Aigline contre lui. Il avait chassé Claire et les servantes d’un « Dehors ! » tonitruant qui avait fait trembler les pauvres femmes. Son visage grave et ses yeux brillants disaient toute sa tristesse. Il restait silencieux et caressait les cheveux défaits d’Aigline, prenant garde à ne pas toucher son dos, repoussant leur masse pour ne pas qu’elle touche ses plaies.

– On va s’occuper d’elle, messire Wulfric, dit Perrine dont les larmes coulaient toujours.

Mais Wulfric ne répondit pas, serrant sa femme contre lui, le regard dans le vague comme s’ils se trouvaient tous les deux loin de cette chambre et de tout ce gâchis.

Marielle prit une paire de ciseaux et dégagea Aigline de sa robe et de sa chemise. Une fois que cette dernière fut nue, elle l’installa face à Wulfric, tressa ses cheveux avec un lien de cuir et les remonta sur le sommet de sa tête avec un peigne pour permettre à Perrine de nettoyer les plaies avec les huiles et les onguents confectionnés l’après-midi même.

Aigline n’avait toujours pas repris connaissance, mais Perrine écoutait sa respiration constante et ne semblait pas s’en inquiéter. Son pouls était régulier, son visage paisible, la présence de Wulfric semblait l’apaiser. Il valait mieux qu’elle soit inconsciente pendant les soins, la douleur que lui aurait infligée le nettoyage des plaies aurait été horrible. Après avoir essuyé le sang avec un linge imbibé d’eau bouillie, Perrine tamponna chaque zébrure d’un onguent au plantain et à l’achillée pour en accélérer la cicatrisation. Puis elle concassa des graines de pavot et de l’écorce de saule pour en faire une tisane.

– Il faudra qu’elle boive cette potion à son réveil, ça l’aidera pour la douleur. En attendant, je vais lui donner une poudre pour la maintenir endormie.

Wulfric parut alors sortir de sa torpeur et déposa un baiser sur les cheveux d’Aigline. Il allongea la jeune femme sur le ventre et la couvrit d’un drap jusqu’à la taille seulement.

– Je vais finir ses pansements, messire Wulfric, dit Perrine en posant sa main sur son bras.

– Veillez-la... Je ne dormirai pas ici cette nuit, dit-il froidement en se dégageant.

La porte se referma sur lui et les deux femmes terminèrent leur travail en silence. Une fois la tâche achevée, Perrine sortit deux couvertures, pour elle et Marielle.

– Je crois qu’il l’aime bien plus qu’il ne veut se l’avouer, commenta Perrine.

– Oui, ma mie, tu as sûrement raison. Il avait l’air si triste, si bouleversé ! Sven a vu juste, il s’est puni en exécutant la sentence lui-même.

– Nous ne pouvons rien faire pour eux, hélas, seul le temps y pourra quelque chose, reprit Perrine en lui tendant l’une des couvertures.

– Le temps et un miracle, souffla Marielle. Nous dormirons à tour de rôle. Repose-toi, je prends la première garde...

Marielle s'arrêta près du lit et tira un fauteuil dans lequel elle s'assit, écoutant la calme respiration de la blessée. Elle était heureuse de la soigner. Aigline aurait bien besoin de ses amies pour affronter la douleur et les jours à venir. Elle s'agita tout à coup, gémissant de douleur, et Marielle lui glissa un peu de poudre sur la langue. Aigline grimaça sous l'effet de son amertume, mais s'assoupit presque aussitôt. Toute la nuit, elles se relayèrent à son chevet, lui administrant des calmants et lui épongeant le front de peur que la fièvre ne s'installe.

Au petit matin, Aigline reprit connaissance. La première chose qu'elle distingua dans le brouillard de son esprit fut le doux visage de sa cousine. Puis la douleur se fit intense, le chagrin également. Elle chercha Wulfric du regard mais constata qu'il n'était pas près d'elle, et elle eut froid subitement.

– Comment vas-tu ? lui demanda Marielle.

– J'ai soif.

Sa voix était éraillée et sa gorge la brûlait. Elle essaya de bouger, mais le moindre mouvement la faisait souffrir atrocement. Perrine et Marielle l'aidèrent à s'asseoir tout doucement. Elles lui mirent ensuite une chemise contre la poitrine pour ménager sa pudeur.

– Attends, j'ai une idée..., fit Marielle.

Elle prit les manches de la chemise de nuit et les noua autour de sa nuque, veillant à ce que les pans soient rabattus sur le devant et ne touchent pas son dos.

– Je vous ai préparé une tisane d'écorce de bouleau et de pavot, ça vous soulagera, dit Perrine en lui tendant un gobelet fumant.

Aigline but docilement la potion et se décontracta sous l'effet de sa chaleur.

– Je vais refaire vos pansements... Ceux-là, vous les garderez deux jours, d'accord ?

Aigline hocha la tête et confia son dos meurtri aux mains expertes de Perrine. Pour ne pas l'obliger à bouger, cette dernière fit le tour du lit et entreprit de défaire les pansements un à un avec des gestes doux et précis. Aigline grimaça à peine, mais se mordit franchement les lèvres quand Perrine tamponna les plaies avec l'onguent cicatrisant. Elle avait l'impression que toute sa peau avait été arrachée et que son dos était entièrement à vif.

– Je suis désolée, Aigline, j'essaie d'être la plus délicate possible.

– Je sais, je... Ça va aller...

Elle respira profondément plusieurs fois pour chasser la nausée et les vertiges qui l'assaillaient.

– Tu peux y aller, Perrine...

Marielle la regardait supporter la douleur en silence, et Aigline devinait que le spectacle qu'elle offrait lui serrait le cœur. Tant de deuils et de souffrance avaient déjà marqué la vie de sa cousine et, alors que le bonheur semblait enfin possible, cette sordide histoire avait tout brisé.

– Allonge-toi, tu as besoin de te reposer, dit Perrine, les pansements sont terminés.

– Non, ça va, j'ai juste besoin d'un peu de temps. À quoi ça ressemble ?

– Ça ne saigne plus, mais tu garderas des cicatrices. La peau a été arrachée à certains endroits et les zébrures sont comme de grandes brûlures. Il te faudra au moins deux semaines pour cicatriser complètement.

– Peu importe, souffla Aigline, soudain pâle comme un linge.

– Tu es si blanche ! Allonge-toi, je t’en prie, lui enjoignit Marielle, inquiète de sa soudaine faiblesse.

Aigline se passa la main dans les cheveux, heurtant le peigne que Marielle y avait mis la veille. Elle l’enleva car il lui tirait les cheveux. Elle avait déjà si mal à la tête ! Ses boucles brunes glissèrent sur ses épaules, et elle vit qu’elles s’arrêtaient en dessous de sa poitrine. Elle regarda ses amies sans comprendre.

– Mais...

– Au sixième coup, Wulfric a jeté le fouet et vous a coupé les cheveux à mi-hauteur, lui expliqua Perrine. Vous aviez déjà perdu connaissance, grâce au Ciel ! Il vous a ramenée au donjon en vous portant dans ses bras et vous a gardée contre lui le temps que je vous lave et vous soigne.

– Oh ! souffla Aigline, dont les yeux s’emplissaient de larmes.

Ainsi, il l’avait gardée dans ses bras ? Se pouvait-il qu’il éprouve autre chose que du mépris et de la haine pour elle ?

– Il doit me détester. Je l’ai trahi et je l’ai déçu...

– Tu as fait ce que tu pensais être juste, lui dit Marielle, compatissante.

– Ne me cherche pas d’excuses, je n’ai pas eu le courage de l’affronter et de dénoncer Bertrand. Et à cause de cela, il y a encore eu des morts.

– Ils seraient morts de toute façon... Croyez-vous que votre époux aurait laissé la vie sauve aux rebelles ? Il n’avait pas le choix. Il devait préserver la paix et assurer son autorité.

– Cédric les aurait fait écarteler, si les rôles avaient été inversés ! renchérit Marielle.

– Vous avez probablement raison toutes les deux, mais je me sens responsable de tout ce gâchis.

– Dormez à présent, dit Perrine en l’aidant à se recoucher.

Le soleil éclairait la pièce et la brise du matin pénétrait dans la chambre. Claire entra doucement et prit le relais. Perrine et Marielle s’en retournèrent alors, annonçant qu’elles allaient donner de ses nouvelles à leurs maris respectifs. Claire fredonnait une ancienne berceuse franque avec laquelle elle l’endormait quand elle était enfant et fit le ménage sans bruit pour ne pas troubler son repos.

Il fallut une semaine avant qu’Aigline ne puisse se mettre debout et enfiler une chemise de nuit par-dessus ses pansements. Les tisanes de Perrine faisaient merveille et elle souffrait beaucoup moins, même si elle ne pouvait pas encore s’adosser au bois de lit ou dormir sur le dos. Elle arrivait néanmoins à se positionner sur le côté sans trop de difficulté.

Marielle et Perrine lui avaient dit que Wulfric venait la voir la nuit, mais elle ne l’avait jamais vu arriver ni repartir. Elle aurait voulu lui dire tant de choses ! Elle aurait voulu le supplier de lui pardonner. Et s’il la chassait d’Allier-Morel ? Son cœur se brisait à l’idée qu’il l’éloigne de lui. Elle ne méritait certes plus son amour, ni sa confiance, mais ce que lui avaient confié ses amies la laissait espérer. Elle aurait donné n’importe quoi pour le voir et lui parler, mais chaque fois qu’elle demandait qu’on aille le quérir, les servantes échangeaient des coups d’œil entendus, et Claire fuyait son regard. Marielle finit par lui apprendre que Wulfric avait refusé de venir la voir et qu’il passait le plus clair de son temps à cheval, sans escorte, s’absentant des journées entières. Même Bjorn et Sven n’avaient pas réussi à lui faire entendre raison.

Au milieu de sa deuxième semaine de convalescence, elle put se déplacer seule et en ressentit un vif soulagement. Elle n'avait besoin d'aide que pour s'habiller ou faire sa toilette, car lever les bras lui était encore trop douloureux.

Un soir, alors que Claire la lavait, elle demanda à voir ses blessures. La nourrice lui montra, à l'aide de deux miroirs, les grandes zébrures qui s'étiraient sur son dos.

– Vous cicatrisez bien, dame ; Perrine dit que vos cicatrices ne seront pas trop vilaines.

– Peu importe, Claire, j'ai mérité chacune d'entre elles.

– Ne soyez pas aussi sévère avec vous-même ! dit Claire en lui brossant les cheveux. Avez-vous remarqué comme ils bouclent depuis qu'ils sont plus courts ? C'est très joli !

– Et ça te donne sûrement moins de nœuds à défaire, dit Aigline, espiègle.

– Allons, ma dame, vous savez bien que j'aime m'occuper de vous.

– Je plaisantais, ma bonne Claire, dit Aigline en souriant.

– C'est votre premier sourire depuis presque deux semaines. Vous allez mieux et vos joues reprennent leur belle couleur. Allez, dame, il est temps de vous coucher. Je vais vous donner des flocons d'avoine au lait et puis vous fermerez vos jolis yeux jusqu'à demain.

Aigline reprit la tisane bienfaisante de Perrine, sachant qu'elle la conduirait très vite dans un sommeil sans rêve. Claire referma la porte après avoir vérifié qu'elle ne manquait de rien et lui souhaita bonne nuit, tout bas.

Dans la nuit, Aigline fut réveillée par le loquet de la porte qui s'ouvrait. Elle ne bougea pas, attendant dans le noir de connaître l'identité de son visiteur. Elle vit bientôt la haute silhouette de son mari se découper dans la lumière de la lune. Il s'approcha à pas feutrés du lit et vint s'asseoir sur la chaise disposée à côté. Aigline sentit son cœur se mettre à battre à tout rompre et, ne pouvant en supporter davantage, sortit du lit et resta debout à le regarder, sans oser faire un geste vers lui ni lui parler.

Wulfric se leva à son tour et s'approcha, la dévisageant longuement.

– Je suis désolée, dit-elle enfin, dans un murmure.

Une larme coula sur sa joue, scintillant dans la lumière de la lune, et Wulfric l'effaça du pouce, effleurant son visage avec une infinie douceur.

– Ne me renvoie pas, je t'en prie... Ne me répudie pas...

– Je n'y ai jamais songé, Aigline, dit-il en prenant sa main dans la sienne, tu es ma femme et je te garde. Cependant, je comprendrais que tu aies besoin de t'éloigner un certain temps... Chez ton oncle, peut-être ?

– Non, fit-elle en secouant la tête, je ne veux pas partir.

Il caressa ses cheveux et enroula une boucle noire autour de ses doigts. Sur son visage, Aigline put lire une vive émotion et elle en fut touchée au plus profond de son cœur.

– Je sais que tu tenais beaucoup à tes cheveux, mais je n'ai pas pu...

– Tu n'as pas à te justifier, Wulfric, c'est ma faute. J'ai voulu régler les choses à ma façon et j'ai eu tort. J'aurais dû te faire confiance, mais j'ai eu peur. Je ne mérite ni ta bonté ni ta compassion, termina-t-elle en baissant la tête, honteuse de ses erreurs.

Les larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle essaie de les retenir ; son cœur était trop lourd et elle avait désespérément besoin de son pardon. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ses intentions, elle s'agenouilla à ses pieds et le supplia du regard.

– Pardonne-moi, je t'en prie, articula-t-elle au milieu de ses sanglots.

– Je ne serais pas là si ça n’était pas le cas, répondit-il d’une voix éraillée par l’émotion.

Il la prit dans ses bras et la conduisit vers le lit. Il s’adossa à la pile d’oreillers et l’installa à califourchon sur lui pour ne pas blesser son dos. Elle vint caler la tête sur son épaule, écoutant les battements réguliers de son cœur.

– Tu m’as tellement manqué, chuchota-t-elle.

Il déposa un baiser sur ses cheveux et lui caressa la nuque.

– Dors, Aigline, je reste avec toi.

Elle se laissa aller dans ses bras, apaisée, se sachant pardonnée.

Toutes les nuits qui suivirent, Wulfric vint dormir avec elle, veillant sur son sommeil et son rétablissement, l’obligeant à boire ses tisanes et ses calmants.

Quand elle fut assez forte pour sortir de sa chambre, elle lui demanda de l’emmener au cimetière.

– Je voudrais prier sur les tombes, dit-elle en le voyant froncer les sourcils.

– Tu pourrais prier à la chapelle, c’est moins loin.

– Non, Wulfric, s’il te plaît, c’est important pour moi.

– D’accord, concéda-t-il alors avec une évidente mauvaise grâce, mais nous irons à cheval.

– *Nous* ? N’as-tu pas autre chose à faire de plus important ?

– Bjorn et Sven se débrouilleront très bien sans moi à l’entraînement et je veux être sûr que tu n’en fasses pas trop !

– Je ne suis pas un bébé !

– Non, mais tu es en convalescence, alors c’est ça ou rien ! rétorqua-t-il, croisant les bras.

– C’est bon, tu as gagné, je m’incline, dit-elle en souriant devant son air autoritaire.

Quand elle entra dans la grand-salle, serviteurs et soldats présents vinrent à sa rencontre, s’enquérant de sa santé. Tous lui souriaient et avaient un mot gentil. Aigline fut émue de cet accueil et eut toutes les peines du monde à ne pas pleurer. Wulfric, sentant son émoi, lui enserra un peu plus la taille et la guida vers la cour.

La lumière d’août était si vive qu’il lui fallut quelques instants pour s’y habituer. Il faisait chaud en plein soleil et elle pensa que les enfants étaient sûrement à la rivière en train de chahuter et de s’éclabousser. Ses gens lui avaient manqué et elle avait hâte de revoir les uns et les autres et faire le point avec Simon sur les récoltes ainsi que la moisson à venir.

– Assieds-toi sur ce banc, je reviens dans un instant, dit Wulfric. Je vais chercher de quoi manger et une gourde d’eau. Nous irons à la rivière après le cimetière et tu pourras voir nos gens.

Lisait-il dans ses pensées ? se demanda-t-elle en le regardant, éberluée.

– Ne me dis pas que tu n’y pensais pas ! fit-il, content de lui.

– Suis-je donc si transparente ?

Wulfric repartit vers le donjon en riant.

– Le bonjour à vous, Aigline ! lança Perrine qui sortait de chez elle. Comment vous portez-vous aujourd’hui ?

– Je me sens aussi faible qu’un nouveau-né, mais par pitié n’en dis rien à Wulfric, il m’obligerait à retourner au lit ! C’est un vrai papa poule !

– L'inactivité commence à vous peser, c'est bon signe, plaisanta Perrine. Vous allez vous promener ?

– Oui et non... J'ai demandé à Wulfric de m'emmener au cimetière et je pense qu'il veut ensuite qu'on aille à la rivière pique-niquer.

– Vos rapports semblent s'améliorer.

– Oui, je crois, répondit Aigline en rougissant. Je ne suis sûre de rien, mais il ne paraît plus en colère et dort avec moi depuis trois nuits.

– Je sais, tout le village est au courant et ne parle que de vous depuis deux semaines !

– Pas très réjouissant comme sujet de conversation ! Est-il possible de conserver un semblant de vie privée ici ? fit-elle en riant.

– Non, je le crains !

Wulfric revint avec une sacoche de selle qui semblait bien garnie et l'aida à se remettre debout.

– Passez une bonne journée, dit Perrine en repartant. Je passerai ce soir refaire vos pansements.

– Merci, Perrine, dit Wulfric en inclinant la tête.

Perrine rougit sous cette marque de respect et leur fit signe de la main en s'éloignant.

Un écuyer arriva sur ces entrefaites avec le cheval de Wulfric et tous deux l'aidèrent à se mettre en selle. La manœuvre fut plus difficile que d'habitude, car son dos la faisait encore souffrir, spécialement quand il lui fallait lever les bras.

– Ça va, tu es bien installée ?

– Oui, ça ira, si je reste sur le côté comme ceci...

– Bien, alors allons-y.

Wulfric se hissa sur le cheval et la cala contre lui en amazone, puis il fit avancer l'animal au pas pour ne pas la secouer. Elle se détendit et finit par appuyer sa tête contre son épaule. Elle aimait sentir sa chaleur et sa vitalité ; elle se sentait plus forte à ses côtés.

En chemin, ils rencontrèrent Jehan, Simon et d'autres qui lui demandèrent de ses nouvelles.

– Dame Aigline ! Quelle joie de vous voir ! s'écria Simon.

– Vous avez l'air en forme, dame, dit Jehan en s'inclinant respectueusement.

– Comment va Lise ? demanda Aigline.

– Elle grossit à vue d'œil, s'esclaffa Jehan, mais elle passe encore la porte !

– Salue-la pour moi, dit-elle riant. Et les greniers, Simon ? Tout est prêt ?

– Oui, dame... Et si votre époux n'y voit pas d'objection, je passerai vous voir demain pour faire le point avec vous et vous dire ce qui s'est passé ces deux dernières semaines. Mais rassurez-vous, tout avance bien et j'ai fait mon rapport à messire Wulfric régulièrement. Il m'a souvent accompagné pour contrôler l'avancée des travaux et la préparation des moissons.

– À demain donc ! dit Wulfric en tirant sur la bride de son cheval pour reprendre la route.

Aigline le regarda, surprise ; elle ne lui connaissait pas des qualités d'intendant. Il lui rendit son regard avec un petit sourire en coin.

– J'ai eu un domaine en Norvège. L'intendance n'a pas de secret pour moi, lui dit-il en lui faisant un clin d'œil. Même si j'avoue que l'aide de Simon m'est plus que précieuse !

Enfin ils arrivèrent au cimetière et Wulfric descendit de cheval. Mais la faire descendre de selle s'annonçait plus compliqué que de l'y faire monter, et il parut hésiter sur la marche à suivre. Comprenant son hésitation, Aigline se pencha en avant et lui fit signe de la main.

– Approche, je vais descendre en glissant contre toi.

Elle s'accrocha à son cou et se laissa glisser. Elle grimaça et gémit quand ses pieds touchèrent le sol, car Wulfric était bien plus grand qu'elle et elle avait dû lever les bras très haut.

– J'aurais dû lâcher avant, souffla-t-elle, prise d'un soudain vertige.

– Je te tiens...

Il la saisit d'une main par la nuque et par la taille de l'autre.

– Baisse les bras doucement...

Elle obéit et posa la tête contre sa poitrine pour lutter contre le vertige. Elle était très pâle et respirait très vite.

– Assieds-toi quelques instants.

Il l'installa d'autorité sur une grosse pierre qui se trouvait sous un arbre.

– Je n'aurais pas dû t'écouter ! Tu tiens à peine sur tes jambes !

– Mais non, laisse-moi deux minutes et ça ira.

Elle offrit son visage au soleil et respira les senteurs fleuries et fruitées des arbres alentour. Puis elle se redressa en souriant.

– Ça va maintenant, on peut y aller, dit-elle en lui prenant le bras.

Ils entrèrent dans le cimetière et elle alla se recueillir sur la tombe de ses parents, puis sur celles de son frère et de Galibert. Wulfric la prit par la main pour lui montrer qu'il était là avec elle et la soutenait, comme s'il prenait seulement conscience du fait qu'elle avait perdu tous les siens.

Après avoir fait ses prières, elle se sentit mieux, presque soulagée.

– Merci, Wulfric, je suis heureuse d'être venue.

– Veux-tu rentrer au donjon pour te reposer ?

– Non, marcher me fera du bien. Il fait si beau ! Ce serait dommage de ne pas en profiter. Et puis, honnêtement, je ne supporte plus d'être enfermée entre quatre murs, ajouta-t-elle en le regardant à travers ses cils baissés.

– Inutile de me faire des yeux de biche, Aigline !

– Pourquoi ? Ça marche ? fit-elle, mutine, battant des cils.

– Tu joues un jeu dangereux, femme !

Elle lui offrit un sourire sincère et merveilleux, un de ces précieux sourires qui vous transpercent le cœur et vous emmènent dans les nuages. Il se perdit quelques instants dans le vert de ses yeux.

– Sois raisonnable et préviens-moi dès que tu te sens fatiguée.

– Promis, je ne ferai pas d'excès pour cette première sortie. On y va ? Je connais un endroit non loin d'ici où on sera bien. Il y a des arbres. Nous serons à l'ombre. C'était un des endroits préférés de mes parents. Claire dit que c'est là qu'ils m'ont conçue !

– Intéressant... Tes parents avaient donc pour habitude de folâtrer dans les prés ?

– Du tout ! Ils s'étaient disputés et Père avait quitté le château pour réfléchir pendant que Mère pleurait dans sa chambre. Et puis, le soir arrivant, elle s'est inquiétée et est partie à sa recherche. C'est ici qu'ils se sont réconciliés, si on veut ! Et neuf mois plus tard, j'étais là.

– Ils te manquent beaucoup, n'est-ce pas ?

– Oui, je pense à eux chaque jour. J'entends le rire de mon père quelquefois. Nous avons l'habitude de faire la ronde d'inspection ensemble. Il est mort quelques années après ma mère.

– Il ne s'est jamais remarié ?

– Non, mes parents s'adoraient et avaient fait un mariage d'amour. Il ne s'est jamais remis de

son décès. Et il n'a eu de cesse de combattre les Vikings après l'attaque de Bayeux.

– Je comprends, c'est légitime...

– Leur absence m'a tellement pesé... Grandir sans parents, ça n'est pas facile, mais Cédric et moi avons oncle Frédéric. Il est bien plus qu'un oncle, c'est comme un second père pour moi. Il me conseille et m'enseigne quantité de choses. J'aime beaucoup aller au monastère, j'y travaille avec les moines au *scriptorium*. Il faudra que tu m'accompagnes un jour... Tu verras, c'est passionnant !

– À voir ton enthousiasme, ça laisse songeur ! la taquina-t-il. Rollon m'en a un peu parlé. Je crois qu'il a rapporté un évangile selon saint Jean à Poppa, comme cadeau.

– C'est un cadeau précieux... J'ai hérité de celui de ma mère, il est magnifique.

Ils marchèrent en silence en se tenant la main, profitant du soleil de ce bel après-midi. Les oiseaux enchantaient l'atmosphère de leurs gais pépiements. Ils arrivèrent au lieu de leur destination et s'installèrent sur l'herbe grasse, à la fraîcheur de l'ombre qu'offraient de grands arbres.

– C'est un bien bel endroit, en effet, dit Wulfric. Propice à la sieste !

L'ombre des chênes et des hêtres en faisait un petit refuge caché contre la rivière. On entendait l'eau chanter sur des pierres plates, en contrebas. Wulfric sortit de la sacoche du pain, du fromage et du lard. Il y avait une gourde d'eau fraîche et des biscuits au beurre ainsi que des pêches.

– La cuisinière a failli me mordre, mais j'ai réussi à voler deux ou trois petites choses !

– Je voudrais bien voir ça ! dit Aigline en riant.

Wulfric s'installa contre un tronc d'arbre, puis il la prit contre lui, lui donna la becquée avec un air espiègle et lui bécota le cou et le lobe de l'oreille.

– As-tu de la famille en Norvège ? demanda-t-elle.

Elle le sentit se raidir et s'écarter légèrement d'elle. Craignant de l'avoir offensé, elle baissa la tête, contrite.

– J'y ai un frère à qui j'ai laissé ce qui restait de mon domaine.

– Et tes parents ?

– Ils sont morts depuis longtemps, ainsi que ma première épouse et mon fils.

– Je ne savais pas que tu avais été marié, dit Aigline, surprise et un peu choquée. Je suis désolée pour ta famille, Wulfric. Comment sont-ils morts ?

– Notre village a été attaqué par une bande rivale de Danois. Ils ont massacré tout le monde. Ils n'ont laissé aucun survivant, pas même les enfants. Mon frère et quelques hommes étaient partis chasser et sont revenus trop tard pour faire quoi que ce soit. Quant à moi, je me trouvais au large de la Northumbrie. Quand je suis revenu, les bûchers funéraires avaient été engloutis par la mer depuis longtemps.

Aigline pouvait voir son regard se durcir, comme s'il se protégeait ainsi de tous ces souvenirs douloureux.

– Comment s'appelait ton épouse ?

– Solveig, et mon fils Odalric, comme mon père. Elle était aussi blonde que tu es brune, et avait de beaux yeux bleus comme la mer. Mon fils lui ressemblait.

Il se perdit un instant dans ses pensées et elle se sentit exclue. Beaucoup d'émotions défilaient dans les yeux de Wulfric et elle n'osait pas interrompre le fil de ses souvenirs. Soudain, il lui sourit et appuya la tête contre la sienne dans un geste tendre.

– Tu as sûrement beaucoup de jolis souvenirs avec eux et c'est ceux-là qu'il faut garder dans ton cœur.

– Elle était la fille d’un jarl voisin et notre union, bien que politique, a été heureuse. C’était une bonne épouse et une mère attentive.

– Je prierai pour eux, dit-elle en lui caressant le bras, comme pour le consoler. Ils doivent te manquer atrocement.

– C’est à cette époque que j’ai hérité de cette cicatrice, dit-il en lui montrant son visage. Je les ai vengés comme nous l’ordonnent nos traditions : nous avons détruit les navires danois. Après la mort des nôtres, mes hommes et moi avons rejoint Rollon. Plus rien ne nous retenait en Norvège.

– Étais-tu amoureux d’elle ? lui demanda-t-elle encore, troublée de se sentir jalouse d’une défunte.

– Je suppose... Elle a été le choix d’un jeune homme de 20 ans soucieux de satisfaire les ambitions de son père et les traditions claniques. Et toi, tu es le choix d’un homme de 30 ans qui s’est vu offrir une deuxième chance par les dieux. Les Nornes étaient avec moi le jour où je t’ai rencontrée, Aigline...

Il ponctua sa phrase d’un baiser plein de douceur. Aigline se sentait perplexe et un peu perdue. Toutes ces révélations sur le passé de Wulfric...

– Assez parlé de choses tristes aujourd’hui ! Viens, il se fait tard. Il faut rentrer au château.

– Embrasse-moi, Wulfric...

– Pardon ?

– Je veux que tu m’embrasses, je veux que tu me touches, dit-elle en se lovant contre lui.

– Je ne veux pas te faire mal, tu es encore fragile.

Elle lui agrippa la tunique et l’attira à elle avec une moue séductrice. Puis elle l’embrassa de toute l’ardeur dont son cœur et son corps étaient capables. L’histoire de Solveig lui avait fait prendre conscience qu’elle aussi pourrait le perdre. Wulfric lui rendit son baiser avec passion, comme à l’accoutumée, et la saisit par les hanches pour lui montrer son désir.

– Tu me tortures ! fit-il, haletant, quand elle prit dans sa main son sexe tendu.

Elle savourait sa victoire et le regardait gémir et bouger sous ses caresses.

– Tu veux que j’arrête ? demanda-t-elle en collant sa poitrine ronde contre son torse.

– Ça, je te l’interdis ! répondit-il en lui caressant les seins, de sorte qu’elle se mit à gémir à son tour.

Elle s’installa alors à califourchon sur lui et troussa ses jupes, puis, d’une main habile, défit les liens des braies de Wulfric, fouillant sous sa tunique. D’un coup de reins, il entra en elle puis, la tenant par les hanches, commença à aller et venir, de plus en plus fort, jusqu’à la faire crier de plaisir. Il la prenait et en même temps agaçait son sexe de sa main.

Aigline se soulevait en rythme, l’accueillant avec un plaisir non dissimulé, jusqu’à ce qu’ils explosent ensemble et retombent, épuisés et repus, sur l’herbe.

– Tu n’as pas eu mal au dos ? demanda-t-il en se réajustant.

– Non, pas mal du tout. J’aime être dans tes bras.

– Et moi en toi, dit-il en l’embrassant à pleine bouche et en glissant sa main sous ses jupes.

– Allez, ça suffit maintenant, dit-elle en riant, tout le monde nous attend pour le dîner.

– Hélas, ma mie, puisqu’il le faut, rentrons !

– Faut-il vraiment que je remonte sur ce cheval ? demanda-t-elle.

Elle avait assez mal au dos, même si elle ne voulait rien en dire.

– Oui, je le crains... Le chemin est trop long pour que tu puisses le faire à pied. Je t’ai déjà

assez épuisée comme ça !

Elle le laissa la hisser sur le cheval, puis il monta en selle à son tour. Ils se dirigèrent vers le donjon en discutant de tout et de rien et en riant.

Ils dînèrent dans la grand-salle avec leurs amis, puis suivirent Perrine jusqu'à leur chambre.

– Je vais vous aider à défaire votre robe, dit cette dernière en lui délaçant son corsage.

Elle défit le laçage du dos et laissa glisser la robe, puis fit de même avec la chemise. Torse nu, Aigline laissa son amie lui relever les cheveux et commencer les pansements. Wulfric se statufia en voyant pour la première fois les cicatrices qui marquaient le dos de son épouse. Il ne se passait pas un jour sans qu'il revoie cette horrible scène. Il sentait encore son bras se lever et s'abattre sur le dos de la jeune femme. Il s'ébroua comme pour chasser ces mauvais souvenirs et regarda Perrine panser Aigline de ses mains habiles.

– Ça démange, par endroits...

– C'est bien, ça veut dire que vous cicatrisez. Mais attention, interdit de gratter, vous risqueriez de vous écorcher et de creuser les plaies.

Wulfric restait là à les regarder, le visage fermé. Jamais une femme aussi menue qu'Aigline n'aurait dû subir un pareil châtement !

– Et voilà..., dit Perrine après avoir posé le dernier pansement. Dans trois jours tout au plus, nous pourrions laisser vos plaies à l'air, elles sécheront plus vite.

– Tu es une bonne guérisseuse, Perrine, merci, lui dit-il.

Ce compliment la fit rougir et elle détourna la tête, l'air gêné.

– J'ai eu un bon professeur et j'essaie d'être digne d'elle. Je dois y aller maintenant, Sven m'attend. Je vous laisse de la tisane... Continuez à en prendre jusqu'à ce que la douleur disparaisse complètement.

– J'y veillerai, l'assura Wulfric.

Ils se couchèrent et Aigline vint se caler contre lui, posant la tête sur son épaule. Wulfric attendit qu'elle soit endormie pour laisser le sommeil l'envahir. Il se sentait soulagé et bouleversé tout à la fois de renouer des liens affectueux avec elle. C'était comme si une partie de lui qu'il croyait morte revenait à la vie.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il aspirait au bonheur.

Chapitre 8

La fin de l'été était belle et les moissons débutèrent juste après la Saint-Michel. Tous les hommes y participèrent. Il fallait faucher le blé, l'orge et le seigle, les faire sécher, les mettre en bottes, battre les épis pour en extraire le grain et transporter le tout dans les divers greniers. Les femmes, elles, étaient à la cueillette avec les enfants. Les vergers croulaient sous les pommes et les poires, et de gros paniers lourds et remplis cheminaient tous les jours vers la cuisine du château où la plupart des fruits seraient préparés, puis conservés dans les caves sèches, ou iraient au pressoir pour être transformés en liqueur ou en cidre.

Pendant ce temps, Aigline et quelques femmes confectionnaient des tartes aux pommes pour les villageois et les gens du château, afin que tous puissent goûter aux fruits de leur travail.

– Il faut plus de beurre, dit-elle à une fillette qui pétrissait la pâte avec ses petites mains.

– C'est dur, se plaignit l'enfant.

– Mets-toi à genou sur le banc, tu seras plus haute pour travailler.

Aigline étala un peu de beurre mou sur la pâte et pétrit le tout.

– Essaie à présent... C'est plus mou. Il faut que la pâte soit bien mélangée pour que ce soit bon.

– C'est déjà bon ! s'exclama la fillette en léchant ses doigts couverts de pâte.

– Coquine, va ! Si tu manges tout, nous n'aurons plus rien pour notre dîner !

Elles s'affairèrent tout l'après-midi dans la bonne humeur. Les plus anciennes formaient les plus jeunes et les secrets de cuisine se transmettaient ainsi de bouche à oreille.

– Quand elles seront cuites, on y ajoutera de la crème fraîche et du miel, dit Aigline dont les yeux pétillaient de gourmandise.

– Ah, dame ! Votre gourmandise vous perdra ! prédit Claire, secouée par un gros rire. Je me souviens d'une petite fille qui a passé deux jours au lit à la suite d'une indigestion de crème... Vous aviez été si malade, cette fois-là !

– Encore un défaut à ajouter à la liste de ceux de ma vertueuse épouse, fit soudain la voix espiègle de Wulfric.

Aigline se retourna et sourit.

– Oui, c'en est un que j'avoue sans honte... Il m'est impossible de résister à une tarte aux pommes à la crème et au miel. C'est divin, ou plutôt diabolique !

Les femmes riaient de la bonne humeur de leur maîtresse et étaient fières de la présence du maître dans la cuisine. La cuisinière serrait son tablier de ses deux mains, rougissant de plaisir comme une jeune fille.

– Ce qui est bon le reste, fit Wulfric en lui lançant un clin d’œil fripon.

Un murmure amusé et quelques rires parcoururent l’assistance, ce qui troubla Aigline au plus haut point. Ses joues se colorèrent de rose sous le regard de braise de son mari.

– Vous perturbez les cuisinières, messire Wulfric ! protesta Claire qui voyait l’embarras de sa maîtresse. Un homme dans une cuisine ne sert à rien d’autre qu’à mettre la pagaille ou à mettre les mains dans les plats !

– Je capitule ! lança Wulfric, vaincu. Qui oserait braver un pareil dragon ? Je vous laisse donc à vos pâtisseries, ma douce.

Il se pencha et l’embrassa sur la bouche, la pressant contre lui avec ardeur devant les servantes ahuries. Aigline rougit de plus belle, mais n’osa pas le repousser publiquement, surtout devant les regards entendus de ses compagnes. Elle pouvait entendre ce qu’elles pensaient : *Quel toupet, l’embrasser ainsi, devant tout le monde ! Et dans les cuisines en plus !*

Plus tard dans la journée, un émissaire de Rollon se présenta au donjon avec les dernières nouvelles.

– Parle, je t’écoute... Qu’apportes-tu comme nouvelles de Rouen ? lui demanda Wulfric, entouré de ses capitaines.

– Le comte de Rouen vous salue et adresse toutes ses amitiés à dame Aigline de Lisieux. Il a pris Rouen sans trop de résistance et a conclu de nombreux accords avec les notables de la ville. L’évêque Francon lui apporte son soutien. C’est un proche de l’évêque de Sens, le conseiller du roi.

– Je connais cet homme ; je l’ai vu au traité de Saint-Clair-sur-Epte, au printemps dernier.

– Le comte de Rouen vous informe qu’il recevra le baptême le saint jour de Noël de l’année prochaine, et qu’il souhaite que ses jarls fassent de même. C’est Francon qui le baptisera et Robert, le duc des Francs, sera son parrain. C’est d’ailleurs son prénom que Rollon a choisi.

– Tu peux dire à Rollon que nous serons prêts, mes capitaines et moi, pour ce grand jour.

– Le roi Charles lui a donné pour épouse sa fille Gisèle. Une union purement politique, la fillette n’a que 4 ans.

– Doit-elle quitter ses foyers pour vivre à Rouen ? demanda Aigline, inquiète pour la princesse.

– Non, dame, Rollon a stipulé que la seule épouse qui serait maîtresse de Rouen sera Poppa de Bayeux. La petite princesse restera avec les siens à Paris. Encore une fois, cette union n’est qu’une manœuvre pour unir Rollon à Charles.

– Vous m’en voyez soulagée, souffla Aigline.

– La politique et les sentiments vont rarement de pair, ma chère, dit Wulfric.

– Je le sais bien, messire, mais ce n’est qu’une enfant. Rollon a l’âge d’être son grand-père et la seule éventualité qu’on la sépare de sa mère me rend malade.

– Vous manquez d’objectivité, Aigline, dit fermement Wulfric. Quand la princesse sera devenue femme et en âge d’être mariée, Rollon sera mort depuis bien longtemps et son père lui trouvera un autre mari.

– Bien sûr, messire, vous avez raison, dit Aigline en rougissant d’avoir publiquement ouvert son cœur.

Elle prenait toujours le parti des plus faibles, en particulier celui des enfants, et Wulfric

admirait cette qualité chez elle. Il lui donna la main pour lui montrer qu'il ne lui en voulait pas et lui sourit.

– Il nous faudra donc prendre des noms chrétiens, si je comprends bien... Je compte demander à ton oncle d'être notre parrain, qu'en penses-tu ?

– Oncle Frédéric en sera très honoré, j'en suis certaine. Il viendra nous voir à la fête de l'automne pour célébrer une grand-messe en action de grâces pour les moissons.

– Avez-vous donc une fête pour chaque saison, vous autres Francs ?

– Bien plus que ça ! Tu t'en apercevras par toi-même au cours de l'année, plaisanta Aigline.

Le messager semblait surpris de la familiarité et de la complicité dont ils faisaient preuve l'un envers l'autre.

Le soir venu, ils gravirent les marches qui les menaient à leur chambre en bavardant de la prochaine fête de l'automne et de la venue de Frédéric.

– Je suis vraiment heureuse que tu reçoives le baptême, dit Aigline d'une voix émue.

– Crains-tu pour mon âme, ma douce ?

– J'ai de bonnes raisons, non ? Il va te falloir faire pénitence le reste de ta vie pour expier tous tes horribles péchés et toutes tes fautes, le railla-t-elle.

Wulfric, vif comme l'éclair, fondit sur elle et l'attrapa par la taille. Une lueur malicieuse dansait dans ses yeux et elle la reconnut aussitôt.

– Ajoute ceci à la longue liste de mes péchés à expier...

Il l'embrassa avec passion et la dévêtit en un tournemain. Puis il la jeta sur le lit et la couvrit de son corps, lui maintenant les mains au-dessus de la tête. Aigline riait de sa fougue, mais rendait baiser pour baiser, bien décidée à lui rendre la monnaie de sa pièce. Elle se fit mutine et butina ses lèvres de petits coups de langue et de petits baisers, tout en sentant son désir s'accroître contre elle. Elle adorait le pouvoir qu'elle avait sur lui et lui sur elle.

Wulfric se plaqua contre elle et lui caressa les seins de la langue, la faisant se cambrer de plaisir.

– Tu aimes mon côté païen, n'est-ce pas ? lui chuchota-t-il à l'oreille tout en lui en mordillant le lobe.

– Il est hors de question que je fasse de toi un homme vaniteux ! Tu l'es déjà bien assez ! Ne compte pas sur moi pour m'extasier sur tes aptitudes.

– Ce genre d'aptitudes ? dit-il en la pénétrant d'un seul coup de reins.

– Oh oui ! gémit-elle.

– Tu es à moi ! s'écria-t-il, la prenant plus fort.

Elle se livrait corps et âme à la passion de son mari, gémissant de plaisir et de volupté sous ses caresses et ses assauts.

– À toi pour toujours, dit-elle dans l'extase.

La semaine d'après, Frédéric et quelques moines arrivèrent pour commencer à instruire religieusement les trois prétendants au baptême. Wulfric reçut chaleureusement l'évêque et tous s'installèrent autour de la table d'honneur qui se trouvait dans la grand-salle. On leur servit du vin frais et de l'hydromel, afin qu'ils se désaltèrent après leur voyage.

– Il vous faut prendre la mesure de ce qu’implique votre baptême, commença d’emblée Frédéric. Vous devez renoncer à vos anciennes croyances et à vos mœurs barbares. Je vous ai apporté des manuscrits venant de notre monastère... Ils vous permettront d’y voir plus clair dans vos futurs devoirs de chrétiens. Votre instruction est d’autant plus importante que vos gens prendront exemple sur votre comportement.

Wulfric et ses capitaines, qui étaient assis les uns à côté des autres autour de la grande table, virent alors les moines déverser devant eux une grande quantité de parchemins et de manuscrits. Ils échangèrent des regards soupçonneux, puis examinèrent d’un œil critique cet amoncellement d’écritures.

– Ne prenez pas cet air renfrogné, messires, nombreux de nos préceptes reposent sur la loi naturelle !

– Notre conception de la loi naturelle diffère de la vôtre, railla Bjorn. Chez nous, la loi du plus fort prime sur le reste, nous l’avons prouvé en prenant cette forteresse, il me semble.

Frédéric regardait les trois hommes qui croisèrent les bras, comme pour asseoir davantage leur autorité. Leurs sourcils froncés annonçaient des heures d’enseignement et il lui faudrait la patience de tous les saints du paradis pour arriver à ses fins. Mais leur conversion était trop importante pour l’avenir du comté. Il changea alors de technique et préféra les encourager pour les changements déjà opérés. On n’attire pas les mouches avec du vinaigre, paraît-il...

– Par vos mariages chrétiens, vous avez déjà renoncé à la polygamie, mais il y a d’autres choses à travailler, comme vos devoirs envers Dieu, assister à la messe le dimanche, vous confesser, jeûner les jours saints...

– Nos femmes nous ont déjà expliqué tout ça et nous nous y conformons depuis notre arrivée, selon le désir de Rollon et Charles, dit Sven.

– Et je vous en félicite, mes seigneurs, mais il vous reste également à travailler les devoirs envers votre prochain. La charité, la compassion, l’accueil des déshérités...

– Les femmes s’en occupent déjà, fit Wulfric d’un air dédaigneux. Ça n’est pas une affaire d’hommes !

– Détrompez-vous, Wulfric, la charité est le premier devoir du chrétien. Qui dit « J’aime Dieu », mais n’aime pas son frère, est un menteur, et le Tout-Puissant se détournera de lui, enseignent les Saintes Écritures.

– Il n’y a rien de plus naturel que d’aider ou de défendre les siens ; ça ne me pose pas de problème, dit Bjorn, visiblement soulagé de trouver un premier terrain d’entente.

– Mais il vous faudra aussi pardonner à vos ennemis et les aimer.

– Quoi ? hurla Sven, scandalisé. Nous sommes des guerriers ! La seule chose que nous donnons à nos ennemis, c’est la mort !

– La prochaine fois que mon chemin croisera celui de Bertrand de Caen, faudra-t-il donc que je l’embrasse ? ironisa Wulfric. Vous vous moquez, monseigneur !

– Je n’ai pas dit que c’était chose facile... Le Christ ne serait pas mort sur la croix si ça avait été si simple. Il faut des années pour arriver à maîtriser ses pulsions. Nous tendons vers la perfection, mais le chemin est semé d’embûches. Seules la Foi, l’Espérance et la Charité peuvent ouvrir les portes du Ciel et vous offrir le salut.

– Et on doit faire quoi, alors ? Renoncer à nous battre, nous laisser envahir et découper en morceaux avec le sourire ? demanda Sven, acide.

– Non, messire... Votre devoir est de combattre pour le roi et pour votre jarl, mais de façon honnête, sans pillage ni massacre.

– En somme, Frédéric, vous me demandez de renoncer à ma vengeance ? demanda Wulfric, pensif.

– Oui. Vous êtes le gardien et le protecteur de ce comté, Wulfric, et défendre ces terres est votre devoir d'État. Vous combattrez Bertrand de Caen tôt ou tard s'il s'acharne dans sa folie, mais vous devez le traiter humainement, même s'il devra être jugé et exécuté pour sa trahison. Ces notions ne vous sont pas étrangères... Je sais que vous n'avez pas fait torturer les hommes que vous avez fait prisonniers et que leur mort a été rapide. Quant à ma nièce, vous avez fait preuve de clémence à son égard, malgré son entêtement. Le chemin à parcourir n'est donc pas si long, poursuivit Frédéric en plongeant ses yeux perçants dans ceux des trois guerriers.

– Ce ne sont pas des années qu'il nous faudra, monseigneur, mais des siècles pour avaler tout ça ! dit Sven en montrant les manuscrits sur la table. Ce que vous nous enseignez va à l'encontre de tout ce que nous avons appris jusqu'ici.

– Voilà pourquoi je viens dès aujourd'hui ! Votre baptême aura lieu dans un peu plus d'une année, le jour de Noël, et avant cela, il vous faudra apprendre les préceptes de l'Église et le décalogue. Le père Anthelme sera votre professeur en mon absence ; nous nous relaierons quand ma présence sera nécessaire au monastère.

À cet instant, des rires féminins résonnèrent à l'entrée de la cuisine. Aigline, Marielle et Perrine en sortaient, les bras chargés de tartes et de pichets de cidre.

– Ah, dames ! Vous tombez bien ! Nous avons plus que besoin d'un remontant..., s'exclama Bjorn tout en s'enfonçant dans son siège.

– Votre oncle me déprime, Aigline ! dit Wulfric en lui montrant la pile de manuscrits sur la table.

– Et Sven semble être de votre avis, messire, vu sa mine renfrognée, fit remarquer Perrine en riant.

– Allons, messires, un peu de courage ! continua Marielle en prenant la main de son mari. Ça n'est pas la mer à boire... Lisez-les un par un et parlons-en.

– Cette tarte vous mettra du baume au cœur, dit Frédéric en se servant.

– Il faudra plus qu'une tarte aux pommes pour nous redonner notre allant ! dit Wulfric avec une moue boudeuse.

– Goûtez au lieu de râler ! lui enjoignit Aigline en lui en mettant d'autorité un morceau dans la bouche, sous le regard amusé de l'assemblée.

Les yeux de Wulfric se mirent alors à briller de plaisir et un sourire se dessina sur son visage. Il fit entendre un soupir de satisfaction et attrapa Aigline par la taille pour la garder à côté de lui.

– Je comprends mieux votre vice, belle dame... Cette tarte est en effet diabolique.

– Les plaisirs de la vie ne sont pas contraires à notre religion, c'est leur excès qui l'est, reprit Frédéric d'un air sentencieux.

– Vous me rassurez ! dit Sven en riant. Je ne suis pas fait pour une vie monacale et la robe de bure n'est pas très pratique pour l'entraînement militaire ou pour la bagatelle !

– Sven ! protesta Perrine en tapant la main qui se posait sur le bas de ses reins.

Les trois hommes se mirent à rire et Frédéric leva les yeux au ciel, l'air désespéré.

– Vivre en chrétien n'est pas forcément vivre en moine... Chacun de nous a son devoir d'État à

accomplir en respectant les lois de Dieu.

– Bien, monseigneur, dit Wulfric, résigné, nous vous écoutons...

Les trois jeunes femmes s'éclipsèrent et laissèrent leurs époux entre les mains de l'évêque et du père Anthelme.

Aigline invita Perrine et Marielle à la suivre dans la tour des dames. Elles avaient pris l'habitude de s'y rendre pour y broder, coudre et bavarder loin des oreilles indiscrètes. Son ancienne chambre avait été transformée en salon de couture et chacune y entreposait ses tissus, ses galons et ses broderies.

– Pauvres hommes ! dit Marielle en ouvrant la porte. Mais pauvre évêque aussi ! Ton oncle va devoir s'armer de patience avec ces trois-là...

– Il lui faudra certes beaucoup de persuasion et de patience, mais je lui fais confiance, répondit Aigline avec sérieux. C'est un habile précepteur et un bon conseiller. Je suis heureuse que ce soit lui leur enseignant.

– Nous allons devoir les soutenir et les encourager. Je crois qu'ils auront besoin d'une bonne dose de réconfort ! J'entends déjà Sven marmonner en rentrant ce soir à la maison ! s'exclama Perrine, hilare. Est-ce que vous avez vu sa tête ?

– Celles de nos époux ne valaient guère mieux ! renchérit Marielle, riant à son tour.

Tandis qu'elles continuaient à bavarder, Aigline se dirigea vers un grand coffre sculpté entreposé près de la tapisserie qu'elle brodait ces derniers temps.

– Je vous ai fait venir pour vous montrer ceci, dit-elle en désignant le coffre. Wulfric me l'a offert en avance pour mon anniversaire.

Elle l'ouvrit et en sortit plusieurs étoffes précieuses aux couleurs chatoyantes, ainsi que des fourrures et des galons brodés de perles et de pierreries.

– Quelle splendeur ! s'écria Marielle. De la soie, des fourrures ! Et il y a aussi du lin et du fin lainage ! Oh, Aigline, c'est magnifique !

– Vous allez vous faire de nouvelles robes, n'est-ce pas ? demanda Perrine, émerveillée par tant de belles choses. Nous pourrions vous aider.

– Je ne sais pas trop... Je ne mets que du crème et du grenat depuis bien longtemps, mais je crois que Wulfric serait content de me voir porter d'autres couleurs. Il m'a offert à part une soie d'un vert lumineux et m'a dit qu'elle s'harmoniserait bien avec mes yeux. Je voudrais lui faire plaisir...

Elle alla jusqu'à l'armoire et y prit le rouleau de soie qu'elle déploya autour d'elle.

– Alors, qu'en pensez-vous ?

– Oh, Aigline, il ne pourra être que subjugué ! Tu seras magnifique... Il te faut une robe de cette couleur !

– Alors au travail, mes amies ! Je veux voir les étoiles du ciel briller dans ses yeux ! dit Aigline en riant.

Perrine et Marielle échangèrent un regard entendu, puis sourirent.

– L'amour te rend si jolie, Aigline ! commenta Marielle.

Elles coupèrent, rassemblèrent et brodèrent tout l'après-midi et ne revinrent au donjon qu'à l'heure du dîner.

Après quelques jours de travail, tout fut prêt pour l'anniversaire d'Aigline. Elles organisèrent pour l'occasion un banquet où leurs amis seraient tous présents.

Le soir venu, les villageois conviés entrèrent dans la salle richement décorée, où trônaient des tables couvertes de feuillages et de vaisselle fine. Les musiciens commencèrent à jouer dès l'entrée de Wulfric et de ses hommes.

Dans sa chambre, Aigline se laissait habiller par Claire. Elle enfila la robe de soie verte brodée. Elle avait repris volontairement les motifs des broderies qui ornaient la robe de Freya, la déesse nordique que l'on voyait sur les tapisseries que Rollon leur avait offertes. Elle voulait faire honneur à Wulfric en portant quelque chose qui lui rappelle son pays d'origine. Elle espérait qu'il le remarquerait et en serait touché.

Claire lui brossa les cheveux jusqu'à les faire briller et les lui natta, en y ajoutant des rubans vert et or. Elle lui posa ensuite sur la tête un voile doré diaphane et le fit tenir grâce à des épingles incrustées de pierreries. Puis Aigline mit le torque et les bracelets d'or. Elle aimait ces bijoux, car ils signifiaient son appartenance à Wulfric. Elle sourit en repensant à quel point elle les avait détestés au départ pour cette signification, justement. Que de chemin parcouru depuis !

Elle descendit, le cœur battant... Elle gardait un secret au creux de son âme et seule Perrine était au courant, en sa qualité de guérisseuse. Elle était enceinte d'un mois et demi et comptait en faire la surprise à Wulfric après la fête, quand ils se retrouveraient dans leur chambre.

Un grand silence se fit à son arrivée ; tous la regardaient avec admiration, ce qui la fit rougir. Ses proches comme ses gens ne la connaissaient qu'en crème et grenat, mais une nouvelle Aigline semblait prendre son envol. Elle s'avança vers Wulfric qui s'était levé, et elle put lire ce qu'elle attendait dans ses yeux.

– Vous êtes magnifique, Aigline, souffla-t-il en plongeant dans le sien son regard ardent.

– J'espérais vous faire plaisir, messire, dit-elle en lui faisant une jolie révérence.

– Et c'est plus que réussi. Vous illuminez cette assemblée, belle dame !

Il prit sa main, la retourna et déposa un baiser plein de promesses dans le creux de sa paume.

– Marielle et Perrine m'ont bien aidée ; nous avons fait plusieurs robes de diverses couleurs et un joli pallium de laine pour cet hiver.

– Je suis heureux que mon cadeau vous plaise, mais maintenant que je vous ai vue dans cette robe, je n'aspire qu'à vous l'ôter, dit-il tout bas contre son oreille.

De gros plateaux de viandes grillées et de fromages furent déposés sur les tables et pour l'occasion, on servit un vin de Loire, présent de Frédéric pour l'anniversaire de sa nièce. Wulfric se redressa et le silence se fit.

Il leva sa coupe bien haut et prit la parole :

– À dame Aigline, dit-il, à l'occasion de son vingt-quatrième anniversaire. Puisse Dieu lui prêter longue vie et toute la patience qu'il faudra pour supporter son Viking de mari !

Tous s'esclaffèrent et portèrent un toast à leur châtelaine. Les musiciens s'installèrent et les danseurs s'avançaient déjà au milieu de la grand-salle. Wulfric prit sa femme par la taille et l'entraîna dans une gigue endiablée. Elle était vive et bonne danseuse. Elle se mouvait avec grâce et sensualité. Il se souvenait encore de la fête du solstice d'été, où il n'avait pu détacher son regard de ses jolies chevilles. Elle tournoyait avec légèreté et le suivit sans peine quand il tenta quelques pas

plus compliqués.

Plus tard, dans leur chambre, alors qu'ils entendaient encore les danseurs s'ébattre dans la grand-salle, Aigline prit Wulfric par la main et l'attira vers le lit.

– J'ai un cadeau pour toi dit-elle en l'embrassant.

Il avait déjà trouvé les attaches de sa robe et délaçait le corsage.

– Non, dit-elle en riant, pas celui-là, même s'il viendra après, je te le promets. Mon cadeau est encore tout petit et il devrait arriver pour Pâques prochain.

Le visage de Wulfric s'éclaira d'un coup et il la saisit par les épaules.

– Tu attends un enfant ?

– Oui, dit-elle, radieuse.

– Merci, Aigline ! dit-il en l'embrassant à perdre haleine.

Mais soudain il s'arrêta et fronça les sourcils d'un air sévère.

– Et tu m'as laissé te faire danser toute la nuit !

– Être enceinte n'est pas une maladie, Wulfric ! Je suis en pleine forme, je n'ai même pas de nausées. Perrine dit que je suis enceinte d'un mois et demi environ.

– À partir de maintenant, plus de danse et plus de cavalcade, tu es fragile. Je ne plaisante pas !

– Wulfric, je ne suis pas de verre, dit-elle en se collant à lui et en passant les mains sous sa tunique.

– Tentatrice ! souffla-t-il en lui mordillant l'oreille.

– Montre-moi encore le païen que j'aime en toi...

La nuit fut témoin de leurs ébats et de leurs projets d'avenir. Wulfric remercia le Ciel de ces deux trésors et s'endormit, Aigline dans ses bras, la main posée sur son ventre encore plat, où grandissait pourtant un petit être tout à eux.

Deux semaines plus tard, de violents orages s'abattirent sur le pays et tous, habitants du château et villageois, furent contraints de rester enfermés chez eux tant le vent était fort. Aigline s'inquiétait déjà des réparations qu'il faudrait entreprendre avant l'hiver, les toits des chaumières et le moulin étant ce qui risquait le plus.

Cet après-midi-là, les éclairs zébraient le ciel et le tonnerre était si assourdissant que les enfants du château tremblaient de peur et s'étaient réfugiés à côté de la grande cheminée où crépitait une belle flambée. Ils étaient assis ou accroupis sur les grandes peaux d'ours, et à chaque coup de tonnerre, Aigline les voyait sursauter.

– Claire, peux-tu aller voir la cuisinière et lui demander de préparer du lait au miel et des biscuits pour les enfants ? Je crois que ça les apaisera un peu.

– Oui, dame, ça leur changera les idées... Le ciel semble très en colère ces jours-ci.

Aigline vint s'asseoir au milieu des petits, sur un des fauteuils couverts d'une peau de bête et de coussins.

Elle passa l'heure suivante à leur raconter des contes moraux et des fables du pays, qui

servaient à éduquer les enfants d'une façon plus ludique et plus populaire que les cours théoriques que dispensait le père Anthelme pendant le catéchisme.

Un coup de tonnerre assourdissant les interrompit.

– Est-ce que Dieu est en colère ? demanda un garçonnet que le vacarme inquiétait.

– Mais non ! lui répondit Aigline en riant. Le tonnerre et les éclairs ont une origine bien plus amusante que ça.

– Messire Sven dit que c'est Odin qui frappe la terre de sa foudre, car il est en colère, reprit le garçonnet.

– Peut-être chez les Nordiques, mais chez nous, ça n'est pas ça du tout ! dit-elle en lançant un regard sévère à Sven.

– Alors, dame, quelle est votre interprétation ? demanda ce dernier en se rapprochant de la cheminée, où Bjorn et Wulfric le rejoignirent bientôt.

– Oui, dame Aigline, dites-nous qui fait tout ce bruit, insista une fillette blonde.

– Les anges, bien sûr ! Mais ne parlons pas trop fort... saint Pierre pourrait nous entendre, fit-elle avec une mine de conspiratrice.

– Je croyais que les anges étaient sages, objecta le garçonnet, dubitatif. Ma maman me dit toujours d'être sage comme un ange.

– C'est vrai, mon grand ! Ils ne font pas de bêtises, ils jouent avec les nuages et le vent. Ils travaillent toute la journée à veiller sur nous, à nous empêcher de faire trop de bêtises, alors parfois, ils ont besoin de rire un peu, comme vous quand vous chahutez. Leur jeu préféré, c'est de cogner les nuages les uns contre les autres pour faire des éclairs de lumière. Il faut cogner très fort, sinon ça ne marche pas.

– Et ça fait tant de bruit que ça ? demanda la fillette, amusée.

– Oui, là-haut dans le ciel, les choses résonnent bien plus qu'ici sur Terre, car c'est bien plus grand.

– Ils font la bagarre alors ? reprit le garçonnet, très intéressé.

– Si tu veux, répondit Aigline en riant, équipes contre équipes. Il y a les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Principautés, et d'autres.

– Et qui gagne, dame Aigline ?

– Sûrement les archanges ; ils sont les plus forts : saint Michel, le chef des légions célestes et protecteur des déshérités, saint Gabriel, le conciliateur et l'ami fidèle, saint Raphaël, celui qui nous montre la voie et qui guérit. Ils sont braves et courageux ; ils défendent la Terre contre les forces du mal et gardent les portes du paradis.

– Alors ils doivent ressembler à notre jarl et à ses capitaines, déclara le garçonnet en regardant les intéressés avec admiration.

– Entendez ça, mes amis ! plaisanta Wulfric. Nous voilà portés aux nues ! Merci, mon garçon, grâce à toi notre place est toute acquise au paradis.

– Ne riez pas, messire Wulfric, dit le père Anthelme, soudain très sérieux. Cet enfant me donne une idée et je pense que notre évêque m'approuvera. Chacun de vous est un et complet depuis l'union qu'est le mariage, et dame Aigline nous l'a bien dit en décrivant les archanges comme notre sainte mère l'Église le fait. Messire Wulfric, comme saint Michel, est le commandant de ce comté, et dame Aigline en est la protectrice jusqu'au plus humble d'entre nous. Messire Bjorn, comme saint Gabriel, est bien souvent conciliateur entre nous tous, et connaissons-nous femme plus fidèle en amitié que son

épouse ? Et vous, messire Sven, vous avez montré à plusieurs reprises, grâce à votre fermeté et votre humanité, que l'amitié franco-viking était possible, et votre dame n'est-elle pas notre guérisseuse ?

– Comme vous avez raison, mon père, approuva Aigline, émue. Je crois que nous avons résolu le problème du choix de vos prénoms de baptême, messieurs, si vous êtes d'accord, bien entendu...

– C'est un grand honneur que d'accepter, répondit Wulfric. Nous autres, hommes du Nord, attachons beaucoup d'importance au sens d'un prénom. Pouvez-vous nous éclairer sur nos nouveaux patronages, mon père ?

– Ils sont lourds de sens, mais ne vous laissez pas intimider, dit le père Anthelme en riant.

Puis redevenant sérieux, il ajouta :

– Michel veut dire « qui est comme Dieu ? », Gabriel « force de Dieu » et Raphaël « Dieu guérit ».

Un long silence suivit ces explications, comme pour laisser les trois hommes bien en prendre la mesure.

– Lourds de sens, en effet, souligna enfin Wulfric. Jusqu'ici, nous étions Wulfric « roi des loups », Bjorn l'« ours » et Sven l'« homme ».

– Mais n'oubliez pas, messires, que vos épouses vous apportent leurs forces, elles aussi. Ainsi, chacun de vous est plus fort aujourd'hui.

Quelques jours après, les orages cessèrent et les villageois purent enfin sortir et constater les dégâts. De nombreuses toitures avaient besoin de réparations, mais le moulin n'avait pas souffert. Les hommes du village s'attelaient déjà aux travaux. Aigline de son côté emmena quelques femmes et quelques enfants ramasser des châtaignes en bord de rivière, près des grottes. Chacun portait un panier et deux petits ânes chargés de grandes paniers les suivaient au petit trot. Le vent était froid en ce mois d'octobre et Aigline avait veillé à ce que chacun soit bien couvert avant de partir. Elle avait par ailleurs fait préparer des outres de lait et des fruits secs pour le goûter.

Ils arrivèrent au pied des grands châtaigniers et commencèrent à ramasser les bogues avec des chiffons pour éviter de se piquer les doigts. Les paniers furent vite remplis de châtaignes et de faines ; elles garniraient la viande et le gibier pendant les dîners de l'hiver. Après deux heures de cueillette, les enfants eurent faim et les femmes s'installèrent à l'entrée des grottes pour s'abriter du vent.

Lise vint s'asseoir à côté d'Aigline avec ses deux derniers-nés.

– Tu t'arrondis de plus en plus ! la taquina Aigline.

– Oui, c'est vrai, dame, répondit Lise, essoufflée. Il me reste encore deux mois et, honnêtement, je n'en peux plus. Perrine dit que c'est un gros bébé, bien fort.

– Je suis enceinte, moi aussi.

– Oh, dame Aigline ! C'est merveilleux ! Messire Wulfric doit être si fier d'avoir un héritier...

– Ou une héritière !

– Oui, c'est juste, dame, et si c'est une fille, vous n'aurez qu'à recommencer ! dit Lise tandis qu'Aigline sentait ses joues virer au rouge.

– Lise, tu exagères ! protesta-t-elle en riant. Chut ! Si quelqu'un nous entendait.

– Et pourquoi croyez-vous que j'ai déjà six enfants ? Jehan et moi, nous nous aimons

passionnément, et je remercie tous les jours le Seigneur de me l'avoir donné pour époux.

– Votre union est heureuse, ça se voit.

– Avec ses hauts et ses bas comme tout le monde. Nous avons eu notre lot de difficultés et de disputes, surtout au début de notre mariage. Jehan est assez autoritaire et moi, j'ai peur d'être coléreuse, alors il y a quelques étincelles, mais il y en a toujours un pour faire le premier pas et les réconciliations valent le coup d'une petite dispute de temps en temps ! conclut Lise avec un clin d'œil.

– Alors puissiez-vous vous disputer encore pendant de longues années ! s'exclama Aigline en riant.

Les petits de Lise jouaient un peu plus loin à l'intérieur de la grotte avec des cailloux et bavardaient entre eux. Aigline avait hâte d'avoir une belle famille comme celle de Lise et elle se laissa aller un instant à cette douce rêverie.

Soudain, une secousse fit trembler les parois des grottes et des éboulis tombèrent de toutes parts.

– Sortez tous ! hurla Aigline.

Lise se releva et appela ses enfants, mais les petits, terrifiés, ne bougeaient pas. Une pierre la frappa à la tête et la fit tomber par terre.

– Les enfants ! hurla-t-elle, paniquée.

Autour d'elle, les femmes et les enfants sortaient des grottes en criant et la poussière rendait l'air irrespirable.

Aigline se précipita vers les petits et les prit dans ses bras.

– Je vais vous sortir de là, je vous le promets, leur dit-elle en les plaquant contre sa poitrine.

Elle avança avec précaution, évitant les chutes de pierres, priant Dieu de toutes ses forces. Elle eut tout juste le temps de jeter les enfants en direction de Lise avant qu'un éboulis ne l'ensevelisse partiellement et ne bloque l'entrée de la grotte.

– Éloignez les enfants ! Et allez chercher les hommes ! Vite ! Courez au château et au village ! cria Lise en commençant à dégager les premières pierres pour atteindre Aigline. Dame Aigline, vous m'entendez ? Dame Aigline !

Sa grossesse avancée l'empêchait d'être efficace et son ventre lui faisait mal. Les autres femmes s'étaient réparti les tâches ; certaines ramenaient les enfants, d'autres aidaient Lise à déblayer l'entrée de la grotte.

Wulfric et ses hommes rentraient de l'entraînement quand un villageois apparut devant eux, criant et faisant de grands gestes.

– Messire, vite ! Par pitié, venez ! Les femmes et dame Aigline sont allées aux grottes et votre dame est coincée ! La grotte s'est écroulée sur elle ! Les orages ont dû fragiliser les parois et...

Wulfric ne le laissa pas finir ses explications. Il courut jusqu'aux écuries, talonné de près par ses hommes. Plusieurs d'entre eux sautèrent en selle et dévalèrent avec lui la colline en direction de la rivière et des grottes. Ils arrivèrent en un rien de temps et virent les femmes qui faisaient la chaîne sur deux rangs pour dégager les pierres. Des hommes du village arrivèrent à ce moment et Jehan courut vers Lise qui se laissa tomber par terre en se tenant le ventre.

– Où est-elle ? demanda Wulfric en aidant Jehan à remettre sa femme sur ses pieds.

– Ici, en dessous, répondit Lise, épuisée.

– Allez, les hommes ! Il faut la sortir de là ! cria Wulfric dont le cœur s'était mis à cogner très fort sous l'effet de l'inquiétude et de l'émoi.

Soldats et villageois prirent alors le relais des femmes et déblayèrent l'entrée. Ils sortirent Aigline des éboulis, miraculeusement en vie. Elle tremblait comme une feuille. Une plaie lui entaillait le cuir chevelu et elle avait des écorchures un peu partout, mais cela semblait tout.

Wulfric la serra dans ses bras, puis lui donna un peu d'eau.

– Elle a sauvé mes enfants, messire... Sans elle, ils seraient morts, dit Lise en pleurant dans les bras de Jehan. Merci, dame, merci.

– Allez chercher Perrine et conduisez-la à notre chambre, dit Wulfric en relevant Aigline doucement. Viens, on rentre au château.

Tandis qu'elle se mettait péniblement debout, une vive douleur lui poignarda le ventre et la plia en deux.

– J'ai mal, gémit-elle, s'affaissant contre Wulfric.

Il la ramena dans leur chambre où Perrine les attendait déjà. Elle déshabilla la blessée et l'examina, les traits fermés, puis nettoya les plaies et les écorchures. Le teint blafard et les douleurs au ventre d'Aigline n'annonçaient rien de bon, mais elle préférait garder ses craintes pour elle, jusqu'à être vraiment sûre.

– J'ai mal au ventre, Perrine, si mal ! se plaignit Aigline, puis elle perdit connaissance.

Les heures qui suivirent furent un véritable calvaire. Wulfric faisait les cent pas près de la porte et ne voulait pas sortir malgré les conseils de Perrine. Aigline se tordait de douleur et gémissait, à demi consciente, puis elle commença à saigner et Perrine vit ses craintes devenir réalité.

– Je suis désolée, messire, annonça-t-elle alors, dame Aigline a perdu le bébé...

Wulfric recula, blême, se figea un instant, puis sortit en faisant claquer la porte derrière lui.

– Seigneur, veillez sur eux, pria Perrine en continuant ses soins.

Le lendemain, quand Aigline se réveilla, elle trouva Perrine auprès d'elle. Cette dernière lui épongea le front avec de l'eau fraîche et lui donna à boire de la tisane.

– Il va falloir être forte, Aigline... Vous avez perdu votre bébé.

– Non ! Mon Dieu, non ! cria Aigline, déchirée par la douleur.

Elle s'effondra sur son oreiller et pleura toutes les larmes de son corps. Elle avait tant désiré cet enfant, pour elle, pour Wulfric, pour le comté de Lisieux ! Et lui avait été si heureux à l'annonce de cette grossesse ! Il devait être effondré, tout comme elle.

– Où est Wulfric ? demanda-t-elle entre deux sanglots.

Perrine s'assit sur le lit et lui prit la main.

– Il a quitté la chambre très en colère quand je lui ai dit que vous aviez fait une fausse couche.

– C'est si injuste ! Je désirais ce bébé de toute mon âme !

– Tenez, vous devez boire cette tisane... Ce n'est pas pour calmer la douleur. Mais vous devez comprendre que votre ventre doit se nettoyer et cette tisane va l'y aider. Vous aurez sans doute des contractions plus ou moins douloureuses, mais elles sont nécessaires.

Aigline but docilement la potion et laissa la nature faire son œuvre.

Les jours passèrent, mornes et gris. Aigline dépérissait de chagrin et Wulfric s'enfermait dans sa colère pour ne pas avoir mal. Sven et Bjorn essayèrent de le raisonner mais rien n'y fit.

– Elle risque sa vie et celle de notre enfant ! hurlait-il. Elle n'écoute rien et elle ne sait pas obéir !

– Ta femme a sauvé deux enfants au péril de sa vie ! Ça ne compte pas, ça ? dit Sven, agacé de l'entêtement de son jarl. Sans elle, il y aurait eu plus de morts et Lise aurait pu elle aussi y perdre la vie et celle de son bébé.

– C'est ton orgueil qui est blessé, Wulfric ! Mais Aigline, c'est dans son corps et dans son cœur qu'elle souffre, tenta de plaider Bjorn à son tour. Ça fait quatre jours que tu ne lui as pas adressé la parole ! Je le sais par Marielle qui en est malade ! Ta femme n'a-t-elle donc aucune valeur à tes yeux ? Es-tu donc si aveugle ?

– Je te suivrais n'importe où sur un champ de bataille et j'ai mis ma vie à ton service parce que je crois en toi ! reprit Sven en le défiant du regard. Mais aujourd'hui, j'ai très envie de t'envoyer mon poing dans la figure !

– Allez au diable, tous les deux ! hurla Wulfric.

Il souleva la table et la projeta devant lui de toutes ses forces. Elle alla s'écraser en mille débris sur le mur, dans un fracas d'enfer. Puis, d'un pas furieux, il sortit de la grand-salle sous le regard médusé de ses gens.

– Je ne supporte plus son silence, dit Aigline, pâle comme un linge. Je vais partir quelque temps chez mon oncle, je crois que c'est préférable.

– Veux-tu que je t'accompagne ? proposa Marielle. Bjorn comprendra.

– Non, tu es gentille... Mais je préfère que vous restiez là, Perrine et toi, et que vous ayez un œil sur Wulfric et sur le domaine. Écrivez-moi pour me dire comment il va.

– Vous ne voulez pas le voir avant de partir ? demanda Perrine. Je crains sa réaction quand il s'apercevra que vous avez quitté le château.

– Non, ça ne servirait à rien, il n'a pas envie de me voir. Peut-être le temps jouera-t-il en ma faveur, mais je crois plutôt que ça ne changera rien. Pour m'avoir laissée affronter la perte de notre enfant toute seule, il doit vraiment me détester.

– Et moi, je suis sûre du contraire ! dit Marielle, convaincue. Mais il est tellement buté !

– Buté ? C'est peu dire ! renchérit Perrine. Sven l'a menacé de lui envoyer son poing dans la figure et Wulfric a jeté la table contre le mur avec une violence inouïe. Elle était en mille morceaux ! Après, il leur a dit d'aller au diable et il est parti à cheval.

Aigline fit sa malle, aidée par ses amies, et fit atteler une litière. Elle quitta le château dans la matinée et prit le chemin du monastère. Bjorn, complice de sa fuite, avait choisi quatre hommes pour l'escorter et Sven fit diversion avec les siens pour que son attelage passe les portes de l'enceinte sans éveiller les soupçons. Il leur fallut plus de quatre heures de cheval pour rallier le monastère, car les routes étaient boueuses à cette saison. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis plusieurs jours.

– Aigline ? Mais que fais-tu ici par ce temps ? Entre vite et sèche-toi ! Tu es si pâle...

Frédéric l'accueillit l'air inquiet, mais le simple fait de le voir la réconfortait déjà.

– Quand le frère portier m'a informé de ta venue, j'ai été très surpris ! Les routes sont affreusement mauvaises depuis quelques jours.

Deux moines lui apportèrent une couverture et du vin chaud. Son oncle lui indiqua le fauteuil dans lequel il était assis un instant plus tôt.

– Je suis venue pour quelques jours seulement, deux semaines tout au plus. J'avais besoin d'un endroit calme pour réfléchir et j'ai pensé à vous.

– Et tu as bien fait, mon enfant, dit Frédéric en lui prenant les mains. Que se passe-t-il, Aigline ? Ce doit être grave pour que tu quittes Allier-Morel.

– Oh oui, mon oncle, c'est grave, très grave..., dit-elle en s'effondrant dans ses bras, secouée de gros sanglots.

– Parle-moi, ma fille, qu'est-ce qui a pu te bouleverser à ce point ?

Il fallut quelques instants à Aigline pour se reprendre. Elle se moucha et but une gorgée de vin chaud. Puis elle raconta l'éboulement de la grotte, sa fausse couche et la colère de Wulfric. Comme pour lui trouver des excuses, elle parla également de Solveig et du petit Odalric.

– Je ne fais que le décevoir et le mettre en colère... Si je l'avais écouté, le bébé serait encore là. Je fais tout de travers !

– Voyons, Aigline, tu ne peux être tenue pour responsable ! Tu as sauvé plusieurs vies, ce jour-là. Tu n'as pas hésité à te mettre en péril pour protéger tes gens. On ne peut pas te reprocher ton dévouement.

– Peut-être, mais pour Wulfric, c'est ma faute si le bébé est mort.

– Non, Aigline, je crois plutôt que ton mari ne sait exprimer sa peine que dans la colère. Il se protège de tout ce qui pourrait le toucher de trop près. Il est plus facile pour lui de combattre que de subir. Tu as déjà pu voir cette colère à maintes reprises : à son arrivée, le soir de votre mariage, le jour où tu as été jugée et punie, et à présent que tu as perdu ton bébé.

– Je ne suis plus sûre de rien et mon cœur me fait si mal !

– Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

– Oui, pour mon malheur. Je l'aime plus que ma vie et je suis incapable de lui complaire en quoi que ce soit. Je suis si fatiguée, si fatiguée..., dit-elle en s'adossant au fauteuil, le regard perdu dans les flammes de la cheminée.

– Reste ici quelques jours si tu penses trouver un peu de paix en ces murs. Mais je crois que ta place est à Allier-Morel et non au monastère. Je vais envoyer un émissaire à ton mari dès demain matin, pour le prévenir que tu es bien arrivée et que tu rentreras dans une semaine.

– Merci, mon oncle, dit Aigline dans un faible sourire.

– Ta compagnie m'est des plus agréables, tu le sais bien. À ce propos, j'ai des parchemins d'Alexandrie qui t'intéresseront sûrement. Pourrais-tu aider mes moines à les copier ?

– Bien sûr, mon oncle, c'est le moins que je puisse faire pour vous remercier de votre hospitalité.

– Alors c'est entendu, je vais demander au frère Ambroise de te préparer une chambre à l'hostellerie et les nonnes du monastère Sainte-Anne te prêteront une aube et un voile le temps de ton

séjour parmi nous. Je vais les faire quérir dès à présent et tu les auras ce soir. Tu as un oratoire près de l'hostellerie... Une veillée de prières et une bonne nuit de sommeil te feront le plus grand bien.

– Quoi ? hurla Wulfric, ulcéré, quand il lut la missive de Frédéric le lendemain matin. Et depuis quand est-elle partie ?

– Depuis hier matin, pour peu que ça vous intéresse ! cracha Marielle.

– Marielle ! Tu oublies à qui tu parles ! dit Bjorn, sévère.

– Non ! fit Marielle, hors d'elle, tapant du poing sur la table. Je n'oublie rien du tout ! Tout ce qui touche Aigline me touche ! Elle est la meilleure personne que je connaisse. Elle m'a prise sous son aile après la mort de mes parents et elle ne m'a jamais considérée comme une servante alors que je lui suis inférieure par la naissance. Elle se donne corps et âme pour nous tous ! Voilà pourquoi je ne me tairai pas !

– Et vous l'avez laissée partir sans escorte ? reprit Wulfric, hurlant toujours comme un diable.

– J'ai choisi quatre hommes de valeur pour l'accompagner, répondit Bjorn. Ils sont rentrés hier après-midi. Ils n'ont quitté le monastère que lorsqu'ils ont été sûrs qu'Aigline était en sécurité. Frédéric l'a accueillie en personne.

– Enferme ta femme à double tour, Bjorn, ou c'est moi qui m'en chargerai !

– Alors préparez une autre geôle ! Ou encore une tour entière, car je connais plus d'une femme au village ou au château qui serait ravie de vous dire sa façon de penser ! s'écria Perrine en se levant à son tour, les poings sur les hanches.

– Sven ! Fais sortir cette furie immédiatement ! Maudites soient les femmes de ce pays ! s'écria Wulfric, dominant les deux femmes de toute sa taille.

– Et tout spécialement quand elles ont raison, ajouta Bjorn, sarcastique.

– Avoue que c'était couru ! dit Sven. Ça fait plus d'une semaine que tu ne lui adresses pas la parole. Elle avait besoin de toi et tu l'as laissée seule avec son chagrin. Toi et ta maudite colère ! Que pouvait-elle faire d'autre ? T'attendre éternellement ?

Wulfric serra les poings à s'en faire pâlir les jointures et se dirigea vers la sortie.

– Que fais-tu ? demanda Bjorn, lui saisissant le bras pour l'arrêter.

– Je vais la chercher !

– Et tu crois qu'elle te suivra juste parce que tu le lui ordonnes ? C'est ta femme, pas un soldat !

– Et une femme blessée... La pire espèce qui soit ! commenta Sven, tandis que Perrine, le regard courroucé, lui donnait un coup de coude dans les côtes.

– Tu vas faire le siège du monastère si elle refuse de te suivre ? demanda Bjorn, narquois.

– Ce ne serait pas la première fois qu'on brûlerait un monastère ! répondit Wulfric, ravi de l'effet de surprise que cette révélation eut sur les jeunes femmes.

Marielle s'approcha et posa la main sur son bras.

– Essayez de vous calmer, Wulfric, je vous en prie... Crier et exiger ne vous seront d'aucune utilité avec Aigline. Plus vous lui donnerez d'ordres, plus elle vous contredira, vous le savez.

– Présentez-lui vos excuses gentiment, et peut-être acceptera-t-elle de revenir, plaida Perrine à son tour.

Wulfric se passa la main dans les cheveux d'un geste nerveux et poussa un long soupir. Il savait

pertinemment que les deux jeunes femmes avaient raison. Il s'était conduit comme un imbécile par peur d'être rattrapé par ses anciens démons et il avait écarté de lui la seule personne qui comptait vraiment. La fausse couche d'Aigline l'avait replongé au temps de la mort de Solveig et d'Odalric. Et en dirigeant sa colère sur sa femme, il avait cherché un coupable qui n'existait pas. Il devait lui parler et laisser l'épée et l'armure de côté pour une fois.

- Parle-lui avec ton cœur, lui conseilla Bjorn à voix basse pour n'être entendu que de lui.
- J'irai seul et je la ramènerai demain soir au plus tard. Je vous confie le château en attendant.
- À tes ordres !

Wulfric se dirigea vers les écuries et prit une escorte de deux hommes seulement. La matinée était déjà avancée, mais il serait au monastère avant le déjeuner. Il monta en selle et se mit en route sans tarder.

Chapitre 9

Wulfric ne cessait de penser à Aigline et à toutes les erreurs qu'il avait faites avec elle. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pourrait bien lui dire. Les derniers événements ne plaidaient pas en sa faveur et il se demandait comment l'amener à lui pardonner ses emportements. Bjorn lui avait conseillé de lui parler avec son cœur... Plus facile à dire qu'à faire ! Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle attendait de lui et il se sentait désemparé. Il avait toujours combattu, conquis, occis, pillé. Être débiteur allait être pour lui une toute nouvelle expérience. Aigline était trop importante à ses yeux et il était prêt à baisser sa garde. Elle était l'âme du château et du domaine, une maîtresse dévouée et attentive aux besoins des siens. Elle était aussi une épouse aimante et une femme passionnée et ardente. Que pouvait-il espérer de mieux ?

Il fit la dernière traite du voyage au triple galop, terriblement pressé de la tenir dans ses bras. Il avait soudain tant de choses à lui dire ! Il la voulait dans sa vie comme dans son lit et n'imaginait pas l'avenir sans elle. Il l'aimait et voulait le crier partout et à tous. Cette pensée le fit rire. Il voulait lui faire une myriade d'enfants et la combler de bonheur. Son cœur battait au même rythme que le galop de son destrier et il se sentit tout à coup tout-puissant.

Alors qu'ils approchaient du monastère, ils virent une épaisse fumée noirâtre s'élever dans le ciel. Ils découvrirent bientôt que l'aile sud du bâtiment était en feu. Les moines faisaient la chaîne du puits jusqu'au brasier. Les flammes rendaient l'accès difficile et les religieux reculaient sous la chaleur écrasante.

Tandis que Wulfric démontait, Frédéric et deux autres moines sortaient de l'aile en flammes en toussant et crachant.

– Merci, Seigneur ! s'écria Frédéric en le voyant. C'est Dieu qui vous envoie mon fils ! Vite, Aigline est à l'intérieur et je n'arrive pas à la trouver !

Wulfric prit un seau des mains de l'un des moines et le renversa sur son manteau dont il s'enroula, puis il pénétra dans la bâtisse en feu. L'odeur âcre de la fumée le faisait tousser et la chaleur lui brûlait les yeux, mais il avançait, longeant les rayonnages de livres et de manuscrits brûlés. Une étagère s'écroula et un cri se fit entendre. Aigline ! Il butta contre un corps allongé au sol et, voyant une aube, crut que c'était une nonne du couvent voisin.

– Wulfric, dit la femme, sors vite de là, mon amour !

– Pas sans toi, dit-il en la reconnaissant malgré ses habits. Il voyait ses yeux pleins de larmes et sentit son cœur chavirer.

Il déroula son manteau mouillé et l'en enveloppa pour la protéger, s'exposant lui-même à la

morsure des flammes qui envahissaient peu à peu le recoin où il l'avait trouvée. Il la prit dans ses bras et fit le chemin inverse. L'un des vitraux éclata sous l'effet de la chaleur et il reçut plusieurs éclats dans le dos et dans une épaule, mais il eut le temps de protéger Aigline de la déflagration. Des débris de meubles fumants le firent chuter et l'air commençait à se faire rare.

Il ne leur restait pas beaucoup de temps ; toute la charpente allait s'écrouler d'une minute à l'autre. Allongés par terre, ils reprirent leur souffle un instant, cherchant à même le sol les dernières bouffées d'air que la fumée n'avait pas encore viciées. Puis Wulfric mit Aigline debout et la reprit dans ses bras. Il fit les derniers mètres qui le séparaient de la porte. Entendant derrière lui le fracas des poutres qui s'écroulaient, il se jeta au-dehors de toutes ses forces. Il entraîna Aigline dans sa chute, mais ils atterrirent sur un talus d'herbe épais et évitèrent de justesse le banc de pierre qui se trouvait à proximité. Ils toussèrent, crachèrent la fumée tandis qu'un moine leur apportait un seau d'eau pour qu'ils puissent se rafraîchir et se désaltérer.

– Comment vas-tu ? demanda Wulfric à Aigline qui reprenait ses esprits.

– Bien, je crois... Je ne suis pas brûlée.

– Pourquoi n'es-tu pas sortie en même temps que les moines ?

– Je ne comprends pas ce qui s'est passé... Je travaillais à copier un manuscrit et j'ai bu un peu de tisane. Puis plus rien, je ne me souviens de rien. Et quand je me suis réveillée, tu étais là.

Elle avait l'air complètement perdue ; elle avait dû respirer trop de fumée. Ses propos n'étaient pas très cohérents et Wulfric demanda à deux moines de la ramener à l'hostellerie et de s'occuper d'elle.

– Vas-y, Aigline, nous te rejoindrons plus tard.

– Non, reste avec moi, demanda-t-elle, tremblante.

– Je reste avec Frédéric jusqu'à ce qu'on soit certains que l'incendie ne se propagera pas et je te rejoins, d'accord ? S'il te plaît, Aigline, je ne peux pas les aider si je ne te sais pas en sécurité.

– Bien, je t'obéis en ce cas, mais par pitié ne tardez pas !

Elle se laissa conduire jusqu'à l'hostellerie où le frère Ambroise lui apporta du vin chaud et une couverture.

– Voulez-vous de quoi vous restaurer, dame Aigline ? lui demanda-t-il.

– Oui, merci, mon frère... Mon oncle et mon époux auront sans doute faim après toutes ces émotions. Allez vous enquérir d'eux juste après, je m'inquiète de les savoir là-bas.

– Bien, dame, j'y cours, dit le moine en s'inclinant respectueusement.

Quand il fut sorti, elle se laissa aller à ses pensées, assise près de la cheminée. Quel gâchis ! Tant de merveilles avaient disparu dans cet incendie... La bibliothèque du monastère était l'une des plus belles du royaume. Elle faisait pâlir d'envie l'évêque de Sens qui empruntait souvent les dernières trouvailles de Frédéric. Les manuscrits venaient de tous les pays connus de la chrétienté. Toute une vie de recherches anéantie dans les flammes en quelques minutes ! Elle éprouvait un vif chagrin pour son oncle, qui avait été l'artisan de cette magnifique collection. Pourraient-ils seulement en sauver quelque chose ? Elle aimait tant l'aider dans ses copies ou ses traductions... Les yeux de Frédéric brillaient d'enthousiasme à chaque nouvelle découverte et il avait su lui transmettre sa passion des écritures. Il servait également de copiste pour les cartulaires du roi et Charles venait de lui faire parvenir certains documents encore peu de temps auparavant.

Elle laissa son esprit divaguer un moment, puis, comme frappée par la foudre, elle se redressa d'un bond. Un vague pressentiment l'envahit, et son esprit se mit à réfléchir à toute vitesse. Comment

le feu avait-il pris et où ? Les moines n'utilisaient leurs bougies de suif qu'avec d'immenses précautions dans la bibliothèque, les risques étaient bien trop grands. D'ailleurs, n'étaient-ils pas tous à l'angélus dans l'abbatiale à l'heure où le feu s'était déclaré ? Et s'ils étaient tous à l'office, comment l'incendie avait-il pu survenir ? Il n'y avait eu ni orage ni foudre et il pleuvait depuis plusieurs jours. Et que penser de son étrange malaise ?

Elle se revêtit dans une des annexes de la bibliothèque, assise devant un lutrin. Elle venait de terminer une enluminure en suivant les conseils du frère responsable du scriptorium. Elle aimait cette pièce calme, baignée de lumière, où les copistes et les enlumineurs travaillaient en silence. On lui avait servi une tisane de tilleul au miel. L'homme qui était de service ne lui avait pas paru familier, mais il pouvait être nouveau. Elle n'avait bu qu'une gorgée car la tisane était amère et sa saveur lui avait laissé un drôle de goût sur la langue, puis elle s'était comme assoupie.

– Mais que peuvent-ils bien faire ? dit-elle à voix haute, inquiète de ne pas voir Wulfric et Frédéric revenir.

Elle savait que le frère Ambroise était parti les chercher, mais il était fort probable qu'ils aient plus de mal que prévu à juguler l'incendie. Elle s'obligea à plus de patience et attendit encore une quinzaine de minutes.

Wulfric et Frédéric coordonnaient les efforts et l'incendie fut bientôt maîtrisé. On avait évité de justesse la propagation des flammes sur l'abbatiale. Les moines continuaient leurs chaînes avec les seaux d'eau, car avec le vent, les braises pouvaient reprendre. Frédéric se mit à tousser et il lui fallut quelques instants pour reprendre son souffle. Wulfric et un moine l'aidèrent à s'asseoir sur l'herbe et lui donnèrent à boire.

– Allez aider les autres, mon frère, je veille sur notre évêque, dit Wulfric, inquiet de la respiration sifflante du vieil homme.

– Bien, messire... Faites-moi appeler si notre père abbé a besoin de quoi que ce soit.

– J'ai juste besoin de reprendre mon souffle, mon frère, ça va aller...

Le moine s'inclina devant Frédéric et repartit aider les autres. Wulfric conduisit alors Frédéric derrière un bosquet d'arbres où se trouvait un banc de pierre. L'air y était plus doux, car les arbres faisaient écran à la fumée.

– Je suis navré, Frédéric... Je sais ce que représentait cette bibliothèque pour vous. Aigline m'a bien souvent vanté son contenu.

– Rien n'est comparable à la vie humaine, mon fils... Peu importe les manuscrits, malgré leur valeur. Aigline est sauvée, c'est tout ce qui compte. Et puis, peut-être arriverons-nous à en sauver quelques-uns. Heureusement, tous ne sont pas rangés au même endroit.

– Vous me devez quelques explications, Frédéric... Puis-je savoir ce qu'Aigline faisait habillée en nonne ? Si vous croyez que je vais accepter qu'elle divorce, vous vous trompez ! Et peu importe dans quel couvent elle voudra aller se cacher, je le prendrai d'assaut et je...

– Par le sang du Christ ! Quelle fougue ! s'exclama Frédéric en riant. Il n'est pas question de divorce chez les chrétiens ! En demandant aux femmes qui séjournent chez nous de revêtir l'habit de nonne, j'évite seulement à mes moines d'être distraits, ni plus ni moins.

– Ni plus ni moins ? répéta Wulfric, dubitatif. J'espère bien pour vous ! Aigline est à moi et je

la garde.

– Vous êtes venu la chercher, n'est-ce pas ? Et pas seulement pour la ramener ?

– Oui, je voulais lui présenter mes excuses. Elle a fait une fausse couche et j'ai réagi comme un imbécile.

– Aigline m'en a parlé, entre autres choses... Je crois que vous fermez votre cœur par peur de souffrir, mon fils. Mais la vie est faite de risques qui valent d'être tentés !

– Oui, je sais, mais il m'aura fallu du temps pour le comprendre. Je crois qu'au fond, je me suis toujours senti responsable de la mort de ma première épouse et de mon fils. Et j'ai eu peur que les choses ne se répètent avec Aigline. C'était plus facile de la tenir à distance...

– Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire... Il me semble qu'une certaine jeune femme de notre connaissance doit être en train de faire les cent pas et...

Il s'écroula comme une masse aux pieds de Wulfric.

– Frédéric ! Que se passe-t-il ? Répondez-moi !

Il se pencha et redressa le buste de l'évêque.

– Messire, je suis bien aise de vous trouver ! Dame Aigline vous attend et... Par tous les saints ! cria le frère Ambroise en regardant derrière eux.

Wulfric n'eut pas le temps de se relever. Une douleur fulgurante lui transperça le crâne, puis le néant l'engloutit.

Le frère Ambroise, tétanisé, vit plusieurs ombres sortir du bosquet et rejoindre le soldat qui avait assommé Frédéric et Wulfric avec son gourdin.

– Attachez-les bien... Le Viking surtout, il est coriace ! ordonna Bertrand de Caen à ses hommes. Aigline ne perd rien pour attendre ! Si l'incendie ne l'a pas tuée, je trouverai un autre moyen pour me débarrasser de cette catin ! Pour l'heure, je garde ces deux-là, ils valent leur pesant d'or. Rollon va devoir ouvrir les cordons de sa bourse !

– Vous voulez leur laisser la vie sauve ? demanda un des soldats, surpris.

– Imbécile ! Ce sont leurs têtes que Rollon recevra en échange de l'or qu'il m'aura donné ! Mais avant, je vais m'amuser un peu avec ce Viking. Il va connaître la souffrance, et le torturer sera un plaisir. À cheval !

– Que faisons-nous de celui-là ? demanda un autre soldat en pointant son épée sur le frère Ambroise dont les yeux s'écarquillaient d'effroi.

– Tue-le ! jeta Bertrand sans même se retourner.

Le garde transperça le moine de son épée. Il tomba dans l'herbe, face contre terre, dans un gémissement d'agonie.

– Rentrons aux anciennes ruines avant que les autres moines ne rappellent.

Aigline faisait les cent pas dans la pièce depuis plus d'une demi-heure. Pourquoi le frère Ambroise mettait-il autant de temps à revenir ? Que se passait-il ? Elle se rua vers la porte et courut vers les ruines encore fumantes de la bibliothèque. Elle aperçut les moines qui renversaient de l'eau

à pleins seaux sur les murs voisins.

– Dame Aigline, ne restez pas là, l’incendie peut repartir à tout moment avec ce vent ! dit l’un d’eux, un grand seau d’eau à la main.

– Je cherche mon époux et mon oncle... Où sont-ils ?

– Derrière le bosquet... Votre mari a accompagné notre abbé jusqu’au banc, je pense, pour qu’il reprenne son souffle.

– Merci, mon frère, dit-elle en continuant son chemin vers les arbres.

Elle monta le talus et passa derrière le bosquet. Le soleil était à son zénith et éclairait la campagne de ses rayons. En se dirigeant vers le banc, près de la lisière du bois, Aigline aperçut le corps du frère Ambroise allongé sur le sol.

Elle se précipita vers lui.

– Frère Ambroise ? Que s’est-il passé ?

Elle sentit un liquide chaud et visqueux se répandre sur ses mains et vit sa robe de bure tachée de sang.

– Seigneur Christ !

– Dame... les anciennes ruines..., haleta le frère Ambroise. Bertrand de Caen...

Il expira dans un souffle rauque et ses yeux se figèrent, sans expression. Aigline le serra contre elle, les yeux pleins de larmes, laissant la colère et la haine l’envahir comme jamais auparavant.

– Je vous vengerai, mon frère, je vous le promets ! cria-t-elle, folle de rage.

Elle dévala le talus et alla prévenir les moines que Wulfric et Frédéric avaient été enlevés et que le frère Ambroise avait été lâchement assassiné.

– Votre mari est venu avec deux hommes d’armes. Ils sont là, regardez ! dit l’un des moines.

– Vite, sellez vos chevaux ! Il faut regagner Allier-Morel au plus vite ! leur ordonna-t-elle. La vie de Wulfric et celle de Frédéric en dépendent.

– Bien, dame, nous vous suivons, dirent les deux hommes en courant préparer les chevaux.

– Dieu vous guide, dame Aigline, ajouta un autre moine. Nous prierons pour vous et pour votre réussite.

– J’en aurai besoin, mes Frères. Préparez donc aussi une messe de requiem pour Bertrand de Caen ! dit-elle en arrachant sa guimpe et son voile d’un geste rageur.

Ils galopèrent à bride abattue trois heures durant pour rallier Allier-Morel. À leur arrivée, les chevaux, comme les cavaliers, étaient fatigués et un palefrenier les conduisit à l’écurie. Aigline se précipita vers le donjon en soulevant le bas de son aube pour ne pas trébucher. Les hommes d’armes qui l’avaient vue courir comme une furie s’approchèrent, curieux de savoir ce qui avait pu mettre leur châtelaine dans cet état.

– Bjorn ! Sven ! cria-t-elle en faisant claquer le battant de la porte. À cheval et vite ! Bertrand a enlevé Wulfric et Frédéric !

Les deux capitaines et leurs épouses se précipitèrent à sa rencontre et Claire lui apporta un verre de bière qu’Aigline, assoiffée par sa chevauchée, avala d’un trait.

– Savez-vous où il les a emmenés ? demanda Sven.

– Oui, aux anciennes ruines. C’est une vieille forteresse dont il ne reste rien. Elle se trouve sur

l'autre rive de la Touques, en direction de la mer. Il leur faudra encore deux heures pour y arriver.

– Je vais préparer nos troupes, dit Bjorn en se précipitant à l'extérieur.

– Je veux faire partie de l'expédition, je viens avec vous, dit-elle fermement.

– Non, dame, vous resterez ici, dit Sven, catégorique. Wulfric me tuerait s'il vous arrivait quelque chose.

Aigline fit demi-tour sans attendre les explications de Sven et courut jusqu'à l'écurie où les hommes s'affairaient déjà. Elle monta l'échelle de meunier qui donnait sur un appentis où les garçons d'écurie dormaient l'été. Elle y trouva des braies, une tunique et une veste de fourrure sans manches, ainsi qu'un ceinturon de cuir et une paire de bottes. Elle se changea en toute hâte pour ne pas manquer le départ et alla chercher à l'armurerie un arc et un carquois bien garni. Puis elle enfourcha un cheval et rejoignit la colonne déjà en marche.

– Par Thor ! s'exclama Bjorn en la voyant arriver vêtue en homme, les cheveux au vent.

Aigline s'arrêta après les avoir doublés et banda son arc en les visant.

– Le premier qui ouvre son clapet ou qui me dissuade de venir, je l'embroche, c'est clair ?

Ses yeux verts lançaient des flammes et les hommes se jetèrent des regards surpris et dubitatifs.

Mais aucun n'osa ouvrir la bouche, car ils savaient qu'elle manquait rarement sa cible.

– Vous avez besoin de moi, dit-elle sans baisser son arc, je connais le pays mieux que vous, j'y suis née.

– Wulfric va nous tuer..., protesta Bjorn.

– Ça, tu peux en être sûr ! fit Sven qui voyait Aigline le viser sans ciller.

– Non, il ne le fera pas, mais c'est moi qui vous tuerai si vous refusez de m'emmener ! Assez palabré, on perd du temps, dit-elle en prenant la tête de la colonne.

– Il a une très mauvaise influence sur elle, dit Bjorn en éclatant de rire.

– Bon, très bien, vous venez avec nous, concéda Sven en conduisant son cheval à hauteur du sien. Mais à une condition : pas d'initiatives personnelles et vous obéissez aux ordres !

– Du moment qu'ils sont pertinents, je suis d'accord, répondit-elle en levant le menton dans un geste de défi.

– Le Ciel nous protège des femmes franques ! soupira Sven.

La troupe se dirigea à travers bois jusqu'à la rivière et la traversa à gué, puis elle la longea sur quelques lieues. Le soleil était déjà bas sur l'horizon ; ses rayons rouges coloraient la campagne et baignaient la forêt d'une lumière douce. Aigline leur demanda de démonter et quelques-uns d'entre eux restèrent avec les chevaux pendant que les autres avançaient à pas de loup en suivant ses indications. Ils gravirent une butte. Aigline leur signala une sentinelle qui semblait attendre la relève, debout au pied d'un arbre. Bjorn la plaça derrière lui avec autorité et Sven se glissa sans bruit jusque derrière l'homme, dont il brisa la nuque de ses mains. Malgré elle, Aigline sursauta en entendant les vertèbres du garde craquer. Ils approchèrent du bord de la butte, d'où ils avaient une vue d'ensemble des ruines et de la prairie.

– Bravo pour le poste d'observation, Aigline, dit Sven, admiratif. On ne pouvait rêver mieux.

– Je venais jouer ici avec Marielle et Cédric quand j'étais petite. Les enfants du village disaient qu'il y avait un trésor caché.

– Regardez ! dit Bjorn. On dirait que c'est eux, au pied de l'arbre, là-bas. Ils sont vivants.

Frédéric était bâillonné et ligoté au tronc d'un grand chêne. Quant à Wulfric, il était torse nu, les bras au-dessus de la tête, attachés à une grosse branche. De là où elle se tenait, Aigline pouvait voir

qu'il avait été frappé. Elle pressa ses mains sur sa bouche pour ne pas crier.

Bjorn et Sven comptaient les rebelles et surveillaient leur déplacement, mais quand Sven vit sa réaction, il la prit dans ses bras.

– On va le sortir de là, même si je dois y laisser la vie !

– Je vous interdis de mourir, Sven ! Perrine a besoin de vous et elle vous aime.

Il lui sourit, puis la regarda, l'air gêné. Il allait se détourner, mais se ravisa et dit :

– Elle attend un enfant... Elle n'a pas osé vous le dire, elle avait peur de vous faire du chagrin.

– Je suis contente pour vous, c'est merveilleux ! chuchota-t-elle, les yeux brillants. Et si Dieu est avec moi, nous aussi nous en aurons bientôt un autre.

Sven lui mit la main sur la bouche pour la faire taire et lui indiqua une direction du regard. Aigline se retourna et vit un petit groupe de cavaliers entrer dans la clairière, juste au-dessous d'eux. Elle reconnut Bertrand parmi ses cavaliers et sentit sa colère se raviver. La vue de Wulfric attaché comme un gibier et blessé la rendait folle. Bertrand lui paierait ça !

– Te voilà enfin, espèce de cloporte..., chuchota Bjorn, la main sur son épée.

Bertrand entra dans sa tente et en ressortit quelques instants plus tard sans son heaume ni son armure. Il se dirigea alors à grands pas vers ses prisonniers. Deux gardes l'accompagnèrent et détachèrent Frédéric, puis, sans ménagement, le conduisirent vers un billot de bois et le forcèrent à s'agenouiller devant. Ils détachèrent ensuite Wulfric qui semblait avoir du mal à tenir debout.

– Tu ne mérites pas de vivre, Frédéric, tu nous as trahis ! aboya Bertrand en se postant devant ses prisonniers.

Un des gardes frappa Wulfric derrière la nuque, le faisant tomber à genoux lui aussi.

– J'ai obéi à mon roi, contrairement à toi ! se défendit Frédéric, la tête droite.

– Tu as suivi un roi fourbe et félon qui nous a vendus aux Vikings comme des esclaves ! répondit Bertrand en le frappant d'un revers de main.

– Erreur, c'est toi qui n'as plus rien de légitime ! répliqua Frédéric, essuyant sa lèvre fendue.

– Parce que ce bâtard est plus légitime que moi, peut-être ? hurla Bertrand en brandissant sa francisque au-dessus de la tête de Wulfric. Tu ne verras pas le soleil se coucher, chien galeux ! Rollon et toi m'avez tout pris ! Mon domaine, mes terres et ma fiancée !

– Elle est ma femme aujourd'hui. Tu n'as aucun droit sur elle... Il fallait être plus rapide, dit Wulfric en le défiant du regard malgré la douleur et les tiraillements de ses blessures.

Il avait été roué de coups et brûlé avec un tisonnier, et il avait la nausée à force de serrer les dents pour ne pas crier.

– Tu en as fait une catin à la solde des Vikings ! Elle paiera, elle aussi ! Dommage que l'incendie ne se soit pas propagé plus vite ! L'idée de la savoir brûler vive me remplissait d'aise.

Furieux d'apprendre que Bertrand avait délibérément attenté à la vie d'Aigline, Wulfric se redressa et lui décocha un coup de tête qui le fit tomber en arrière. Les deux gardes le rouèrent aussitôt de coups et Wulfric s'écroula par terre. Bertrand se releva, le visage déformé par la fureur, et brandit sa hache en prenant de l'élan.

Aigline, sans attendre d'ordre, banda son arc et atteignit Bertrand en pleine poitrine. Puis, se levant, elle prit une nouvelle flèche et fonça en avant, criant comme une furie. Elle fut suivie par ses hommes qui poussèrent des cris de guerre en déferlant sur la prairie. Elle participa à la bataille ivre de colère, sentant le feu du combat courir dans ses veines. Elle s'approcha des prisonniers tant qu'elle le put, tuant de ses flèches les rebelles qui s'interposaient. Un des soldats de Bertrand leva

son épée pour tuer Wulfric qui gisait au sol. Leurs regards se trouvèrent et Wulfric y vit tout l'amour du monde. Aigline tira et atteignit le garde à la gorge. Wulfric se releva et ramassa une épée avant qu'un autre homme, qui arrivait par-derrière, ne s'en saisisse et le fende en deux. Puis il s'adossa à l'arbre, un bras autour de ses côtes, cherchant sa respiration. Aigline accourut et se jeta dans ses bras. Autour d'eux, le combat cessa. Tous les hommes de Bertrand étaient morts et le silence se fit sur les ruines. Le sang des rebelles rougissait les armes des vainqueurs. Les Normands ramassaient leurs blessés et se regroupaient déjà. Bjorn s'approcha de Frédéric pour l'aider à se relever.

– Mon amour, j'ai eu si peur pour toi ! dit Aigline, laissant enfin ses larmes couler librement.

Wulfric la prit doucement contre lui.

– Tu as tué pour moi, j'en suis désolé.

– Je le referais cent fois, mille fois, s'il le fallait ! dit-elle, la voix vibrante de sincérité.

– Tu vois, Sven, j'avais raison... Il a une très mauvaise influence sur elle, dit Bjorn en riant. Il en a fait une Walkyrie !

– Et elle en fait un chrétien ! C'est une juste compensation, non ? répondit Sven en tenant deux chevaux par la bride.

– Perrine va avoir du travail, commenta Frédéric en regardant les blessures de Wulfric.

– Rentrons, dit Aigline en serrant son mari contre elle.

– Tu m'as sauvé la vie, je suis donc ton débiteur, dit-il en souriant.

– Et tu peux être certain que tu mettras toute ta vie à payer cette dette ! lança-t-elle, espiègle.

– Une vie ne suffira pas ; il en faudra peut-être une seconde, ou l'éternité !

Sous les vivats de ses hommes, Wulfric prit ses lèvres dans un baiser profond. L'amour l'avait frappé comme une flèche et une archère aux yeux verts régnait désormais sur son cœur.

– Rentrons chez nous, mon amour, chuchota Aigline.

Épilogue

Aigline entra dans l'eau de la rivière en frissonnant. L'air de l'été était doux et le parfum du chèvrefeuille embaumait délicieusement la fin d'après-midi.

– Allez, Aigline viens, elle est bonne ! dit Wulfric en s'approchant.

Il avait déjà plongé et ses cheveux ruisselaient de gouttelettes. Sa peau luisait au soleil et Aigline se dit pour la énième fois qu'elle aimait vraiment cet homme de toute son âme.

– J'arrive, dit-elle en riant, mais je ne suis pas aussi alerte qu'avant et je n'ai pas envie de glisser sur ces pierres plates !

– Tu es grosse et belle, la taquina-t-il en caressant sa poitrine pleine et son ventre rond. Mais tu risques peut-être de couler avec tout ça !

Elle l'éclaboussa.

– Va au diable ! C'est ta faute si je suis grosse !

– Tu es sûre ? continua-t-il en riant.

– Oh, Wulfric ! fit-elle d'un air faussement sévère. Tu vas être obligé de me garder dans tes bras pour m'éviter la noyade.

Elle se colla à lui, pressant ses seins contre son torse, se passant la langue sur les lèvres d'un geste sensuel.

– Aigline, tu joues un jeu dangereux..., chuchota Wulfric, posant sa main sur sa féminité.

– C'était juste pour voir si j'avais toute ton attention. Je suis grosse et tu pourrais être tenté de regarder ailleurs.

– Tu as toute mon attention, crois-moi, répondit-il, lui dévorant le cou de baisers.

Elle se pressa contre lui et gémit sous sa caresse. Puis elle l'entraîna près des rochers pour qu'ils puissent s'y adosser. Elle se nicha alors dans ses bras et écouta son cœur battre. Cette musique de vie l'avait toujours apaisée.

– Je t'aime, Wulfric...

– Je t'aime aussi, mon cœur. Tu m'appartiens et je te garderai toujours...

Il lui prit le visage à deux mains et plongea son regard dans ses yeux verts.

– Tu m'appartiens et je te garderai toujours, répéta-t-elle, le cœur débordant d'amour et de joie.

– Je suis tout à toi, normand ou viking, chrétien ou païen, ce que tu voudras.

– Je prends tout ! dit-elle en l'embrassant avec fougue.

– Garde-moi.

– À jamais.

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2014 Harlequin S.A.

Conception graphique : Angela WATERS et Tangui MORIN

paysage : Royalty Free/DREAMSTIME IMAGE

ISBN 9782280301084

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Penny WATSON WEBB

La châtelaine et le Viking

Lisieux, juin 911.

Depuis le massacre de ses parents par les Vikings, Aigline dirige le domaine d'Allier Morel ; mais une nouvelle attaque a lieu et elle assiste, impuissante, au meurtre de son frère. Pire, les envahisseurs la contraignent bientôt à épouser l'un des leurs, celui-là même qui a assassiné Cédric ! Consciente que la survie de ses gens dépend de son mariage, Aigline accepte de s'unir à Wulfric malgré la profonde haine qu'elle éprouve à son égard. Mais le Viking la surprend par son comportement étrange ; s'il la malmène pour la punir de son insolence, elle a pourtant l'impression qu'il tente de l'appivoiser. Et s'il n'était pas le barbare insensible qu'elle redoutait ?

A propos de l'auteur

Tombée dans les fresques et les frasques historiques dès son plus jeune âge, Penny Watson Webb a grandi entourée de héros, depuis les Chevaliers de la Table Ronde jusqu'à Surcouf le corsaire, en passant par Ivanhoé. Elle aime la petite histoire qui fait la grande Histoire, et adore remettre en lumière des périodes ou un patrimoine oubliés. Maman de trois filles, elle tient à leur faire découvrir la richesse du passé tout en leur laissant la liberté de rêver.

